

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

L A

**CONTROVERSE THÉOLOGIQUE
ET MORALE**

ENTRE

SAINT-CYRAN ET LE PÈRE GARASSE

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

ANNA PRZYREMBEL

PARIS

LIBRAIRIE ARTHUR ROUSSEAU

ROUSSEAU et Cie

ÉDITEURS

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

1917

THÈSE
POUR LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

L A

CONTROVERSE THÉOLOGIQUE ET MORALE

ENTRE

SAINT-CYRAN ET LE PÈRE GARASSE

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS



PAR

ANNA PRZYREMBEL

PARIS

LIBRAIRIE ARTHUR ROUSSEAU

ROUSSEAU et C^{ie}

ÉDITEURS

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

1917

A MONSIEUR ALFRED RÉBELLIAU

Hommage respectueux.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages originaux.

- P. Garasse.** — *La Somme théologique* des veritez capitales de la religion chrétienne, par le R. P. François Garassus, théologien, de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Sébastien Chappelet, 1625, in-fol. LXXII, 983 p.
- L'abus descouvert en la censure prétendue des textes de l'Ecriture sainte et des propositions de théologie tirées par un censeur anonyme de la *Somme théologique* du P. Garassus de la Compagnie de Jésus. Paris, 1626, in-8°, deux chapitres de 56 et 48 pages.
- Avis touchant la réfutation de la *Somme théologique* du P. Garasse. Paris, 1626, in-12°.
- Saint-Cyran.** — La Somme des fautes et faussetez capitales contenues en la *Somme théologique* du Père François Garassus de la Compagnie de Jésus chez Joseph Bouillerôt, à Paris, 1626, in-4°, t. I, II et l'abrégé du IV°, t. I-LXII, 440 ; t. II-XXX, 470 ; t. IV-XII, 140.
- Réfutation de l'abus prétendu et la descouverte de la véritable ignorance du P. Fr. Garasse, Paris, 1626, in-4°.
- Saint-Cyran.** — Avis à tous les sçavans et amateurs de la vérité, touchant la réfutation de la *Somme théologique* du P. Fr. Garasse. Paris, 1626, in-4°.
- Anonyme.** — Avis de charité au censeur anonyme du P. Fr. Garasse de la Compagnie de Jésus. Paris, 1627, in-12°.

Ouvrages consultés.

I. — *Références des contemporains : Sur le P. Garasse.*

- P. Rapin.** — Histoire du jansénisme, publiée par abbé Domenech. Paris, Gaume, 1861, in-8°.
- P. Alegambe.** — *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu.* Antverpiæ, 1633, fol.
- Niceron.** — Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la République des Lettres, 1727-1745, in-8°, t. XXXI.

- P. d'Artigny.** — Nouveaux mémoires de critique, d'histoire et de littérature. Paris, 1750.
- Abbé d'Avrigny.** — Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique de 1600 à 1716. Paris, 1720, in-12, 4 vol.
- Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe de 1600 à 1716. Paris, 1731, 4 vol. in-12°.
- Prosper Marchand.** — *Dictionnaire historique*, t. I. La Haye, 1758.
- Moreri.** — *Le grand dictionnaire historique*, t. III. Paris, 1759, in-fol.
- Bayle.** — *Dictionnaire historique et critique*, t. III. Paris, 1734, in-fol.
- Abbé Joly.** — Remarques critiques sur le *Dictionnaire de Bayle*. Paris, 1748, in-fol.

Sur Saint-Cyran.

- Dom Clémencet.** — Histoire littéraire de Port-Royal, t. I, publiée par abbé Guettée. Paris, 1868, in-8°.
- Lancelot.** — Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran. Cologne, 1738, 2 vol. in-12°.
- Fontaine.** — Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal, 1736, 2 vol. in-12°.
- Du Fossé.** — Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal. Utrecht, 1739.
- Godefroy Hermant.** — Mémoires sur l'histoire ecclésiastique du xvii^e siècle (1630-1663), publiés par M. Gazier. Paris, Plon, 1905, 3 vol. in-8°.
- Nicole.** — Lettres sur l'hérésie imaginaire. Liège, 1667, 2 vol. in-12°.
- Ellies Dupin.** — Histoire ecclésiastique du xvii^e siècle, t. I-IV. Paris, 1714, 57 vol. in-12.

II. — *Ouvrages modernes.*

- Ch. Nisard.** — Les gladiateurs de la république des lettres. Paris, 1860, t. II, 2 vol. in-8°.
- Abbé J. Laferrière.** — Etude sur Jean Duvergier de Hauranne, abbé de St-Cyran. Louvain, 1912.
- PP. Sommervogel et de Backer.** — Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, t. III. Paris, Picard, 1909, 10 vol. in-fol.
- P. Prat.** — Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Cotton, t. IV. Lyon, 1876, 5 vol. in-8°.
- Crétineau-Joly.** — Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus. Paris, 1840, 6 vol. in-8°.

Sainte-Beuve. — Port-Royal, t. I-III. Paris, Hachette, 1867, 7 vol. in-8°.

Strowski. — Pascal et son temps, t. I. Paris, Plon, 1907, 3 vol. in-16°.

III. — *Ouvrages généraux modernes d'histoire politico-religieuse.*

D'Avenel. — Richelieu et la monarchie absolue, 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1890.

Caillet. — L'administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu, 2 vol. in-8°. Paris, Didier, 1863.

Douarche. — L'Université de Paris et les Jésuites (xvi^e et xvii^e siècles), in-8°. Paris, Hachette, 1888.

Abbé Feret. — La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Epoque moderne, t. III. Paris, Picard, 1904.

Jourdain. — Histoire de l'Université de Paris aux xvii^e et xviii^e siècles, 2 vol. in-8°. Paris, 1866.

P. Fouquéray. — Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762). Paris, Picard, 1910-1913. Paris, Picard, 1910-1913.

Abbé Puyol. — Edmond Richer. Etude historique et critique sur la rénovation du gallicanisme au commencement du xvii^e siècle. 2 vol. in-8°. Paris, 1876, t. I.

Lavisse. — Histoire de France, in-8°. Paris, Hachette, 1904-1905, t. VI.

AVANT-PROPOS

C'est sur les conseils de M. le professeur Rébelliau que j'ai choisi comme sujet d'une étude spéciale l'épisode de la controverse suscitée entre le P. Garasse et l'abbé de Saint-Cyran par l'apparition de la *Somme théologique*, controverse à la faveur de laquelle le jansénisme fit son entrée dans l'histoire.

M. le professeur Rébelliau a été pour moi un guide inestimable et m'a toujours secourue de ses précieux conseils prodigués avec une inépuisable bonté.

Je le prie de bien vouloir agréer ici l'expression de ma très profonde reconnaissance.

Je ne saurais aussi dire toute ma gratitude envers M. le professeur Strowski pour ses encouragements bienveillants et pour la complaisance illimitée avec laquelle il a facilité mes recherches en me fournissant les livres rares de sa bibliothèque.

L A

CONTROVERSE THÉOLOGIQUE ET MORALE

ENTRE

SAINT-CYRAN ET LE PÈRE GARASSE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LE MILIEU POLITICO-RELIGIEUX

L'incident qui fait l'objet de cette étude représente, à beaucoup d'égards, un fragment d'histoire générale et il importe d'examiner sommairement les événements antérieurs et simultanés, afin de suivre les phases différentes de l'épisode que nous allons exposer.

Conflit des tendances ultramontaines et gallicanes.

L'histoire ecclésiastique en France, pendant la première moitié du xvii^e siècle, est dominée par les débats conti-

nuels concernant les droits et rapports respectifs du pouvoir spirituel et temporel.

Les velléités de résistance de l'Etat contre la subordination à l'Eglise, de plus en plus fréquentes au cours des trois derniers siècles, aboutissent à la conception d'une politique régaliennne basée sur l'affranchissement complet de la puissance civile et la négation de la tutelle cléricale imposée au moyen âge.

L'autorité royale en France avait de tout temps résisté aux empiétements de la cour de Rome, et la majorité du clergé, essentiellement nationale, soutenait vivement les articles des pragmatiques sanctions favorables à l'indépendance de l'Eglise gallicane.

L'appui donné par les Papes à la Ligue, les bulles monitoires qui condamnaient les prétentions du candidat huguenot en dépit de la légitimité des droits dynastiques, froissèrent les sentiments patriotiques, car le réveil de l'esprit monarchique fut une des causes multiples qui contribuèrent à l'éclosion d'une politique nouvelle représentant l'Etat comme protecteur et régulateur des affaires de l'Eglise.

La mort tragique de Henri IV mit à l'ordre du jour le danger des théories ultramontaines sur la suprématie pontificale et le tyrannicide.

La Faculté de théologie de l'Université de Paris, autorité doctrinale, aidée par le Parlement, gardien jaloux des privilèges du pouvoir royal, renouvella alors son ancien décret contre « les parricides des rois et des princes » et continua à censurer sévèrement tous les ouvrages pouvant porter atteinte à la sécurité des gouvernants.

Aux Etats généraux de 1614, les revendications gallicanes se manifestent énergiquement dans le premier article du chapitre *Des lois fondamentales de l'Etat*, rédigé par Claude Le Prestre, conseiller au Parlement de Paris, et mis en tête du cahier que la Chambre du Tiers-Etat voulait présenter au roi.

« Pour arrêter le cours de la pernicieuse doctrine qui s'introduit depuis plusieurs années contre les roys et puissances souveraines établies de Dieu..., le roy sera supplié de faire arrêter en l'assemblée de ses Etats, pour loi fondamentale du royaume, qui soit inviolable et notoire à tous ; que comme il est reconnu souverain en son Etat, ne tenant sa couronne que de Dieu seul, il n'y a puissance en terre quelle qu'elle soit, spirituelle ou temporelle, qui ait aucun droit sur son royaume, pour en priver les personnes sacrées de nos roys, ni dispenser ou absoudre leurs sujets de la fidélité et obéissance qu'ils lui doivent, pour quelque cause que ce soit ;... et s'il se trouve aucun livre ou discours écrit par étranger ecclésiastique ou d'autre qualité, qui contienne proposition contraire à la dite loi, directement ou indirectement, seront les ecclésiastiques des mêmes Ordres établis en France obligés d'y répondre (1). »

Le cardinal du Perron et autres membres du haut clergé, partisans de l'union avec le Saint-Siège et convaincus du danger des divisions en face du péril protestant, s'opposèrent à l'intervention des laïques dans les questions ecclésiastiques et, malgré l'opposition de Miron,

(1) Dupin, *Histoire ecclésiastique du XVII^e siècle*, t. I, p. 360.

président de la Chambre du Tiers-Etat, du Parlement et de l'Université, parvinrent à supprimer l'article qui « fut porté au Roy et ôté du cahier ; mais Sa Majesté déclara au président Miron qu'il sçavoit bon gré à la Compagnie de ce qu'elle avoit fait ». A côté du gallicanisme religieux, codifié par Edmond Richer, syndic de la Faculté de théologie, dans le *Libellus de ecclesiastica et politica potestate* (1611), une autre manifestation du gallicanisme se faisait sentir dans les milieux parlementaires.

Pour les jurisconsultes gallicans, une forte autorité royale garantissait non seulement l'unité et la paix de l'Etat, mais symbolisait aussi l'unité religieuse, tout en réglant la discipline intérieure de l'Eglise nationale.

Un théoricien du gallicanisme politique. Pierre Pithou. Les principales thèses de son traité. Les libertez de l'Eglise gallicane.

Les théories gallicanes sur les rapports de l'Etat et de l'Eglise furent formulées dans le traité de Pierre Pithou, procureur général au Parlement, intitulé : *Les libertez de l'Eglise gallicane* (1594) (1).

Pithou consacrait le premier des 83 articles de son traité à la définition des libertés de l'Eglise de France « qui ne sont point passe-droits ou privilèges exorbitans, mais plustost franchises naturelles et ingénuité ou droits communs ;... esquels nos ancestres se sont très

(1) Voir à ce sujet : *Le commentaire sur le traité des libertez de l'Eglise gallicane*, de P. Pithou, par P. Dupuy, nouv. éd. par Lenglet du Fresnoy, 1715, 2 vol. in-4°, et Dupin, *Hist. eccl. du XVII^e siècle*, t. I, p. 574 et suiv.

constamment maintenus et desquels partant n'est besoin monstrier autre titre que la retenue et naturelle jouissance ».

Ces libertés consistent dans le droit de défense contre « les nouveautez que l'on voudroit introduire pour affoiblir ou abolir le droit commun », et, tout en assurant à l'Eglise gallicane la jouissance des traditions nationales, ne la divisent point pour cela du corps de l'Eglise universelle.

Pithou, non seulement nie complètement le pouvoir temporel du Pape « ès pays et terres de l'obéissance et souveraineté du roi », mais il limite aussi considérablement sa puissance spirituelle. « Encore que le Pape soit reconnu pour le souverain ès choses spirituelles, dit-il, toutefois, en France, sa puissance absolue et infinie n'a point de lieu, mais est retenue et bornée par les canons et règles des anciens conciles de l'Eglise reçus en ce royaume. »

Le roi témoigne au Pape en tant que « premier de toute l'Eglise militante, et père commun de tous les chrestiens », une obéissance filiale, non servile, et se contente de recommander aux faveurs de Sa Sainteté « l'Eglise gallicane et le royaume que Dieu luy a commis en souveraineté ».

Il garde la faculté d'assembler « selon les occurences et nécessitez de son pays » les conciles provinciaux ou nationaux ; il peut faire les lois et ordonnances relatives à la police extérieure de l'Eglise et, si le bien de son Etat l'exige, il peut modifier ou même interpréter différemment les décrets des conciles.

Le Pape « n'est estimé estre pardessus le concile universel, mais tenu aux décrets et arrests d'icelui, comme

aux commandements de l'Eglise... laquelle est principalement représentée par telle assemblée ».

L'intervention du Pape dans la juridiction privée d'un royaume est soumise à de nombreuses restrictions : « le Pape ne peut exposer en proie ou donner le royaume de France, et ce qui en dépend, ny en priver le Roy, ou en disposer en quelque façon que ce soit ». Il ne peut délier les sujets de leur serment de fidélité envers le roi et, s'il le fait, les sujets ne sont pas tenus de lui obéir. Le Pape ne peut percevoir, sans le consentement royal, aucune redevance d'un bénéfice situé en France, ni édicter des amendes soit contre les laïques, soit contre le clergé d'un Etat.

L'Eglise nationale dispose seule des prélatures, bénéfices et autres dignités ecclésiastiques vacantes.

Pour les affaires judiciaires qui lui sont dévolues, le Pape doit nommer des juges *in partibus*, qui seront soumis à la juridiction royale.

Telles étaient les principales formules du traité de Pithou qui a toujours été considéré comme le résumé le plus précis du gallicanisme politique.

Henri IV, désirant garder les bonnes relations avec la cour de Rome, n'encourageait pas les tendances gallicanes. Le traité de Pithou fut même dénoncé comme hérétique et condamné par une assemblée de vingt-deux évêques. Cependant, les doctrines ultramontaines, essentiellement contraires aux traditions de l'Eglise de France, avaient peu de partisans, et les champions des prérogatives royales les ont toujours combattues comme opposées au bien de l'Etat. La Compagnie de Jésus, dont les membres sou-

tenaient ardemment la théorie de la suprématie papale au spirituel et au temporel, fut le centre de la propagande ultramontaine.

La situation des Jésuites en France. La rivalité de la Compagnie de Jésus et de l'Université.

Les Jésuites s'installèrent à Paris dès l'année 1540 (1). Ils n'étaient d'abord qu'une colonie d'étudiants espagnols, flamands, portugais, placés sous la surveillance de quelques Pères, mais bientôt, grâce à la protection de Guillaume du Prat, évêque de Clermont, ils formèrent une petite communauté organisée sur le modèle de leurs grandes maisons et, sans être autorisés légalement, déployèrent une grande activité dans l'œuvre de la conversion des hérétiques et la réforme de l'enseignement secondaire.

Cette activité, jointe aux privilèges spéciaux dont jouissaient les Jésuites, contribua à leur attirer de nombreux ennemis.

L'Université vit en eux des rivaux dangereux, le Parlement les considéra comme les agents de la propagande antigallicane, les curés de Paris avec l'évêque Eustache du Bellay jalousèrent leurs succès de prédication et reprochèrent à la nouvelle compagnie de troubler la hiérarchie ecclésiastique par les empiétements sur les droits du clergé séculier.

Cette animosité ne tarda pas à se manifester par de

(1) Pour tous les détails relatifs à l'établissement des Jésuites en France, voir l'ouvrage du P. Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, etc., t. I, liv. II. Paris, Picard, 1910.

multiples tracasseries qui rendaient la situation des Jésuites en France extrêmement difficile.

Ils durent mener une véritable campagne pour obtenir le droit de naturalisation.

Henri II, François II, Charles IX leur avaient successivement accordé des lettres patentes permettant à la Société de Jésus de s'établir dans le royaume sous la protection des lois, mais l'opposition du Parlement et de l'Université retarda l'enregistrement des édits royaux jusqu'au 15 septembre 1561.

Malgré l'animosité des pédagogues et la méfiance des populations, les Jésuites fondèrent des collèges dans les principales villes de province.

Lorsqu'en 1564 ils ouvrirent à Paris le collège de Clermont, l'Université, voyant son autorité théologique et morale menacée, refusa d'accorder aux Jésuites les lettres de scolarité nécessaires pour la fondation du nouvel établissement.

Un procès s'ensuivit (1565). Etienne Pasquier, dans un éloquent plaidoyer, revendiqua pour l'Université le droit d'enseigner la jeunesse. Mais, grâce à l'intervention de Pie IV et aux démarches du P. Manare, provincial, les débats furent suspendus et ajournés indéfiniment par un arrêt du 5 avril 1565. Une telle issue du procès équivalait presque à une victoire des Jésuites ; d'autant plus que, par les lettres patentes du 1^{er} juillet 1565, Charles IX autorisait la fondation de collèges dans tout le royaume.

La part que les Jésuites prirent à la Ligue, leur refus de se rallier à Henri IV immédiatement après son abjuration, l'attentat de Jean Châtel qui fut leur élève, fourni-

rent de nouvelles armes à leurs adversaires qui considéraient la réserve de la Société de Jésus comme un crime de lèse-majesté. En 1594, l'Université intenta aux Jésuites un second procès célèbre par un plaidoyer violent d'Antoine Arnauld.

La situation de la Compagnie devint critique. Par un arrêt daté du 29 décembre 1594, le Parlement décréta l'expulsion de l'Ordre.

L'arrêt prononcé dans la capitale fut bientôt exécuté dans les différentes villes de provinces, et les Jésuites ne réussirent à se maintenir qu'à Tournon, Douai et Pont-à-Mousson (1).

Le bannissement prit fin en 1603.

Henri IV, cédant aux sollicitations du légat et aux prières des PP. Armand et Coton dont le crédit grandissait à la cour, autorisa la Compagnie de Jésus, par un édit daté de Rouen (septembre 1603), à demeurer non seulement dans les villes où il étaient déjà établis, mais aussi à fonder des collèges à Lyon, Dijon et dans la maison royale de la Flèche.

L'édit de Rouen, enregistré le 2 janvier 1604, malgré quelques restrictions, très favorable à la Compagnie, suscita une violente opposition dans les milieux gallicans. La Faculté de théologie, intéressée dans ses privilèges séculaires, exigea la soumission des Jésuites aux statuts universitaires « et à la doctrine de l'Ecole de Sorbonne sur les libertés de l'Eglise gallicane ».

En sa qualité « de fille aînée du roy », la Sorbonne s'affligeait de voir « ces Pères se rendre les seuls maîtres

(1) P. Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, t. II, liv. II, ch. V, VI, liv. III, ch. I. Paris, Picard, 1913.

et les seuls propriétaires, pour ainsi dire, de la sagesse et des belles lettres, qui sont la lumière de l'esprit et doivent être aussi communes que les rayons du soleil ».

Elle espérait que les Jésuites « auraient compassion de voir l'Université si déserte et si abandonnée ; et contens de deux cens mille écoliers qu'ils se vantent d'avoir en Europe », ils cesseraient de lui faire « davantage de peine » (1).

Le 22 décembre 1611, le Parlement, sur le réquisitoire de l'avocat général Servin, rendait un arrêt défendant aux Jésuites de « s'entremettre par eux, ou par personnes interposées, de l'instruction de la jeunesse en la ville de Paris ».

Cette hostilité implacable intimida la Compagnie de Jésus qui jugea prudent d'ajourner son entreprise à un moment plus propice.

Aux Etats généraux de 1614, les députés du clergé et de la noblesse, « en considération des bonnes lettres et de la piété » des membres de la Société de Jésus, sollicitèrent le rétablissement de l'Ordre.

Louis XIII se conforma aux vœux exprimés et consentit à signer, le 15 février 1618, un arrêt favorable à la réintégration de la Compagnie.

L'Université, blessée dans ses ambitions, s'efforça de restreindre ces concessions en interdisant, par un décret du 1^{er} mars 1618, l'accès aux grades à quiconque n'avait

(1) Conclusion de la sacrée Faculté de théologie du 16 novembre 1609, etc. *Collectio judiciorum*. Paris, 1728, t. II, 2^e partie, p. 2 et suiv.

pas étudié trois ans sous les professeurs de l'Université de Paris ou de province (1).

La lutte recommença au cours des années 1623, 1624, 1625, à propos des tentatives que firent les Jésuites pour ériger leur collège de Tournon en université conférant les grades académiques. Les universités de Valence, de Cahors et de Toulouse protestèrent devant le parlement de Toulouse qui lança deux arrêts contre les Jésuites (13 juillet et 11 août 1623) (2). La Compagnie de Jésus ne voulant point céder, demanda au conseil du roi la cassation des arrêts. Les universités du Midi sollicitèrent alors l'appui de l'Université de Paris ; d'autres universités provinciales profitèrent aussi du moment pour exposer leurs griefs contre la Compagnie de Jésus et envoyèrent à Paris des délégués.

Le recteur de l'Université de Paris, Jean Aubert, plaida la cause des universités de France devant le conseil royal et réussit à obtenir l'arrêt du 27 septembre 1624 qui confirma la sentence du parlement de Toulouse. En outre, le 12 juin 1625, dans une réunion de toutes les facultés, la Sorbonne décida de maintenir l'association pour réagir contre les tentatives des Jésuites.

Les nombreuses universités provinciales adhérèrent à la ligue et chargèrent le recteur, Jean Aubert, de leur plein

(1) Les documents relatifs à cette affaire se trouvent dans *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 112.

(2) Le récit détaillé de cet incident se trouve dans l'ouvrage de Douarche, *L'Université de Paris et les Jésuites*, 1887, ch. XV. Voir aussi : Jourdain, *Histoire de l'Université de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècles*, 1862-1866 ; Feret, *La Faculté de théologie de Paris*, 1904, époque moderne.

pouvoir. Le 27 mars 1626, le parlement de Toulouse mit fin aux prétentions des Jésuites par une solution négative du conflit (1).

La méfiance du Parlement envers la Compagnie de Jésus. Le Parlement et l'Université censurent tous les livres séditieux.

Plusieurs auteurs de la Compagnie de Jésus préconisaient dans leurs ouvrages les opinions conformes aux prétentions de la cour de Rome et préjudiciables à la sûreté des rois, ce qui accroissait encore l'animosité publique et l'effervescence des milieux parlementaires.

La Faculté de théologie, secondée par le Parlement, usait fréquemment de son autorité doctrinale, et censurait rigoureusement tous les livres séditieux. Après l'assassinat de Henri IV, le Parlement ordonna (le 8 juin 1610) que le traité de *Rege et Regis institutione* du jésuite espagnol Jean Mariana, où l'acte de Jacques Clément était justifié, serait lacéré par la main du bourreau et brûlé en place de Grève. Au mois de décembre suivant, un nouvel arrêt, résultat de la dénonciation du syndic Richer, interdisait l'impression, la vente et la lecture du *Tractatus de potestate summi pontificis* où le cardinal Bellarmin soutenait le droit de la juridiction du Pape et la légitimité de son intervention dans les affaires intérieures d'un Etat. La Faculté de théologie n'épargnait pas non plus les auteurs de la Compagnie de Jésus.

Pendant l'année 1611, elle procéda à la censure du livre

(1) *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 226.

de Mariana en janvier, de la *Réponse apologétique à l'Anticoton* en février, et des trois sermons traduits de l'espagnol en octobre.

En février 1613 survint la condamnation du livre de Martin Becan : *La controverse anglicane touchant la puissance du roi et du pape*, composé pour la défense du cardinal Bellarmin, suivie en juin 1614 d'une censure contre l'ouvrage de Suarez intitulé : *Defensio fidei catholicæ et apostolicæ adversus anglicanæ sectæ errores*, contenant les propositions qui induisaient les sujets à se révolter contre leurs souverains.

Toutes ces censures furent confirmées par le Parlement, qui infligea en outre une sévère réprimande aux Jésuites parisiens et leur ordonna d'exhorter le peuple dans toutes leurs prédications à l'obéissance et à la fidélité du roi, sous peine d'être considérés comme « perturbateurs du repos public et criminels de lèse-majesté ».

Ces luttes incessantes et passionnées, fertiles en débats irritants et subtils, confirmaient les défiances du public à l'égard des Jésuites qui, exaspérés par cet accueil hostile, invoquaient la protection du Saint-Siège. En 1625, l'agitation des esprits atteignit le comble ; jamais la situation des Jésuites en France ne fut plus difficile, ni leur existence plus menacée.

L'attitude conciliatrice du cardinal de Richelieu. Sa politique extérieure.

Depuis le 29 avril 1624, le cardinal de Richelieu faisait partie du Conseil.

Doué de toutes les qualités requises pour un politique habile, tour à tour énergique, calme, adroit ou temporisateur, il consacra toute son existence à la réalisation de son idéal du gouvernement basé sur la monarchie pure. Dans son ardent désir de rendre la France forte et prospère, le cardinal de Richelieu ne reculait devant aucune démarche favorable au succès définitif de son entreprise.

Diplomate autant que théologien, il voyait nettement les contradictions entre le programme de la politique romaine et gallicane ; mettant au-dessus de tout l'indépendance absolue du pouvoir royal, il subordonnait les affaires ecclésiastiques aux intérêts généraux de l'Etat.

Il s'efforça donc de briser tous les obstacles qui pouvaient nuire à l'exécution de ses projets, et combattit à outrance l'ultramontanisme en tant que doctrine contraire aux libertés nationales. Le sens pratique, qui présidait à tous les actes du puissant ministre, régla aussi ses relations avec la Compagnie de Jésus.

Richelieu reconnaissait aux Jésuites leurs mérites incontestables dans le domaine de l'enseignement ; il voyait en eux des auxiliaires précieux, mais, comme leur autorité grandissante s'opposait à ses ambitions, il cherchait à les discipliner, à les humilier devant sa puissance.

La diplomatie du cardinal de Richelieu, orientée vers le double but de la ruine des protestants, parti politique, et de l'abaissement de la maison d'Autriche, présentait nécessairement des contradictions apparentes. D'une part, le cardinal employait toute son énergie à ruiner la puissance des huguenots à l'intérieur de l'Etat ; de l'autre, il faisait cause commune avec eux, s'appuyant sur les états protes-

tants pour lutter contre la maison hispano-autrichienne.

Il soutint la Hollande contre l'Espagne, l'électeur palatin contre l'Empire, favorisa le mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, Charles, et manifesta nettement ses convictions politiques dans l'affaire de la Valteline.

La possession de cette province, située entre le Milanais espagnol et le Tyrol autrichien, faciliterait aux armées espagnoles leur jonction avec les troupes d'Autriche.

Richelieu empêcha l'Espagne d'occuper ce passage important, et restitua la Valteline aux Grisons protestants. Les liaisons avec les puissances hérétiques inquiétaient les partisans d'Espagne, qui firent publier des pamphlets politiques où la diplomatie du cardinal de Richelieu était l'objet de violentes attaques.

L'apparition des pamphlets *Admonitio* et *Mysteria* ressuscite le conflit entre gallicans et ultramontains.

Vers la fin de l'année 1625 parurent deux libelles injurieux pour le roi et le cardinal : *Admonitio ad regem* (1) et *Mysteria politica* (2).

(1) G. G. R. Theologi, ad Ludovicum XIII admonitio, fidelissime humillime, verissime facta, et ex gallico in latinum translata, qua breviter et nervose demonstratur Galliam fœde et turpiter impium fœdus iniisse, et injustum bellum hoc tempore contra catholicos movisse, salvaque religione prosequi non posse. Augustæ, Francorum, anno 1625, in-4°.

(2) *Mysteria politica*, hoc est Epistolæ arcana virorum illustrium, sibi mutuo confidentium. Autoerpiæ, 1625, in-4°.

Le sujet de ces deux écrits était le même ; on y reprochait au roi d'avoir engagé le pays dans une alliance compromettante avec les ennemis de la religion contre les catholiques, et on considérait qu'il vaut mieux « être allié des Espagnols que l'esclave des Huguenots ».

Les auteurs de ces pamphlets étaient inconnus ; l'opinion publique soupçonnait les Jésuites et désignait alternativement le P. Eudemon Joannès, jésuite grec, attaché à la légation du cardinal Barberini ; le P. Keller, jésuite allemand, confesseur de Maximilien de Bavière ; le P. Scribani, italien, provincial de Flandres, ou le P. Garasse, « homme ardent et tout propre, selon l'idée de bien de gens, à risquer une pareille impertinence » (1).

Les adversaires des doctrines ultramontaines saisirent cette occasion de recommencer la lutte, et, dans l'impossibilité de découvrir les auteurs, ils se contentèrent de sévir contre les écrits.

En conséquence, le 30 octobre 1625, le Parlement condamnait au feu les libelles *Admonitio ad regem* et *Mysteria politica* qui furent censurés par la Sorbonne le 1^{er} décembre. Parmi les propositions les plus scandaleuses extraites pour motiver la censure, on voyait les questions suivantes :

1° Si un roy, ayant fait alliance avec les hérétiques contre les catholiques, les Etats doivent lui faire publiquement des remontrances ?

2° Si les princes qui feignent n'en avoir connaissance pèchent mortellement ?

(1) D'Artigny, *Mémoires pour servir à l'histoire universelle*, 1625.

3° Si un roy qui fait la guerre aux catholiques... est excommunié par le seul fait ?

4° Si les personnes qui l'y ont engagé et qui l'ont aidé n'ont pas encouru la même censure ?

5° Si par la force des armes on peut obliger un roy à ne pas persécuter les catholiques ?

6° Si l'on peut employer les armes pour résister à un roy qui perd la religion et qui afflige son royaume ?

7° Si pour la défense de la religion, les princes catholiques peuvent s'unir à quelque prince voisin comme le roy s'est uni avec les hérétiques ?

8° Si dans un si grand trouble il n'est pas à propos d'établir un protecteur de la religion et des misérables, qui seroit comme un second roy ?

9° Quel est celui que l'on pourroit établir ? (1)

Troubles soulevés par la décision de l'assemblée du clergé.

L'assemblée du clergé, alors réunie sur le projet de l'évêque de Chartres, Léonor d'Etampes, procéda de son côté à une censure de deux pamphlets le 13 décembre 1625. Avant encore elle avait manifesté son hostilité envers les Jésuites en attaquant dans une *Déclaration*, où la Compagnie de Jésus était spécialement visée, les exemptions et les privilèges des réguliers.

Mais le nonce Spada, voyant dans ces mesures violentes une atteinte aux principes romains, montra son mécon-

(1) D'Argentré, *Collectio judiciorum*, propositions présentées par les députés, etc., t. II, 2° partie, p. 194.

tentement. Le résultat de ses remontrances ne se fit pas attendre : 31 cardinaux, archevêques et évêques, après avoir délibéré chez le cardinal de La Rochefoucauld, jugèrent imprudent d'englober dans la condamnation des libelles la doctrine de la suprématie pontificale et signèrent (le 27 février 1626) un désaveu du texte primitif de la censure, se bornant à parler en termes généraux, sans spécifier aucune proposition formelle. Cet acte suscita de nouvelles contestations. Le Parlement cassa la nouvelle déclaration du clergé et défendit (le 3 mars 1626) de rien changer au premier texte. Il ordonna à tous les évêques récalcitrants de se retirer dans quinze jours dans leurs diocèses, sous peine de la saisie du temporel (1), en rappelant à tous les ecclésiastiques du royaume qu'ils doivent « obéir au roy leur souverain seigneur et reconnaître le Parlement comme puissance souveraine établie pour, sous son autorité, rendre justice à tous ses sujets, de quelque état ou condition qu'ils soient ».

Le différend finit par ordre du Conseil d'Etat qui imposait silence aux deux partis.

Un nouveau pamphlet : *Quæstiones quodlibeticæ*. Qui en était l'auteur ?

Au début de l'année 1626 parut un nouveau libelle difamatoire, *Quæstiones quodlibeticæ* (2) adressé cette fois directement au cardinal de Richelieu.

(1) Arrêt du 9 mars 1626, d'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 203.

(2) *Quæstiones politicæ, quodlibeticæ, agitandæ in majori aula sor-*

L'auteur anonyme résumait les principaux griefs imputés au cardinal de Richelieu par les catholiques ultramontains ; il lui reprochait ses doubles fonctions de prêtre et de soldat, l'accusait d'être plus familier avec le système de Machiavel qu'avec le droit canon, et plus versé dans les intrigues politiques que dans la connaissance de la théologie (1). L'opinion publique soupçonna de nouveau le P. Garasse qui ne parvint que fort difficilement à se débarrasser de cette accusation et à persuader le cardinal de Richelieu de son innocence. Encore est-il très incertain s'il y parvint réellement.

Le P. d'Avrigny raconte au long cet événement (2) : « Dès qu'il (le P. Garasse) sut qu'on lui attribuait cette satire, il courut chez son Eminence, assisté du P. Coton, son provincial ; ... je ne sais s'ils persuadèrent le ministre ; mais l'avocat général Servin compta pour rien toutes leurs protestations ; car en demandant au Parlement un arrêt qui condamnât au feu les *Questions politiques*, il invectiva de toutes ses forces contre le P. Garasse, et requit qu'il fût décrété de prise de corps ; sur quoi un conseiller clerc se leva et dit que le jésuite en mourroit, s'il était un de ses juges. » Mais Deslandes, doyen des conseillers au Parlement, et d'Ossebray s'opposèrent à la réquisition de Servin et le « P. Garasse en fut quitte pour la peur ».

bonica, diebus saturnaliis mane et vespere, præsidente illustrissimo cardinali de Richelieu, sive de Ruppella, anno 1626.

(1) Nisard, dans les *Gladiateurs de la République des lettres*, t. II, p. 354 et suiv., en donne une analyse détaillée.

(2) D'Avrigny, *Mémoires pour servir à l'histoire universelle*, année 1626, t. I, p. 360.

Les désaveux du P. Garasse.

Cependant, il est fort douteux que le P. Garasse soit auteur de ce libelle ; la forme satirique, abondante en allusions, quolibets et jeux de mots pouvait autoriser les soupçons, mais il paraît peu probable que ce jésuite ait osé insulter le cardinal et le roi, d'autant plus qu'ensuite, à propos de l'affaire de Santarelli, il formula une déclaration prouvant clairement ses meilleures intentions patriotiques (1). Le P. Garasse se plaint, dans ses *Mémoires*, des attaques dont il fut alors l'objet.

« Le diable, qui ménage soigneusement toutes les occasions de mal faire, raconte-t-il, fit paraître... un libelle diffamatoire contre le roi et contre son conseil, y taxant nommément M. le cardinal de Richelieu, lequel il prenait à partie ;

« ... Le bruit ordinaire de nos ennemis estoit que j'en étais l'auteur ; de façon que je m'entendais souvent saluer par la ville avec ces paroles : *Admonitio ad regem*. Du Moustier..., esprit enragé contre notre Compagnie, s'en allait parcourir toutes les boutiques des libraires de la rue Saint-Jacques et demandait à haute voix si on n'avait pas l'admonition du P. Garassus contre le Roy »... « Nous n'étions pas sortis de cet embarras que... sur la fin du

(1) *Patrum societatis Jesu parisiensium, de absoluta christianissimi regis potestate, Declaratio*, 12 pages in-fol. P. Garasse avait composé cet écrit en français ; il fut traduit en latin par un régent de rhétorique du Collège de Paris. Joly, *Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle*, p. 374 et suiv.

mois de janvier 1626, les persécutions redoublèrent par deux accidents... Environ le 20^e jour de janvier fut porté d'Allemagne un livret de 15 à 16 pages qui portait pour titre : *Quæstiones politicæ*, etc... Nos ennemis... tâchèrent de persuader à M. le cardinal qu'il venait de ma veuve et de ma plume (1). »

L'Université de Paris, avec le recteur Tarin, ennemi acharné de la Compagnie de Jésus, prit une large part à ces polémiques.

Les Jésuites, dans une requête adressée au conseil royal, demandèrent protection et prièrent d'interdire « de dire, écrire, imprimer ou publier aucune chose contre la réputation tant de leur Ordre que de leurs particulières personnes ».

L'Université ne se tint pas pour vaincue, le recteur présenta au roi une supplique et se déclara prêt à justifier ses accusations.

Louis XIII renvoya l'affaire au Parlement, mais aucune suite ne fut donnée à ces récriminations.

**L'incident de la censure du livre du P. Santarelli.
Etat d'esprit public au moment de l'apparition de
la Somme théologique du P. Garasse.**

Le second incident mentionné par le P. Garasse est l'apparition du livre d'un jésuite italien, Santarelli, qui

(1) P. Garasse, *Récit au vrai des persécutions soulevées contre les Pères de la Compagnie de Jésus dans la ville de Paris, l'an 1624, 1625, 1626*, publié par Ch. Nisard, 1861, p. 97, 175.

suscita contre la Société de Jésus l'une des plus violentes persécutions qu'elle eut jamais à endurer.

L'ouvrage intitulé *Antonii Sanctarelli ex societate Jesu, tractatus de hæresi, schismate, apostasia, sollicitatione in sacramento pœnitentiæ, et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*, reproduisait les propositions condamnées autrefois dans les traités de Mariana, Suarez et Bellarmin.

Le P. Santarelli reconnaissait au Pape le droit de déposer les rois indignes, de les admonester et même de les punir « pour leur négligence, insuffisance, inutilité, incapacité, désobéissance, incorrigibilité et pour toute cause juste ». Le traité, qui reçut à Rome l'approbation du Pape et du général de l'Ordre, parut à Paris au commencement de l'année 1626 et fut condamné au feu par un arrêt du Parlement (13 mars 1626). L'indignation publique était grande ; il fut même question de procéder au bannissement des Pères de la Compagnie de Jésus.

Le 14 mars, le P. Coton provincial et les trois supérieurs des maisons de Paris (1) furent mandés au Parlement où on leur fit subir un interrogatoire (2) à la suite duquel on leur accorda deux jours pour délibérer. Au bout de ce délai (le 16 mars), les Jésuites présentèrent au roi une déclaration signée de 16 Pères et contenant le désaveu du livre de Santarelli.

Les Jésuites de France assuraient, en outre, « ne professer aucune doctrine contraire à celles du clergé, des

(1) Les PP. Armand, Filleau et Brossald.

(2) D'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 204 et suiv.

universités et de la Sorbonne », et adhéraient aux trois articles qui renfermaient la quintessence de la politique gallicane :

« 1° Que le roy ne tient son Etat que de Dieu et de son épée ;

« 2° Que le roy ne reconnaît aucun supérieur en son royaume que Dieu seul ;

3° Que le Pape ne peut mettre le roy, ni son royaume en interdit, ni dispenser ses sujets de serment de fidélité qu'ils lui doivent, pour quelque cause et occasion que ce soit. »

Le Parlement, non content de ces mesures, exigea encore (le 17 mars) un désaveu formel de l'ouvrage de Santarelli accompagné de l'improbation de l'*Admonitio*. Les Pères jésuites y souscrivirent le 20 mars ; mais le 28 mars, ils présentèrent à la Sorbonne une requête où, en renouvelant l'assurance de leurs meilleures intentions, ils priaient d'être dispensés d'écrire contre les ouvrages incriminés. Cette demande fut rejetée.

La Faculté de théologie accomplissait simultanément les démarches préliminaires à la censure du traité de Santarelli.

L'assemblée du 16 mars confia l'examen du livre aux quatre docteurs qui, le 1^{er} avril, présentèrent leur rapport tout imprégné des théories régaliennes. L'un d'eux, Dupuis, dressa en outre un formulaire pour servir à la censure. La doctrine de Santarelli y était qualifiée de « fausse, erronée.., propre à ruiner toutes les polices civiles et spécialement celle de la Monarchie française qui est gouver-

née par nostre roy très chrestien, très clément et très juste » (1).

La minorité ultramontaine de la Faculté de théologie composée des docteurs Froger, Duval, Mauclerc, Paulet, Isambert, protesta contre la violence des expressions et proposa de mitiger certaines qualifications. Mais, en dépit de cette opposition, la censure fut rédigée conformément au formulaire et prononcée à l'assemblée du 4 avril.

Le 20 avril, un décret de l'Université confirmait la condamnation de Santarelli et défendait « de dire, enseigner, écrire contre cette censure sous peine d'être exclu du corps universitaire ».

Les universités provinciales de Bordeaux, Caen, Reims, Bourges, Orléans, Toulouse et Valence rendirent des décrets analogues.

Néanmoins, au sein de la Sorbonne, les dissensions continuaient toujours entre les docteurs gallicans et les partisans des doctrines romaines qui s'obstinaient à refuser leur signature et qualifiaient la censure arrêtée d'impie et d'outrageante pour la Papauté. Marillac, garde des Sceaux, soutenait les Jésuites, le nonce Spada rompit les relations avec le cardinal de Richelieu qui, voyant la gravité de la situation, résolut d'agir désormais avec plus de modération et de satisfaire aux exigences ultramontaines sans compromettre toutefois les principes gallicans.

Sur les instances de l'habile ministre, le roi défendit de pousser les choses plus loin et, le 2 novembre 1626, interdit toutes les discussions « de l'affirmative ou de la négative ».

(1) D'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 212 et suiv.

tive des propositions concernant le pouvoir et l'autorité souveraine de Sa Majesté et des autres roys et souverains, sans son expresse permission ».

Malgré la défense royale, les disputes reprirent leur train le 26 novembre à l'occasion de la soutenance d'une thèse où le dominicain Testefort déclarait « les décrétales faire partie de l'Ecriture sainte ».

L'Université et le Parlement protestèrent ; la querelle s'envenimait de nouveau, lorsque, par les lettres patentes du 13 décembre 1626 et la déclaration du 13 janvier 1627, le roi renouvela les défenses du 2 novembre en s'adressant particulièrement aux « recteur, régent, suppôts et docteurs de l'Université » (1).

L'Université et le Parlement continuèrent à résister : le Parlement, par un arrêt daté du 1^{er} février 1627, nommait des commissaires « pour informer des sollicitations qu'on faisait pour révoquer la censure du livre de Sanctarel faite par la Faculté de théologie » et ordonnait « des remontrances au roy ». Le 5 février, le recteur Filesac, accompagné de plusieurs docteurs, se rendit au Louvre et se plaignit au roi de ce « qu'on veut donner cours à cette damnable et pernicieuse doctrine, qui a enfanté la Ligue » (2). Louis XIII répondit : « Je vous remercie de l'affection et du soin que vous avez pour moi ; mais je ne trouve pas bon que vous vous mêliez de ce qui touche la Foy. »

Le garde des Sceaux Marillac, présent à cet entretien, ajouta ensuite : « Le roy a fort blâmé cette thèse dont

(1) D'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 250.

(2) D'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 245.

vous parlez (1) et s'est réservé de la faire examiner, mais il ne veut pas qu'on en parle davantage, pour les raisons qu'il sait. »

Le cardinal de Richelieu, pressé par les nécessités politiques, s'efforça de rétablir la paix religieuse et prononça un discours où son programme d'action est nettement tracé.

Il favorisait la diffusion des idées gallicanes, mais évitait la rupture avec le Saint-Siège et, en poursuivant son plan de politique conciliatrice, réprimait les poursuites trop violentes infligées aux Jésuites, soutiens principaux des doctrines romaines.

« Il n'y a point de docte théologien, de bon sujet, ni d'homme de bien, dit-il, qui puisse ne tenir pas les propositions de Sanctarel pour méchantes et abominables ;... En cette considération, il est non seulement juste, mais nécessaire d'empescher le cours d'un si pernicieux livre, non seulement en le faisant brûler ; ce qui a esté fait très justement et à propos, mais en outre par la voie de l'Eglise, en le faisant condamner par une censure authentique, seule capable de calmer beaucoup d'esprits.

« ... Mais on a estimé qu'il falloit parvenir à cette fin par une voye innocente, et non telle qu'elle mit la personne du Roy en plus grand péril que celui qu'on veut éviter.

« Vous sçavez, Messieurs, continue-t-il, qu'il y a beaucoup d'esprits mélancoliques à qui il importe grandement d'ôter tout sujet de penser que le Roy soit mal avec Sa Sainteté, principalement pour un point de doctrine dont

(1) La thèse de Testefort.

la décision appartient à l'Eglise, parce que l'excès et l'ignorance de leur zèle les fait quelquefois tomber en des passions d'autant plus dangereuses que leur phrénésie les leur représente saines. Je dirai encore, et il est vrai, que les mécontentements que Sa Sainteté a eus sur ce sujet depuis un an, ont fait que l'exécution de la paix de la Valteline, qui coûte tous les mois six ou sept cens mille francs, ne s'est point faite jusqu'à présent ; puis il sera aisé de juger si ce qu'a fait Sa Majesté en ces occasions n'est pas avantageux, non-seulement pour son Etat, mais pour la sûreté de sa personne.

« ... Il est nécessaire que les mouvements des parlemens soient semblables et uniformes à ceux du Roy et de son conseil.

« ... Le maître du vaisseau ne rend point de raison de la façon avec laquelle il le conduit ; ... il y a des affaires dont le succès ne dépend que du secret, et beaucoup de moyens propres à une fin ne le sont plus lorsqu'ils sont divulgués (1). »

Le but principal du cardinal de Richelieu était donc de réduire les Jésuites à un état qui ne leur permit plus « de nuire par leur puissance, mais tel aussi qu'ils ne se portassent pas à le faire par désespoir ».

Il y eut certainement un excès de passion dans les attaques dont la Société de Jésus fut l'objet, attaques qui rendaient les Pères français responsables des doctrines émises par les Pères espagnols et italiens.

(1) Ce que M. le cardinal a dit devant le Roy en février 1627, sur le sujet de la censure de Sanctarel ; pris d'un Recueil de la Bibliothèque de Sorbonne in-4° intitulé *Sermon et autres Discours*. D'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 255-256.

Le P. Suffren s'en plaignait au général de l'Ordre : « Les services nombreux, publics ou privés, dit-il, que nous rendons au royaume, personne n'y fait attention, et si l'on découvre la moindre faute dans l'un des nôtres, tout le monde jette de hauts cris (1). »

La Compagnie de Jésus fut, sans contredit, un des Ordres qui ont le plus contribué à la renaissance du catholicisme et aux progrès de l'instruction au lendemain des guerres civiles et religieuses du xvi^e siècle.

Ses membres, fermement attachés aux intérêts généraux de l'Eglise universelle, encourageaient parfois les méfiances des patriotes désireux de tout plier au service de l'Etat.

C'était le cas en France : les Jésuites relevaient directement du Pape ; la Papauté était pour eux le symbole de l'unité catholique et ils la défendaient avec ardeur. Cela suffisait pour que l'opinion publique les désignât comme les instruments d'ultramontanisme.

Le cardinal de Richelieu réussit à vaincre la résistance du Parlement et de l'Université, mais les rancunes secrètes ne s'apaisèrent point immédiatement, et il fallait de bien peu pour les rallumer. La censure de l'ouvrage du P. François Garasse : *La Somme théologique des vérités capitales de la religion chrétienne*, suffit à démontrer combien les anciennes animosités étaient encore vivaces. Dans les débats soulevés par la publication de la *Somme théologique*, la question de principes n'excluait pas les ressentiments personnels ; cet incident subséquent est en filiation étroite

(1) Extrait d'une lettre du 6 mai 1626 citée par Créteineau-Joly, *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus*, 1844, t. III, p. 428.

avec les luttes politiques et religieuses qui agitaient les esprits des contemporains et il était nécessaire de considérer, comme on vient de le faire, les ambiances historiques et morales dont ce fait, isolé en apparence, est sorti.

Les deux héros de la controverse que nous allons étudier, sans jouer un rôle actif dans les disputes politico-religieuses de l'époque, peuvent être cependant considérés comme les représentants des deux partis en présence, ce qui contribue à expliquer le conflit survenu entre eux à propos de la *Somme théologique*.

Les convictions ultramontaines du P. Garasse, plus démonstratif que le mystérieux abbé de Saint-Cyran, sont plus faciles à prouver. Par ses ouvrages antérieurs à la *Somme*, où il attaquait Pasquier, Servin (1), il manifeste clairement son hostilité pour les gallicans. Il n'en est pas de même avec l'abbé de Saint-Cyran et si, à la rigueur, on peut déduire quelques conclusions gallicanes de la *Question royale*, de l'*Apologie pour l'évêque de la Rocheposay* ou de l'*Épître dédicatoire* de la *Somme des fautes*, toute affirmation serait hypothétique.

Ce n'est que plus tard, en 1630, qu'il laisse deviner dans *Petrus Aurelius* ses opinions conformes à la doctrine du gallicanisme théologique.

(1) *La recherche des recherches... et Le banquet des sages*.

CHAPITRE II

GARASSE ET SAINT-CYRAN

I

Vie du P. Garasse. Ses dispositions littéraires. Son caractère.

Le P. François Garasse (1), né à Angoulême en 1585, entra à 15 ans dans la Compagnie de Jésus et y prononça les vœux en 1618.

Les épreuves du noviciat achevées, il fut destiné à l'enseignement et, après avoir suivi les cours de philosophie et de belles-lettres antiques et modernes, professa dans les collèges de Bordeaux et de Poitiers.

Il se fit aussi une certaine renommée comme prédicateur et prêcha avec succès dans les principales villes de France et de Lorraine. Mais, par malheur, le P. Garasse ne sut pas échapper aux défauts de son époque ; il fut éloquent comme on l'était alors, sans goût, sans discernement, mêlant aux sujets les plus graves les traits satiriques et les plaisanteries parfois inconvenantes. Il parlait avec facilité et se plaisait à montrer son érudition en citant dans ses sermons non seulement les nombreux textes de

(1) Son véritable nom est Garassus ; ce fut lui-même qui le francisa. Sommervogel et de Backer, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III.

la littérature sacrée, mais aussi les passages des auteurs païens et profanes.

Les sermons du P. Garasse ne se sont pas conservés jusqu'à nos jours, mais on peut s'en faire une idée d'après quelques détails rapportés par ses contemporains. Saint-Cyran raconte qu'au sermon qu'il fit le jour de saint Augustin, ayant cité saint Augustin au lieu du prophète David, et s'étant aperçu soudain qu'il se trompait, il ajouta : « par manière d'un correctif de réthorique ; mais j'ay bien dit, car saint Augustin et David est une même chose (1) ».

Le P. Garasse, ardemment attaché aux intérêts de l'Eglise et de son Ordre, poursuivait à outrance les ennemis de la Compagnie de Jésus, de la religion ou des mœurs, et il mit sa plume au service des causes qu'il défendait avec toute la fougue de sa nature passionnée.

« Il avait des qualités et des dispositions qui, cultivées dans les conditions plus heureuses, lui auraient assuré un rang distingué parmi les écrivains ; un talent peu ordinaire, une merveilleuse facilité, un esprit vif, prompt et actif : une imagination riche, fertile et hardie, enfin toutes les qualités littéraires qui peuvent aboutir à des écarts ou à des chefs-d'œuvre, selon qu'elles sont abandonnées à l'impétuosité d'une nature ardente ou assouplies aux règles du bon goût (2). » Après quelques poésies latines, ouvrages de jeunesse et d'essai, le P. Garasse se

(1) Saint-Cyran, *La Somme des fautes et faussetés*, t. I, p. 26.

(2) Le P. Prat, *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Colon*, 1876, t. IV, liv. XXV, ch. 2, p. 473.

consacra entièrement aux écrits de polémique où ses dispositions naturelles s'épanouirent librement.

Sa carrière littéraire fut très agitée. On est tenté de se demander à quelle cause il faut attribuer les échecs lamentables de tous ses ouvrages ? Le P. Rapin nous en fournit la réponse. « Le P. Garasse, dit-il, qui avait le génie beau pour les lettres, ne l'avait pas aussi exact que demandait cette étendue de capacité dont il avait la réputation ; il savait bien des choses, mais ce n'était point en homme sûr qu'il les savait ; il se méprenait même quelquefois dans les citations qu'il faisait. Il avait lu les auteurs anciens avec une si grande rapidité, qu'il avait mêlé leurs sentiments avec les siens sans en faire le discernement qu'il fallait, donnant même souvent leurs pensées pour les siennes (1). »

Emporté par l'ardeur de la discussion, il péchait aussi souvent par manque de charité et n'épargnait pas à ses adversaires ni les imprécations, ni même les injures parfois grossières.

Le caractère du P. Garasse était assez complexe. Malgré les emportements répréhensibles, incompatibles avec la dignité de son ministère, il était foncièrement bon. Aussi prompt à se réconcilier avec ses ennemis qu'à leur déclarer la guerre il croyait, du reste, n'accomplir que son devoir de justicier en attaquant ceux qu'il considérait comme impies et athées. Ses intentions étaient toujours louables et son indignation juste ; quant aux excès de langage dont il se rendit coupable, il faut reconnaître qu'il y fut souvent incité par les violences mêmes de ses adversaires.

(1) P. Rapin, *Histoire du jansénisme*, p. 189, 190.

Le P. Garasse possédait au plus haut degré les qualités et les audaces de l'accusateur public. Ecrivain très fécond (1), il saisissait toutes les occasions propres à exercer sa verve satirique.

Examen sommaire de ses ouvrages.

Une brève analyse de ses ouvrages antérieurs à la publication de la *Somme théologique* aidera à comprendre le caractère de l'auteur.

Après l'assassinat de Henri IV et la condamnation des doctrines régicides de Mariana, le P. Coton, afin de dissiper les méfiances du peuple, rédigea une *Lettre déclaratoire de la doctrine des Pères Jésuites conforme aux décrets du Concile de Constance* (1610).

Cette déclaration provoqua de nombreux pamphlets contre la Société de Jésus. Le P. Garasse, qui aimait le P. Coton d'un amour filial, entreprit d'en réfuter l'un des plus violents, l'*Anti-Coton*, et publia sous le pseudonyme d'André Scioppius une satire intitulée *Horoscopus anticonionis* (1614) (2).

Le sujet burlesque de ce libelle, le style rempli d'expressions grossières et triviales, justifient pleinement les critiques sévères dont le P. Garasse a été l'objet et qui ont attaché à son nom la triste célébrité d'un pamphlétaire bouffon.

(1) La bibliographie exacte de ses ouvrages se trouve dans Sommer-vogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III.

(2) Nisard en donne une analyse détaillée dans les *Gladiateurs de la République des Lettres*, t. II, p. 212 et suiv., 1861.

Horoscopus anticotonis fut suivi en 1615 d'une autre satire latine *Elixir Calvinisticum*, dirigée spécialement contre Casaubon, et en 1617 d'une satire écrite en français : *Le Banquet des sages* (1), où le P. Garasse attaquait l'avocat Servin, l'un des principaux ennemis de la Compagnie, représentant le parti gallican du Parlement.

Il ne ménagea pas non plus les protestants, et riposta par un écrit de controverse *Le Rabelais réformé* (2) au livre de la *Vocation des pasteurs*, publié par Pierre du Moulin, ministre de l'Eglise de Charenton. Le P. Garasse, selon son usage, néglige toute documentation scientifique apte à convaincre l'adversaire par la force de raisons inéluctables, il abandonne volontiers le sérieux et consacre aux plaisanteries plus de place qu'à la discussion dogmatique.

En 1622, le P. Garasse fit paraître *les Recherches des Recherches et autres œuvres de M^e Estienne Pasquier*.

Les fils de Pasquier publièrent en 1621 une édition nouvelle des *Recherches sur l'histoire de France*, sorte d'encyclopédie méthodique d'un grand intérêt historique. En attaquant la mémoire de Pasquier, le P. Garasse prétend agir « pour satisfaire à l'obligation de la conscience, en deschargeant l'innocence des personnes d'honneur et de mérite taxées très mal à propos par la plume de cet escrivain ».

(1) *Banquet des sages* dressé au logis et aux despens de M^e Louys Servin, auquel est porté jugement tant de ses humeurs, que de ses plaidoyers pour servir d'avant-goust à l'inventaire de quatre mille grossières ignorances et fautes notables y remarquées, par le sieur Charles de l'Espinœil, 1617, in-8°.

(2) *Le Rabelais réformé* par les ministres et nommément par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour response aux bouffonneries insérées en son livre de la *Vocation des pasteurs*. Bruxelles, 1619, in-8°.

Mais on peut supposer, non sans raison, que le véritable mobile de son écrit fut le désir de venger le tort que Pasquier, gallican convaincu, a fait autrefois à la Société de Jésus en plaidant contre elle pour l'Université, lors du premier procès engagé en 1564. Pasquier mourut en 1615, réconcilié avec les Jésuites et toute cause d'animosité semblait éteinte, lorsque la publication des *Recherches* servit au P. Garasse de prétexte pour recommencer la lutte et il déchargea contre Pasquier son impitoyable verve satirique.

Les titres seuls que portent les 5 livres de son ouvrage suffisent à donner un aperçu de l'âpreté de sa critique. Il y qualifie Pasquier de médisant, impertinent, ignorant, libertin et glorieux (vaniteux). Les développements qui suivent servent à confirmer la justesse de ces épithètes. Les fils de Pasquier ne laissèrent pas sans réplique de pareilles insultes ; ils rendirent injures pour injures et publièrent avec collaboration de l'avocat Remy une *Deffense pour Estienne Pasquier... contre les calomnies et impostures de François Garasse* (1624) (1), où le P. Garasse est à son tour qualifié de bouffon, imposteur, pédant, injurieux et impie.

Mais si l'ouvrage du P. Garasse, si malicieux qu'il fût, avait, du moins, l'excuse de quelques traits spirituels, le pamphlet de ses adversaires n'était qu'un ramas de gros mots vulgaires et de plaisanteries pesantes (2).

Les *Recherches des recherches* furent suivies en 1623 de

(1) Réimprimé en 1627 et 1630 sous le titre d'*Anti-Garasse*.

(2) V. Abbé d'Artigny, *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, 1750, t. III, p. 205 et suiv.

la *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps* (1), œuvre capitale du P. Garasse composée pour « servir d'antidote à un si dangereux venin » qu'est l'athéisme et où il déverse tout son fiel contre les libertins de l'époque.

La liaison étroite que le P. Garasse établissait entre le livre de la *Doctrine curieuse* et la *Somme théologique* nous oblige d'insister davantage sur cet ouvrage.

Le libertinage au début du XVII^e siècle.

Le début du XVII^e siècle fut caractérisé par un redoublement de ferveur religieuse, réaction contre l'indifférence et la tiédeur communes à l'époque des guerres civiles et des troubles suscités par la Réforme. Mais malgré l'importance de la renaissance catholique, le scepticisme, — sinon l'athéisme complet, subsistait dans quelques milieux et trouvait des adeptes parmi les jeunes gens littérateurs et courtisans, défiants, incrédules et ironiques.

Ils confondaient trop souvent le désordre de la conduite avec l'indépendance de la pensée, ce qui leur valut les attaques d'autant plus violentes de leurs adversaires. Il était à craindre que l'indifférence professée par la jeunesse de la cour ne gagnât les masses de la bourgeoisie. Le libertinage grandissant inquiétait les congrégations religieuses. Le P. Mersenne, oratorien, dirigeait contre les

(1) *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, ou prétendus tels, contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'État, à la religion et aux bonnes mœurs, combattue et renversée par le P. François Garassus de la Compagnie de Jésus, à Paris, chez Sébastien Chapelet, 1623, in-4°.

athées trois ouvrages : *Questiones in Genesim* (1623), *L'impiété des déistes réfutée* (1624) et *La vérité des sciences démontrée contre les pyrrhoniens*, où il mêlait les démonstrations scientifiques aux développements apologétiques. Les Jésuites ne voulurent point rester en arrière et ils « engagèrent le P. Garasse à écrire contre cette dissolution » (1).

Le P. Garasse passe en revue les diverses manifestations de la libre-pensée à travers les siècles et en énumère les principaux représentants : Caïn, Judas, Nemrod, chez les Hébreux ; Démocrite, Epicure, Diogène, Sardanapale, etc., chez les Gentils.

Il essaye ensuite d'établir un tableau de la littérature impie moderne. Il y place les œuvres d'auteurs épicuriens, sceptiques et stoïciens : Pomponace, Corneille Agrippa, Cardan, Rabelais, mais attribue l'influence la plus néfaste aux écrits de Charron, Théophile de Viau et Vanini (2).

Le P. Garasse exagère en qualifiant tous ces auteurs d'athéistes ; les vrais athées étaient rares, et les persécutions dont les promoteurs d'idées particulièrement hardies furent l'objet ôtèrent à leurs disciples toute envie d'imitation. Par contre, les sentiments déistes et panthéistes trouvaient davantage de partisans.

Montaigne, en exaltant la nature infailliblement bonne dans ses élans primesautiers, a exercé sur la jeune géné-

(1) Rapin, *Hist. du jans.*, p. 188.

(2) Sur le libertinage au XVII^e siècle, voir : Perrens, *Les libertins en France au XVII^e siècle*, 1896 ; Strowski, *Pascal et son temps*, t. I, 1909 ; Lachèvre, *Le libertinage devant le Parlement de Paris...* publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales, 1909.

tion une indéniable influence. Il a contribué à la diffusion d'une morale séculière détachée de tout dogme religieux.

Charron, imitateur de Montaigne, condensa systématiquement la doctrine des *Essais*, mais il changea l'idée primitive de Montaigne en donnant à ses doutes et à ses incertitudes la valeur des affirmations. « Ce qui n'était pour Montaigne que des *Essais*, devient pour Charron une *sagesse* » (1).

Il reconnaît la nécessité d'une religion obligatoire, basée sur le consentement universel et sur les raisons pratiques, mais il préconise la sagesse humaine, la « preud'homme » qui peut exister par elle-même en dehors de dogmes théologiques.

La devise de Charron « Je ne sais » est une affirmation de scepticisme ; cependant Charron se contredit souvent et on ne peut pas le considérer comme un sceptique de conviction. Il a flétri l'orgueil et la présomption de la raison humaine, mais il ne douta jamais de la certitude de la religion et de la puissance de la vertu. La conclusion de la *Sagesse* est chrétienne : la grâce de Dieu et la foi procédant de la révélation doivent couronner l'œuvre des hommes, relever et christianiser la « preud'homme », former, en un mot, « un sage divin » digne de récompense éternelle.

Charron n'est pas plus sceptique en matière de morale : il dresse arbitrairement la liste de principes d'une conduite vertueuse et proclame la solidité de l'obligation mo-

(1) G. Guizot, *Montaigne, Etudes et fragments*, 1899.

rale. « Tout homme doit vouloir estre homme de bien parce qu'il est homme. » (1)

Il semble donc que Charron ne s'est servi du doute que pour arriver à la tolérance, et n'a essayé de prouver la faiblesse et l'incertitude du jugement humain, qu'afin d'éviter les méfaits causés par un dogmatisme intrépide. Mais, en négligeant le développement de la partie théologique de la *Sagesse* au profit de son système philosophique et en glorifiant l'attitude pyrrhonienne comme symbole de l'affranchissement moral, il a commis une maladresse.

Si l'on ne considère qu'une face de sa doctrine, on peut être induit à l'interpréter faussement. C'est cela qui lui a valu la condamnation sévère du P. Garasse qui identifiait la conception d'une morale séculière avec les tendances impies et libertines. Charron était, selon le P. Garasse, « un franc ignorant », dont « les pensées tirées de Sénèque et naturalisées à la Française, sans voir bonnement ce qu'il faisait » (2), forment « le bréviaire des libertins » et exercent la plus pernicieuse influence.

Mais les plus violents passages de la *Doctrine curieuse* étaient dirigés contre le poète Théophile de Viau.

Vers la fin de l'année 1622 parut le *Parnasse de vers satiriques*, recueil de pièces licencieuses de divers auteurs, dont la plupart étaient de Théophile.

Les libraires, pour attirer l'attention publique, mirent le nom de Théophile en vedette.

Tous les auteurs présumés du *Parnasse satirique* furent poursuivis ; Théophile réussit à échapper grâce à ses pro-

(1) *Sagesse*, liv. II, ch. 8.

(2) *Doctrine curieuse*, p. 27-28.

tecteurs, mais le Parlement le déclara par un arrêt par contumace (1) « criminel de lèse-majesté divine... et comme tel, condamné à faire amende honorable devant Notre-Dame et ensuite être brûlé vif en place de Grève, ce qui fut exécuté en effigie ».

La *Doctrine curieuse* précéda d'un jour l'arrêt du Parlement. Le P. Garasse était convaincu de l'efficacité de son entreprise. « La terreur des athéistes, jointe avec quelque amendement, ont fait connaître aux plus sages que le livre estoit ou nécessaire ou très utile pour le temps », dit-il dans la *Somme théologique* (2). « L'action du P. Garassus servit certainement à ramener le poète à des pensées plus honorables et donna à réfléchir aux acolytes du *Parnasse satirique*. Eut-elle autant d'influence sur la pensée même du siècle ? Il est permis d'en douter. C'est l'autoritarisme gouvernemental, c'est la monarchie absolue qui en s'établissant, ramena les esprits dans l'ordre, parce qu'un libertin avait figure d'insoumis (3). »

Certains passages de la *Doctrine curieuse*, ceux particulièrement où le P. Garasse combat le pyrrhonisme en matière de religion et la foi au destin opposé à la Providence, imposent par la noblesse et l'élévation du ton. On y sent la sincérité de convictions religieuses de l'auteur, son zèle et sa piété. « Aux choses naturelles, dit-il, à la bonne heure, qu'on se fonde sur un peut estre, d'autant que c'est

(1) L'arrêt est daté du 19 août 1623.

(2) *Somme théologique, avertissements*, p. 15.

(3) P. Bonnefon, *Revue d'histoire littéraire*, décembre 1911, p. 462.

— La publication de la *Doctrine curieuse* engendra une polémique du P. Garasse avec le prieur Ogier. Voir la bibliographie des écrits échangés entre les deux adversaires dans Sommervogel, t. III.

le bouclier ou le voyle des mensonges ; mais en ce qui touche nostre foy, il n'y a point de peut estre (1). »

Mais généralement le P. Garasse abandonne la dialectique sérieuse et se contente de railler, de multiplier les plaisanteries bouffonnes et les arguments ridicules que son humeur caustique lui suggère à profusion. Or, pour réfuter les athées, il aurait fallu une puissance de raisonnement, un jugement droit, une gravité qui manquaient malheureusement au P. Garasse.

L'enchaînement des vérités religieuses mises en doute par les athéistes amena le P. Garasse à la conception d'un ouvrage nouveau où il opposerait aux objections impies une doctrine fondée sur les dogmes de théologie. Déjà en travaillant à la *Doctrine curieuse* il projetait de donner à son sujet un développement plus détaillé.

« Amy lecteur, disait-il dans l'avis « auteur au lecteur », mis en tête de la *Doctrine curieuse*,... ce que tu vois de mon dessein n'en est qu'une partie ; car comme icy je ne combats pas à fer esmoulu l'impiété des athées, et Libertins me réservant à la seconde partie, en laquelle selon ma profession, je me serviray des fortes armes de la Théologie et vraye philosophie, pour l'aterrer entièrement, aussi maintenant me suis-je contenté d'agir par une autre méthode... qui est propre pour rendre méprisable et discrediter cette damnable doctrine, ce que je fay par la découverte des sottises, absurditez et énormes méchancetez d'icelle ».

(1) *Doctrine curieuse*, p. 877.

Le plan de la *Somme théologique des vérités capitales de la religion chrétienne* (1) était dès lors conçu.

La *Somme théologique* était dédiée au cardinal de Richelieu. Ayant exprimé au puissant ministre le témoignage de son affection et de son respect, le P. Garasse exposait dans les « avertissements » les desseins détaillés et les idées principales de son ouvrage.

Nulle part la personnalité du P. Garasse, son caractère bien intentionné, mais un peu vain, n'apparaissent avec plus de relief.

Après les attaques dont il fut l'objet, le P. Garasse se mettait en garde contre la possibilité de nouvelles persécutions et s'efforçait à persuader d'avance ses ennemis de son indifférence et de son mépris. Habitué à se tenir continuellement en haleine, prêt aux objections de ses adversaires, il réfutait toutes les critiques possibles.

Le titre seul de la *Somme* évoque l'idée d'un plagiat de saint Thomas ; le P. Garasse tâchait donc, en premier lieu, d'assurer ses lecteurs que son dessein est « de faire une nouvelle *Somme* ».

Il assure ensuite que c'est de la conscience de l'émulation que lui vient principalement son ardeur au travail.

Du reste, le P. Garasse croit se mettre à l'abri de toute objection en prétendant introduire les innovations inédites et, en plusieurs endroits de la *Somme théologique*, il vante son originalité.

(1) La *Somme théologique des vérités capitales de la Religion chrétienne*, par le R. P. François Garassus, théologien de la Compagnie de Jésus, à Paris, chez Sébastien Chapelet, 1625. 1 vol. in-fol. LXXII. 983 p. sans les tables.

« Je puis dire avec une humble vérité que j'ay plusieurs questions toutes nouvelles » (1), assure-t-il, et ailleurs, exposant les preuves de la divinité, il ajoute non sans fierté : « lesquelles (preuves) j'ay pris et emprunté partie des théologiens, partie jé les ay conçues et formées moy-mesme » (2).

«... Il vaudrait autant nous arracher le cœur... que de nous fermer l'entrée à la découverte de nouvelles inventions (3). » Malheureusement le P. Garasse ne prévoyait pas que ces innovations dont il était si fier devaient fournir à ses adversaires l'un des arguments qui causèrent sa défaite morale.

Il croyait s'acquitter d'une obligation imposée par son ministère et agir conformément à sa vocation de champion de religion, fléau des libertins, hérétiques et athées.

Nous remettons à plus tard l'appréciation du style, de la méthode et des théories littéraires du P. Garasse en ne considérant actuellement que l'ordre et la structure de son ouvrage.

Plan de la Somme théologique, son contenu et ses idées principales.

La *Somme théologique* devait être bâtie selon un plan systématiquement coordonné, le P. Garasse déclarait : « l'ordre se verra ponctuellement gardé en mon dessein », et il soumettait son écrit à une infinité de subdivisions

(1) *Somme théologique*, *Advertissements*, p. 24.

(2) *Ibid.*, liv. II, p. 118.

(3) *Ibid.*, liv. III, p. 722.

pédantes dont il faisait dépendre l'intelligence du sujet.

La structure de la *Somme* est rigoureusement symétrique : l'ouvrage complet devait contenir trois volumes divisés chacun en trois livres subdivisés en traités et sections. L'ensemble de neuf livres, représentant les neuf vérités cardinales, formerait le résumé précis de la théologie tout entière.

Les circonstances imprévues ont empêché le P. Garasse de réaliser cette vaste entreprise ; des trois tomes projetés le premier seul a paru.

Le P. Garasse y parle « de l'athéisme et de ses appartenances, de Dieu et de ce qui le touche, de Jésus-Christ et de ce qui luy est propre ».

Dans le premier livre, l'auteur exposait les diverses définitions de l'athéisme ; il y renouvelait les invectives à l'adresse de Charron, « athéiste brutal, assoupy et mélancolique », dont le dessein est de « contrefaire le sage mondain » et de propager, par sa doctrine, la façon de vivre « des payens et de Diogène le Cynique » (1).

Il arrivait ensuite à l'énumération des vérités religieuses niées par les incrédules et consacrait tout le second livre aux preuves de l'existence de Dieu, à l'étude de ses attributs et à la glorification de sa Providence. La personnalité de Jésus-Christ, sa doctrine, ses vertus, ses miracles et ses actions capitales faisaient le sujet du troisième livre. L'exposition de chaque vérité était suivie des objections faites par les athéistes et réfutées par le P. Garasse (2).

(1) *Somme théologique*, I, p. 67.

(2) Le tome second devait traiter de l'homme, de l'âme raisonna-

Le P. Garasse n'était point intimidé par l'immensité de son sujet : « Tout ce que je prétens », déclarait-il, « est assez faisable, car mon dessein et d'esclairer les principales vérités de la Théologie, pour ceux qui auront le sens bien fait, et la capacité de les entendre ; car pour les autres, que la nature aura fait incapables de pénétrer dans le secret des choses hautes, je ne promets pas de leur donner de la capacité pour entendre. Si, par hazard, quelqu'un de mes lecteurs n'approuve pas, ou qui pis est, n'entend pas ce que je dis, il n'est pas raisonnable que j'en porte la peine. » (1)

« En somme, continuait-il, j'accompliray la charge que Dieu m'a donnée en suite de la prestrise ; car j'esgorgeray spirituellement ces animaux immondes qui s'oubliant de leur Créateur et de ses jugemens se sont rendus pires que les chevaux et les mulets, ausquels il n'y a point d'intelligence ; je feray ce que Dieu commenda jadis à saint Pierre, je tueray en eux la bestialité pour donner la vie à la raison ; je banniray de leur cœur cet animal estranger et intrus, pour y loger le Maistre. » (2)

Par de pareils principes, le P. Garasse se mettait en contradiction avec ses propres desseins : il entreprenait l'œuvre de la conversion des hérétiques en méconnaissant les qualités essentielles aux évangélisateurs dont il prétendait suivre les traces, la douceur et la charité.

La *Somme* était destinée aux gens du monde ; l'auteur

ble et de l'âme séparée, le tome troisième comprendrait l'étude de l'Eglise, des vertus et des vices du monde.

(1) *Somme théologique, Advertissements*, p. 25.

(2) *Somme théologique*, liv. I, p. 9.

s'efforçait donc de réduire, autant que possible, les arguments scolastiques, « d'aplanir les passages raboteux » et de prouver « que les matières de théologie sont aussi capables de s'allier avec les bonnes lettres, que la philosophie de Platon » (1).

Afin « d'entremesler les roses aux espines », il tâchait de suppléer à la sécheresse des expositions dogmatiques par les nombreuses pièces poétiques en vers français ou latins insérées à la fin de chaque livre.

Souvent aussi il terminait les traités par des odes et stances où il célébrait la grandeur des attributs divins, la vertu de Notre-Dame, ou bien priait Dieu pour l'heureux succès de ses travaux.

Le P. Garasse, sans prétendre « à la gloire de Malherbe et des autres esprits excellens... qui ont porté la poésie françoise bien près de sa perfection », avait cependant une haute conception de ses mérites poétiques.

Il avouait « ne manier ces armes que par emprunt », mais il se considérerait comme coupable « d'une lascheté préjudiciable au public », en privant la postérité de ses poésies « sous prétexte d'un humble désespoir ».

« Je prieray les bons esprits de ce siècle, continuait-il, de jeter les yeux dessus... comme sur les essais d'un bon apprentif, ou, pour tout dire à la fois, comme sur la poésie d'un religieux, qui... par l'obligation des meilleures affaires ne peut estre grand poëte, pour le moins en nostre langue (2). »

Il ajoutait non sans malice : « Qui seroit si renchery

(1) *Ibid.*, *Advertissements*, p. 25.

(2) Le P. Garasse y fait allusion à ses productions de jeunesse.

que de ne vouloir lire sinon des pièces entièrement excellentes, s'obligerait à retrancher pour le moins les deux tiers de nos librairies (1). »

Le P. Armand, provincial de France, encouragea l'entreprise du P. Garasse ; le P. Coton, son successeur, lui témoigna la même sympathie et lui conseilla de soumettre son ouvrage à l'examen des théologiens de Rome. Le P. Prat estime que le but de cette démarche était de prévenir « celles de certains ennemis du P. Garasse, qui avaient menacé de le déférer à l'Inquisition romaine, ou du moins à la Congrégation de l'index.

« Quoi qu'il en soit, la *Somme théologique* subit avantageusement cette épreuve » (2) et le P. Coton autorisa l'imprimeur ordinaire de la Compagnie de Jésus, Sébastien Chapelet, de mettre sous presse le livre du P. Garasse (3).

La *Somme théologique* parut dans les derniers mois de l'année 1625 (4).

Critiques bienveillantes de Racan, Malherbe et Balzac.

Le P. Garasse était en relations avec les poètes et les littérateurs de l'époque. Balzac fut son élève, il connaissait aussi Malherbe et Racan et il soumettait volontiers à

(1) *Somme théologique*, liv. I, p. 73.

(2) Le P. Prat, *Recherches historiques*, t. IV, p. 495.

(3) L'autorisation signée du P. Coton est datée du 30 avril 1625.

(4) L'approbation des docteurs de Sorbonne Froger et Montereul est du 9 août 1625. L'Épître dédicatoire est du 25 août.

la compétence de ses amis lettrés les fragments de son ouvrage, les priant de donner leur avis ou d'indiquer les corrections utiles.

Si l'on s'en rapporte aux témoignages insérés en tête de la *Somme théologique*, l'opinion qu'ils eurent des mérites littéraires et moraux du P. Garasse fut très flatteuse.

Racan blâmait en des vers énergiques les erreurs des athées et louait « les admirables discours » du P. Garasse ; le Jésuite Jean Sirmond exaltait dans des strophes latines la noblesse et l'utilité de l'œuvre, Malherbe consacrait à l'auteur de la *Somme* deux épigrammes :

Esprits qui cherchez à mesdire,
Adressez-vous en autre lieu,
Ceste œuvre est une œuvre de Dieu,
Garasse n'a fait que l'escire,

Et ailleurs encore il disait :

En vain, mon Garasse, la rage
De quelques prophanes esprits
Ose diminuer le prix
De ton incomparable ouvrage,
Mes vers mourront avesque moy,
Ou ton nom au nom de mon roy
Donnera de la jalousie :
Et dira la postérité
Que son bras deffit l'hérésie,
Et ton sçavoir, l'impiété.

Balzac, brouillé avec le P. Garasse à propos de la *Doctrine curieuse* dont il critiquait le style plein d'anecdotes inconvenantes, émettait sur la *Somme théologique* un avis des plus favorables. « Je loue vostre zèle et vostre doctrine, écrivait-il dans une lettre de réconciliation, et quoy

qu'il soit plus vray qu'il ne fut jamais, que c'est faire de grands péchés que de faire de grands livres, néantmoins, si vous m'obligez de juger du vostre par ce que vous m'en avez envoyé, je dis hardiment qu'il est très excellent en son genre, et qu'il ne tiendra pas à M. de Malherbe, ny à moy que vous n'ayez rang parmi les Pères des derniers siècles. »

L'affaire des *Quæstiones quodlibeticæ* influence fâcheusement l'opinion publique. Le récit de l'incident fait par le P. Garasse. Plainte du recteur à la Faculté de Théologie.

La quiétude du P. Garasse ne fut pas de longue durée. La *Somme théologique* apparut au moment d'une hostilité particulièrement violente envers la Compagnie de Jésus, et l'ouvrage d'un de ses membres devait nécessairement ressentir les effets de l'animosité générale, d'autant plus que la personnalité même du P. Garasse, soupçonné d'avoir collaboré aux libelles diffamatoires, éveillait dans l'esprit des adversaires de la Société les sentiments des anciennes haines et rivalités (1). Dans la période qui suivit la publication de la *Somme*, le P. Garasse fut plus que jamais houspillé ; il s'en plaint amèrement dans ses mémoires en racontant les poursuites intentées contre lui à la suite de l'affaire des *Quæstiones quodlibeticæ*.

Ce livret importé d'Allemagne parut à Paris au début de l'année 1626 et aussitôt le P. Garasse fut tenu en suspicion. Le 26 janvier, il alla trouver le cardinal de Riche-

(1) Voir le récit de l'incident, chapitre I, p. 20-23.

lieu et protesta chaleureusement de son innocence : « Je lui donnai pour otage ma part de paradis, et je lui jurai mon salut, que j'étais injustement calomnié.

« Ce jurement, prononcé avec grande force en présence de plus de cinquante personnes d'honneur, désabusa l'esprit de M. le cardinal ;... j'ajoutai pour une entière justification, que grâce à Dieu, je n'avais point perdu le sens commun depuis deux mois, auquel temps je lui avois dédié ma *Somme de théologie*... tâchant de reconnaître son mérite en termes très honorables.

« Il repartit : Je le crois, mon Père, et n'en soyez plus en peine (1). »

Le P. Garasse renouvela le même solennel serment le 27 janvier, devant le P. Coton qui se porta garant de son innocence.

Mais les rancunes du cardinal de Richelieu envers ceux qu'il supposait contraires à ses vues politiques n'étaient pas faciles à dissiper ; impressionné par les colomnies qu'on lui insinuait, il n'abandonna pas sitôt son enquête.

« ... L'esprit de M. le cardinal était si fort prévenu de cette créance, rapporte le P. Garasse (2), que tacitement et sous-main, il faisait faire des enquêtes par Laffamas (3) et Favereau » (4) qui « faisaient publiquement des assemblées dans la maison de Saint-Germain, auxquelles on examinait tous mes livres, pour en tirer quelque conformité du style » ; ils en portèrent des extraits au cardinal

(1) P. Garasse, *Mémoires*, édition de D. Nisard, 1861, p. 178.

(2) *Mémoires*, p. 180 et suiv.

(3) Maître des requêtes.

(4) Conseiller au Parlement.

qui ne jugea pas à propos de les faire voir à personne. Et si ne laissait pas néanmoins d'asseoir son jugement par une préoccupation funeste, disant à tous nos Pères qui le voyaient, que j'avais tort et faisais déshonneur à notre Compagnie, que je me perdrais, s'ils n'y prenaient garde, et mettrais notre société en peine. »

Effectivement, les accusations formulées contre le P. Garasse commençaient à nuire à la réputation de ses confrères, influençant fâcheusement l'opinion de la cour. Le P. Suffren, confesseur de Louis XIII, se jeta à ses pieds lui disant : « Sire, je demande à votre Majesté protection et justice de la part de nos Pères, qui sont plus persécutés et opprimés maintenant qu'ils n'ont pas été du temps même du feu roi, votre père, de glorieuse mémoire, quand il n'était pas encore dans le giron de l'Eglise catholique. » A ces paroles, le roi se mit en action et dit au P. Suffren d'une voix puissante : « Si vous êtes affligés, vous le méritez bien ; car pourquoi est-ce que le P. Garassus écrit contre moi et contre M. le cardinal de Richelieu ? (1) »

En la cour de Parlement et à la Sorbonne, les affaires du P. Garasse n'étaient pas en meilleure voie.

«... M. Servin qui avait sur le cœur la mémoire du *Banquet des sages*, invectiva furieusement contre moi, raconte le P. Garasse, ...le troisième jour de février... je reçus sur le tard avis... que je ferais sagement de me sauver la nuit suivante, d'autant que la brigade de Servin était si forte que le lendemain, 4 de février, l'on devait assuré-

(1) *Mémoires*, p. 182 et suiv.

ment décréter prise de corps contre moi et me mettre à la Conciergerie (1). »

Le P. Coton intervint à temps pour éviter au P. Garasse les représailles si sévères ; mais le pauvre Père ne fut pas encore au bout de ses peines.

Le recteur de l'Université, Tarin, ennemi déclaré de la Compagnie de Jésus, saisit l'occasion pour décharger sur le livre du P. Garasse toute la malveillance qu'il portait à son Ordre.

Il déféra donc la *Somme* à la Faculté de théologie et en requit la révision.

Le texte de la censure donne un exposé détaillé de cette démarche (2) :

« L'an de grâce mil six cent vingt-six, le deuxième jour de mars, M. le Recteur de l'Université de Paris étant venu vers le sacré corps des théologiens assemblé solennellement à l'accoustumée en la salle du Collège de Sorbonne, et leur ayant exposé que plusieurs personnes de mérite et de grande autorité luy avaient fait plainte de ce qu'il couroit ès mains de tout le monde un certain livre remply d'erreurs, intitulé la *Somme théologique*, etc. et pour ceste cause ayant requis que la sacrée Faculté de théologie choisit quelques docteurs pour examiner cet œuvre, afin que si d'aventure il s'y trouvoit quelque chose contraire à la Foy catholique, ou aux bonnes mœurs, il ne fust plus longtemps en vogue à la perte des âmes et au

(1) *Ibid.*, p. 183.

(2) *Mercur françois*, année 1626, t. XII, p. 522 et suiv. Censure de la sacrée Faculté de théologie de Paris contre le livre intitulé *La Somme*, etc.

scandale et deshonneur de la religion. Toute la Compagnie ayant acquiescé à son très-juste désir, donna charge à quelques docteurs qu'elle choisist, de lire, examiner, et revoir ce volume. »

II

Vie de Saint-Cyran. Son idéal et ses plans d'action.

Parmi les adversaires du P. Garasse dont les plaintes motivèrent le second examen du livre, Jean Duvergier de Hauranne, l'abbé de Saint-Cyran fut le plus implacable.

Né à Bayonne en 1581 il fit ses humanités et sa philosophie dans sa ville natale et alla ensuite étudier la théologie à l'Université de Louvain, célèbre par les récentes controverses sur la grâce entre Baïus et Lessius.

Il y soutint en 1604 une thèse sur toute la théologie scolastique qui lui valut les éloges de Juste Lipse. Pendant son séjour à Louvain, Duvergier de Hauranne connut Jansénius et une liaison intime s'établit entre les deux jeunes théologiens (1).

Ils avaient le même idéal : ils rêvaient tous les deux d'opposer une vertu rigide à la décadence de la morale, de combattre les relâchements survenus au cours de la Réforme et de rétablir la discipline ecclésiastique dans toute son austérité.

En 1611 Jansénius, par l'entremise de Duvergier de Hau-

(1) Sur la liaison de Duvergier avec Jansénius et sur leur influence réciproque, voir : Laferrière, *Etudes sur Saint-Cyran*. Louvain, J. Wouters, 1912, ch. II, p. 16 et suiv.

ranne, obtint une place dans un collège de Bayonne ; bientôt après, les deux amis « se retirèrent dans une maison de campagne... pour s'y livrer au goût qu'ils avaient l'un et l'autre pour l'étude et retracèrent la vie humble, solitaire, pénitente et laborieuse qu'avaient menée autrefois saint Basile et saint Grégoire de Nazianze » (1).

Ils compulsaient ensemble l'histoire des Conciles, les écrits des Pères de l'Eglise et surtout les traités de saint Augustin dont ils prétendaient ressusciter la vraie doctrine. C'est alors qu'ils se formèrent sur le dogme de la prédestination et de la grâce un ensemble de conceptions spéciales qui ont suscité depuis tant de contestations.

En 1617, Duvergier de Hauranne quitta sa charge de chanoine à l'Eglise de Notre-Dame de Bayonne pour suivre à Poitiers l'évêque Henri Chasteigner de La Rocheposay qui lui donna un canonicat dans sa cathédrale et fit, en 1620, en sa faveur, la démission de l'abbaye de Saint-Cyran dont il était titulaire. Dès lors, l'existence laborieuse de l'abbé de Saint-Cyran ne fut interrompue que par les voyages qu'il fit à Louvain et à Péronne pour s'entretenir avec Jansénius sur les progrès de leurs études respectives.

C'est à cette époque probablement qu'il faut placer le début de relations de Duvergier de Hauranne avec Armand du Plessis, évêque de Luçon, le futur cardinal de Richelieu. Ils se lièrent intimement, mais au fond de leur amitié il subsistait de l'intérêt.

Richelieu reconnut en Saint-Cyran ses rares qualités,

(1) Clémencet, *Histoire littéraire de Port-Royal*, publiée par l'abbé Guettée. Paris, 1868, t. I. p. 253.

son érudition prodigieuse et il décida d'exploiter à son gré l'ascendant invincible que la vigoureuse intelligence du jeune abbé exerçait sur les esprits les plus distingués. Il le nomma aumônier d'Henriette de France, lui proposa plusieurs évêchés et abbayes, mais Saint-Cyran répondit négativement à toutes ces flatteuses propositions.

Insensible aux honneurs mondains, il continuait à mener une vie puritaine consacrée aux études et à la direction des consciences.

Il ne méconnaissait pas cependant la valeur d'un appui de la part de Richelieu, et il favorisait ses prétentions gallicanes afin de l'entraîner plus tard dans ses plans de réforme ecclésiastique.

La correspondance de Jansénius avec Saint-Cyran donne quelques détails relatifs à ces démarches diplomatiques. Timide, timoré presque, Jansénius travaillait en silence, laissant à son ami le soin de préparer un terrain favorable à l'éclosion de la nouvelle doctrine.

« Je suis aise, écrit-il, que vous commenciez à ménager si bien les personnes qualifiées, pour l'affaire spirituelle (1). » « ... De Monsieur de Lusson, je suis fort aise, dit-il ailleurs, étant un instrument très propre à faire de grandes choses (2). »

Mais leur espoir fut déçu. Richelieu qui, comme le dit Arnould, « avoit pour maxime de s'asservir autant qu'il

(1) *La naissance du jansénisme découverte, etc.*, par le sieur de Préville (le P. Pinthereau, S. J.). Louvain, 1653 ; *Lettres de Jansénius à Saint-Cyran*, réimprimées par Fr. du Vivier (Gerberon). Cologne, 1702 ; *Lettre du 20 janvier 1622*, p. 45.

(2) *Lettre du 15 décembre 1622*, p. 134.

pouvoit les personnes habiles, et de ne penser plus qu'à les perdre aussitôt qu'il n'espérait plus de les pouvoir gagner » (1), voyant dans Saint-Cyran un adversaire et un concurrent dangereux, réprima despotiquement ses tentatives innovatrices en ordonnant en 1638 son emprisonnement.

Analyse sommaire de ses ouvrages antérieurs à l'année 1626.

Avant l'année 1626, l'abbé de Saint-Cyran ne fit que des ouvrages de moindre importance : *La question royale* (1609), petit traité anonyme, et l'*Apologie pour l'évêque de La Rocheposay* (1615) (2). Ces deux écrits ne doivent être considérés, selon E. Dupin, qui en donne une analyse minutieuse, que « comme les déclamations de rhéteurs qui soutiennent des paradoxes par des raisons probables (3) ». Cependant les idées de ces deux pièces aident à la connaissance des convictions de Saint-Cyran et éclairent l'évolution de sa pensée.

L'origine de la *Question royale* est la suivante (4). Henri IV demanda un jour à des seigneurs de la Cour ce qu'il eût fait si, en supposant à la bataille d'Arques une

(1) Arnauld, *L'innocence et la vérité défendues, œuvres Complètes*. Paris, 1775-1781, t. XXIX, III^e partie, art. 1^{er}.

(2) Voir sa biographie et la bibliographie de ses écrits dans Clémencet, *Hist. litt. de Port-Royal*, t. I, p. 249-394. Paris, 1868.

(3) E. Dupin, *Hist. eccl. du XVII^e siècle*, t. II, p. 84. Paris, 1714.

(4) Les résumés qui suivent sont empruntés à E. Dupin, *Hist. eccl. du XVII^e siècle*. Paris, 1714, t. II, p. 69 et suiv. — Voir aussi Laferrière, *Etude sur Saint-Cyran*. Louvain, 1912.

issue défavorable, « il eût été obligé de s'enfuir et que s'embarquant sur la mer, dont il était proche, sans aucune provision de vivres, la tempête l'eût jeté bien loin ».

Un des courtisans répondit « qu'il se seroit plutôt donné à manger lui-même, en s'ôtant la vie qu'il eût perdue aussi bien peu de temps après, que de laisser mourrir son roi de faim ».

« Là-dessus le roi mit en question et cela se pouvoit faire ? » Le comte de Cramail, présent à cet entretien, le raconta à Duvergier de Hauranne qui fit de la question posée par le roi un jeu d'esprit et s'efforça à démontrer « en quelle extrémité le sujet pourroit être obligé de sauver la vie de son Prince aux dépens de la sienne ». Saint-Cyran désavoua ensuite cet écrit que ses ennemis réimprimèrent en 1630 en l'accusant d'avoir légalisé le suicide.

L'apologie pour l'évêque de La Rocheposay contient les opinions significatives au sujet de l'étendue des droits épiscopaux. L'évêque de Poitiers s'était mis à la tête d'une troupe de gens armés pour réprimer les soulèvements des protestants. Cet acte énergique suscita une vive polémique et il s'agissait de prouver si un prélat était autorisé d'agir par force..

Duvergier de Hauranne, tout en déclarant éliminer de son écrit la question de la puissance temporelle des souverains, essayait de légitimer la conduite de l'évêque par des exemples tirés de la tradition ecclésiastique. Le respect de la hiérarchie et de l'autorité épiscopale qui devait plus tard fournir à Saint-Cyran le sujet de *Petrus-Aurelius* se manifeste déjà dans l'apologie. On y trouve les idées fondamentales du gallicanisme théologique, le gouverne-

ment de l'Eglise confié à l'aristocratie épiscopale et non à la monarchie absolue du Pape. Cette adhésion aux principes gallicans était un des éléments constitutifs du mouvement janséniste naissant. Comme le fait judicieusement remarquer Sainte-Beuve (1), les plus éminentes personnalités du clergé accordaient tout crédit aux Jésuites et ne laissaient aucune prise à la nouveauté.

« Saint-Cyran se vit donc forcé de faire un détour, de se jeter sur un terrain déjà battu pour s'y préparer des alliés, en quelque sorte extérieurs. En se portant le champion de la discipline ecclésiastique et de l'épiscopat contre les moines, contre les Jésuites surtout, il rentrait dans la question gallicane ; il suivait la trace des Pithou, des de Thou et marchait de concert avec Edmond Richer, Simon Vigor, Jérôme Bignon, les Dupuy ; il s'avancait sous leur couvert, en attendant qu'il démasquât ce qui lui était propre (1). »

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, ch. XII, p. 316.

CHAPITRE III

HISTOIRE DE LA CONTROVERSE ENTRE SAINT-CYRAN ET LE P. GARASSE

I

La vie et l'activité de Saint-Cyran conservent encore plusieurs points obscurs et mystérieux. Les documents relatifs à son existence laborieuse font presque entièrement défaut ; essayons cependant de connaître quels étaient son état d'âme et ses préoccupations vers l'année 1625-1626.

C'est la correspondance de Jansénius avec Saint-Cyran qui nous aidera dans cette reconstitution.

Depuis l'année 1620 environ, Jansénius poursuivait ses études devant aboutir à la rédaction d'*Augustinus*. Il tenait continuellement son ami au courant de ses travaux et s'en référait à son avis.

Les Jésuites étaient, selon lui, en contradiction formelle avec les principes de l'orthodoxie primitive, et il projetait d'opposer à leur enseignement défiguré par la théologie scolastique, la tradition chrétienne retrouvée dans les œuvres des Pères de l'Eglise. «... Je tiens fermement, écrit-il, qu'après les hérétiques, il n'y a gens au monde, qui aient plus corrompu la théologie, que ces clabaudeurs de l'Ecole que vous connaissez. Que si elle

se devait redresser au *stile ancien* qui est celui de la vérité ; la théologie de ce tems n'aurait plus aucun visage de théologie pour une grande partie (1). »

Saint-Cyran, lui aussi, depuis son départ de Louvain, travaillait avec ardeur, mais plus hardi que Jansénius, il attendait impatiemment le moment d'agir et de battre en brèche les doctrines de la Compagnie de Jésus. Le crédit grandissant des Jésuites, instituteurs, prédicateurs et directeurs de conscience présentait un obstacle à ses plans d'action.

La publication de la *Somme théologique* du P. Garasse fournit à Saint-Cyran le prétexte désiré.

Couvert sous l'anonymat, il essayait ses forces en faisant endosser à l'auteur de la *Somme* les erreurs dont il accusait son Ordre. Etant à l'affût de toutes les productions littéraires de la Compagnie de Jésus, il examina de près l'ouvrage de P. Garasse. Il crut y découvrir un grand nombre de citations inexactes, d'expressions profanes incompatibles avec la dignité des dogmes et, effrayé du danger que courait la théologie entre les mains incompetentes, il s'empressa de réfuter le livre qui, selon lui, déshonorait la majesté de Dieu et ruinait les principales vérités de la religion.

« M. de Saint-Cyran, raconte Lancelot, aimant Dieu comme il faisait, ne pouvait pas souffrir sans douleur qu'on parlât de lui d'une manière disproportionnée à sa grandeur, ni aussi qu'on traitât indignement la vérité... qu'il considérait comme inséparable de Dieu même (2).

(1) Lettre du 5 avril 1621, p. 31 (éd. 1702).

(2) Lancelot, *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*. Cologne, 1738, t. II, ch. XI, p. 114.

Il entreprit donc la composition d'un vaste ouvrage intitulé la *Somme des fautes et faussetez principales contenues en la Somme théologique du P. Garasse* (1).

Il y soumettait à un examen minutieux toutes les assertions du P. Garasse et se proposait de rédiger quatre tomes destinés à réfuter : « 1° une infinité de fautes qu'il a commises alléguant l'Ecriture sainte, saint Augustin et saint Basile de Seleucie ;

« 2° Un nombre innombrable de fautes alléguant les autres Pères et auteurs séculiers ;

« 3° Les fautes commises sur les matières de théologie, philosophie, chronologie, cosmographie, etc... ;

« 4° Plusieurs hérésies, erreurs, impiétés, irrévérences, bouffonneries, vanitez et vanteries insupportables. »

La *Somme des fautes* n'atteignit pas l'étendue projetée ; il n'en parut que les deux premiers tomes et un abrégé du quatrième.

Cette controverse, première manifestation de la pensée janséniste, mit aux prises les deux partis qui dès lors ne devaient plus déposer les armes.

Elle fut le point de départ d'une longue et animée lutte de théologiens qui aboutit aux *Provinciales* de Pascal.

La Sorbonne condamne la Somme théologique.

Les Jésuites n'épargnèrent pas les efforts pour empêcher la publication de la *Somme des fautes* et la censure de la Sorbonne.

(1) A Paris, 1626, chez Joseph Bouillerot.

Ils eurent recours à la protection du cardinal de La Rochefoucauld : « ce grand homme, raconte le P. Rapin, ... se servit du crédit qu'avait André du Val dans la Sorbonne » et le pria de défendre le P. Garasse contre les attaques « des richéristes, alors déclarés contre le Pape et contre les Jésuites » (1).

Mais toutes ces démarches n'eurent d'autre résultat que de retarder de quelques mois les événements. La procédure de la Faculté de théologie suivait son train. Le 2 mai, les docteurs chargés de la révision de la *Somme* firent leur rapport, appuyé par les propositions extraites de l'ouvrage incriminé (2). Mais les docteurs qui approuvèrent la *Somme* lors du premier examen « allegans n'estre possible de satisfaire sur le champ à tant d'articles qu'on objectoit, demandèrent du temps et coppie de tous ces articles objectez ; l'un et l'autre leur fut accordé ».

« ... Le premier jour de juillet s'estans efforcez en partie de défendre, et en partie d'expliquer bénignement ce qu'on y reprenoit, ils ne laissèrent pas d'advouer ingénument qu'il y avoit certains poincts qui ne se pouvoient excuser et pour leur descharge dirent qu'avant d'approuver cet œuvre ils y avoient remarqué beaucoup de lieux à corriger, dont ils avoient baillé des mémoires à l'auteur, lequel promettant de corriger le tout ils avoient facilement adjousté foy à un homme de telle profession.

(1) P. Rapin, *Histoire du Jansénisme*, publié par l'abbé Domenech, 1861, p. 191.

(2) D'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, 2^e partie, p. 238. Propositions extraites de la *Somme théologique* du P. Garasse, Jésuite, dénoncées à la Faculté par M. le Recteur, qui les fit imprimer en 1626, pour la censure du 16 septembre 1626.

« ... En tesmoignage de quoy ils produisirent des lettres particulières de Garassus, qui faisaient mention des fautes et de l'amendation qu'il en avoit promise ;... Toutes lesquelles choses estant deuement et attentivement considérées, tous les docteurs demeurans d'accord que cet œuvre méritoit d'estre censuré ; il y en eut néanmoins quelques-uns qui trouvèrent bon d'attendre encore un mois ou deux, afin que l'auteur en peust estre adverty, et que de sa franche volonté il retractast ce qu'il avoit escrit avec trop peu de piété, de vérité et de modestie.

« Enfin après avoir si longuement temporisé », la mesme sacrée Faculté de théologie, le premier jour de septembre, en assemblée ordinaire célébrée en la salle du collège de Sorbonne, après la messe du Saint-Esprit, en ayant meurement délibéré, a jugé que cette *Somme théologique* de François Garassus devoit tout à fait estre condamnée, pource qu'elle contient plusieurs propositions hérétiques, erronées, scandaleuses, téméraires et plusieurs passages de l'écriture sainte et des saints pères mal citez, corrompus et destournez de leur vray sens, et des bouffonneries sans nombre, qui sont indignes d'estre escrites et leues par des chrestiens et par des théologiens.

« Fait en la susdite assemblée le premier jour de septembre et revu le jour de sainte Euphémie, le 16 du mesme mois de la mesme année.

Par le commandement de Messieurs les doyens et docteurs de la sacrée Faculté de théologie de Paris. — Signé : M. Roguenant, doyen (1). »

(1) *Mercure français*, année 1626, t. XII; p. 522 et suiv.

II

Incident de la publication de la *Somme des fautes*. Le subterfuge du P. Garasse. Sa pseudo-réfutation.

Parallèlement à la procédure de la Sorbonne, Saint-Cyran élaborait sa réfutation.

Les rumeurs répandues en ville au sujet de son ouvrage influençaient les conclusions de la Faculté, le P. Garasse et ses confrères déployèrent donc leur zèle pour faire échouer à tout prix l'entreprise de leur adversaire.

Le récit de cet incident fait par les historiens des deux camps avec un parti-pris évident diffère sensiblement. Nous allons essayer d'en retracer les diverses phases, et de dégager des témoignages discordants un exposé impartial le plus proche de la vérité.

La première partie de la *Somme des fautes et faussetez* était sous presse, lorsque, raconte Nicole (1), « pour traverser davantage le dessein de cette censure, le P. Garasse s'avisa d'une supercherie aussy subtile et aussy digne des Jésuites qu'aucune autre qu'ils aient pratiqué dans la suite de ces contestations. Il avoit couru un bruit dans Paris que l'auteur de la *Réfutation* devoit montrer plus de 50 propositions hérétiques ou erronées dans la *Somme*... Ce bruit estoit véritable.

« Mais cette partie qui contenoit la conviction des erreurs

(1) Nicole, *Lettre sur l'hérésie imaginaire*, 1667, 3^e lettre du 15 avril 1664, p. 68-69.

de Garasse n'estoit point encore sortie du cabinet de M. de Saint-Cyran. Le P. Garasse néanmoins ne laissa pas de supposer qu'il avait trouvé moyen de savoir ce qu'on avoit à lui reprocher. Il choisit 53 propositions dans son livre, les plus aisées à défendre qu'il put trouver et dont il n'y en avait pas trois qui fussent du nombre de celles dont M. de Saint-Cyran l'accusoit dans son ouvrage. Et ayant ensuite formé une censure à sa fantaisie, il la réfuta tout à son aise ; et par cette adresse il éblouit quelque temps le monde, et brouilla l'examen de son livre... en Sorbonne ; « ... M. de Saint-Cyran eut mille peines à faire lever l'empêchement que les Jésuites apportaient à la publication de sa *Réfutation* et à détromper le monde qui s'est laissé surprendre à l'artifice du P. Garasse (1). Il en vint néanmoins à bout, et malgré toute la cabale de la Compagnie et les longs délais que l'on accorda au P. Garasse pour se rétracter, son livre fut censuré. »

Le récit de Nicole, exact dans les lignes générales, exige cependant quelques rectifications : 1° D'après le texte de la censure, le délai accordé personnellement au P. Garasse ne fut que de deux mois : il ne peut donc être question de « longs délais », d'autant plus, que depuis la plainte du recteur jusqu'à la censure, il ne s'écoula que six mois ; 2° L'intervention des Jésuites n'eut point l'importance que Nicole y semble attribuer.

Au contraire, ils firent preuve au cours de cette affaire d'un tact incontestable.

(1) Il adressa aux docteurs de Sorbonne une lettre, insérée en tête du tome IV de la *Somme des fautes*, les engageant « à maintenir l'intégrité de la doctrine et de la religion ».

« Avant même que Duvergier de Hauranne eût mis sous presse son interminable censure, rapporte le P. Prat (1), et lorsqu'on ne connaissait encore que par les indiscretions volontaires de ses confidents... les principaux reproches qu'il faisait à l'œuvre du P. Garasse, le P. Coton chargea le P. Suffren d'examiner la *Somme théologique* et de voir ce qu'il y avait de fondé dans des critiques si amères.

«... Le P. Suffren pendant près de deux mois fit de la *Somme théologique* l'objet d'un examen attentif et consciencieux. Il arrêta principalement ses investigations sur les passages qu'on incriminait le plus ;... mais il n'y trouva pas de quoi justifier des critiques si outrées. Ce fut dans ce sens qu'il donna au P. Coton son avis motivé, qu'il confirma ensuite au P. Général dans une lettre où il lui disait :

« J'ai lu par ordre du R. P. provincial les propositions erronées et scandaleuses que quelqu'un avait extraites de la *Somme théologique* du P. Garasse, et qu'il allait livrer à l'impression.

« Je les ai confrontées avec le contexte de l'auteur. J'avoue qu'il y a certaines propositions qui, à première vue, paraissent hardies ; cependant si on les considère avec la rigueur de l'école, toutes, ou à peu près toutes, peuvent se défendre et les conséquences qu'on a voulu en tirer sont pour la plupart ou ridicules, ou frivoles.

« *Quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur.* Mais celui qui a recueilli ces propositions et qui en a déduit ces conséquences est mal affectionné envers le P. Ga-

(1) Le P. Prat, *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton*, t. IV, p. 511 et suiv.

rasse, il n'est donc pas étonnant qu'il ait vu des fautes où il n'y en a point (1). »

Quoi qu'il en soit, par suite d'un procédé assez mystérieux, le P. Garasse réussit à obtenir communication des feuilles extraites de la *Somme des fautes et faussetez* et il s'empressa de réhabiliter sa réputation par une prompte et vigoureuse réplique. Vers le milieu de mars parut un opuscule intitulé : *L'abus découvert en la censure préteudue des textes de l'Ecriture sainte et des propositions de théologie tirées par un censeur anonyme de la Somme théologique du P. François Garassus de la Compagnie de Jésus* (2). Le P. Garasse y exposait 111 propositions accompagnées d'une censure qu'il voulait faire croire être de Saint-Cyran et suivies de réponses à cette censure.

On devine avec quelle aisance le P. Garasse s'acquittait de cette pseudo-réfutation.

Un exemple suffira à démontrer sa ruse : Saint-Cyran relevait dans la *Somme théologique* le passage suivant :

« Quand un pauvre esprit travaille beaucoup pour ne rien faire qui vaille, il n'est pas juste, ny raisonnable qu'il attende les louanges publiques, car elles ne luy sont pas deues ; mais afin que ses travaux ne demeurent pas sans récompense, Dieu luy donne une satisfaction personnelle, laquelle personne ne luy peut envier sans une injustice plus que barbare. Aristote a remarqué que quand les grenouilles criaillent, elles font des panégryriques de leur

(1) *Lettre du 13 février 1626*, citée par le P. Prat. *Recherches*, t. IV, ch. II, p. 511.

(2) Paris, 1626, in-8°, deux chapitres de 56 et 48 pages contenant la réfutation de 111 propositions.

chant, lequel néanmoins nous rompt la teste, mais Dieu est si juste qu'il leur en donne la satisfaction, autrement le blâme public joint à leur mescontentement seroit suffisant pour les réduire au désespoir (1). »

Il opposait à cette assertion bizarre une critique très sensée (2) :

« ... Vous faites, disait-il, que Dieu, qui est ennemy mortel de la satisfaction qu'on a de soy et de ses actions, comme n'estant rien qu'un amour-propre, et une vaine complaisance, et la source de tous les vices et malheurs qui ont accablé le monde, l'inspire dans les cœurs des hommes, et la leur donne pour récompense. »

Or, le P. Garasse, voulant ridiculiser son adversaire inconnu, lui attribuait ce syllogisme absurde : « *Censure* : Ergo, Dieu exerce la justice commutative sur les grenouilles. Ergo, les grenouilles sont capables de mériter et démeriter.

Ergo, capables de peine et de récompense (3). »

« Je ne me fusse point remué pour ces censures, déclarait-il, si les autheurs ne m'eussent [accusé que d'ignorance, mais quand ils ont passé plus avant, me déférant à la Sacrée faculté comme corrupteur de l'Ecriture... j'ay vu que leurs accusations ne s'arrestoient pas sur ma personne, mais portoient leur venin jusques sur la chaire de vérité, ce qui m'a forcé de rompre la résolution de mon silence (4). »

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 419.

(2) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 59.

(3) Abus decouvert en la censure prétendue, etc., proposition XXXVI.

(4) *Ibid.*, conclusion du chapitre II.

« ... J'eusse bien désiré que le censeur anonyme...m'eust voulu dispenser de cette corvée, en une saison si sainte à laquelle je ne puis dérober une minute sans quelque espèce d'injustice (1), il pouvait employer son zèle en la réfutation des fautes de Charron, qui sont bien d'autre nature que les miennes prétendues ; mais puisqu'il luy plaist prendre sa place dans le camp des ennemis de Dieu pour combattre ses pauvres serviteurs, il faut que je prenne patience et que j'impute sa résolution à la Providence divine, qui me fait l'honneur d'exercer mon courage de tous costez (2). »

Le P. Garasse ignorait le nom de son adversaire, caché sous le pseudonyme d'Alexandre de Lexcluse ; il partageait l'opinion reçue par les Jésuites et soupçonnait les fils de Pasquier et les amis de Théophile : « La diversité du style, disait-il dans la conclusion de *l'abus*, me fait dire que ces notes découlent de diverses vues ; on m'assure qu'ils sont douze ou quinze à fournir les matériaux de ceste Babel mystérieuse. »

Abordant les griefs articulés contre lui, le P. Garasse essaye de se disculper avec plus de souplesse que de raisonnement.

Il explique le manque de précision de son style et les inexactitudes de ses citations par le désir de rendre les matières théologiques accessibles au public, ce qui l'oblige à « se départir quelques fois avec honneur des rigueurs de l'École ».

(1) Le P. Garasse faisait alors à St-Méry les prédications quadragésimales.

(2) Abus découvert en la censure prétendue, chapitre I^{er}.

Réplique de Saint-Cyran. Le véritable motif de ses attaques contre le P. Garasse.

Saint-Cyran eut connaissance de l'*abus* découvert en la censure prétendue le 16 mars 1626 et, le même jour, il fit quelques apostilles imprimées depuis sous le titre de *Réfutation de l'abus prétendu* (1). Il observe dans cet opuscule le même ordre que dans la *Somme des fautes et faussetez*.

Après avoir cité une assertion de P. Garasse, il lui oppose une vive répartie.

Quelques exemples prouveront la vigueur de l'argumentation de Saint-Cyran :

« Il a sceu choisir son temps et me prendre au milieu de mes occupations de caresme, disait le P. Garasse. »
 « Cela est faux », réplique énergiquement Saint Cyran.
 « Il y a deux mois que vous avez mon livre imprimé, par le moyen de celui qui pour vous favoriser l'a fait arrester entre les mains de l'imprimeur (2). »

« Il pouvait employer son zèle en la réfutation des fautes de Charron », proposait le P. Garasse.

« J'emploieray une petite parcelle de ce zèle à découvrir les impostures que vous luy faites, en deschirant trop cruellement cest autheur », répondait Saint-Cyran.

Irrité de retards survenus dans la publication de la

(1) Réfutation de l'abus prétendu, et la découverte de la véritable ignorance et vanité du P. François Garasse, 1626, 4°, insérée dans la *Somme des fautes et faussetez*, liv. I, p. 127-167.

(2) A qui Saint-Cyran fait-il allusion ? Est-ce au cardinal de La Rochefoucauld, Duval, Deslandes, Môle ?

Somme des fautes par suite de la supercherie du P. Garasse, Saint-Cyran s'efforça de lever tous les obstacles. Dans une lettre adressée à « un très-sçavant personnage » (1), il disait : « Je vous supplie... que mon livre soit mis au jour, et qu'il soit délivré de la captivité où il est détenu depuis un si long temps...

«... Mon intention n'estoit autre que de servir, avec toute sorte de candeur, à l'Eglise catholique, et à la vérité violée par cette monstrueuse *Somme de théologie*... C'est à l'esprit des faibles et des ignorans que je désire pourvoir par la publication de mon livre. »

« Ce qui surpasse toute créance », disait-il ensuite, c'est « de forger ... une réfutation en l'air, comme si c'estoit la mienne, se faisant un ennemy, et luy donnant la force qu'il luy plaist, pour le pouvoir plus facilement détruire. »

Vers la même époque, Saint-Cyran fit publier un autre écrit de polémique : *Avis à tous les sçavants et amateurs de la vérité, touchant la réfutation de la Somme théologique du P. Fr. Garasse*.

Il y dévoilait le procédé dont il accusait le P. Garasse : « J'ay sçeu à la fin, comme celui de qui j'examinois l'ouvrage, avoit des garçons d'imprimerie à gages, pour sçavoir si on imprimait quelque chose aux lieux qui lui estoient suspects, contre luy ou contre son Ordre ... par l'intelligence qu'un de ses surveillans avoit avec un des ouvriers qui travailloit à l'impression de ce livre, il a sçeu comme on luy tailloit de la besongne, et ourdissoit une toile qu'il ne sçauroit défaire durant toute sa vie. »

(1) Cette lettre est insérée dans la *Somme des fautes*, liv. I, p. 120-126.

Saint-Cyran entraîné par l'ardeur de la discussion tombait aussi quelquefois dans les emportements et les violences de langage qu'il blâmait chez son adversaire.

Mais les fautes du P. Garasse, si graves qu'elles soient, n'étaient pas la seule raison pour inspirer de si haineuses paroles. En réalité, la controverse avec le P. Garasse n'était pour Saint-Cyran qu'un prétexte plausible et ne lui laissait pas perdre de vue son véritable objectif. Ordre des Jésuites et sa doctrine.

La suite de l'*Avis à tous les sçavants* etc. fournit des renseignements qui semblent autoriser cette conjecture.

« Je luy déclare, continue-t il... qu'il n'est pas en sa puissance, quoy que j'aye esprouvé en cette occasion que celle de son Ordre est importune et violente, d'empescher que ces quatre tomes ne soient mis en lumière icy ou ailleurs, et que je ne fasse retentir au milieu de la France, et au-delà des Alpes et des Pyrénées, et en toutes les contrées où les véritez catholiques sont recognees dans les universités qui font profession de les défendre.

« Je supplie... tous ceux qui vivent dans un royaume libre et où la servitude n'a point de lieu, ... qui se vante de jouir de tout temps de certaines libertez et franchises qui ne sont pas communes aux autres, et au milieu d'un Parlement qui fait profession de défendre les libertez de la Gaule contre les violences et les entreprises des plus puissans, de juger si ce n'est pas une tyrannie nouvelle, d'autant plus insupportable qu'elle est exercée par des personnes particulières et religieuses, et sujettes d'un grand Roy, ... d'empescher la publication d'un livre où on tasche... de faire veoir par la confrontation des passages

mis avec toutes leurs cottes, et par une exposition des propositions hérétiques et impies, combattues par les simples canons, décrets et autoritez de l'Eglise, que la vérité est en effect semblable à la lumière qui se décharge à la fin d'elle-mesme de tous les nuages dont on tasche de l'obscurcir. »

**Quelle est la date exacte de la publication
de la Somme des fautes ?**

La date exacte de l'apparition du premier tome de la *Somme des fautes et faussetez* est difficile à préciser (1). Les lettres de Jansénius écrites à Saint-Cyran durant l'année 1626-27 donnent quelques renseignements utiles (2).

Jansénius, alors à Madrid, suivait avec intérêt l'évolution de l'ouvrage dont son ami lui faisait parvenir les fragments.

« Je suis fort aise, écrivait-il à la date du 30 juin 1626, que l'affaire du plagiaire (le P. Garasse) est si avancée.

« L'écrit de Célias (Saint-Cyran) est véritablement une excellente pièce (3).

« J'ai reçu l'écrit à la main que vous m'envoyez, dit-il ailleurs, je n'ai pas encore eu la commodité de le lire tout, mais ce que j'en ai lu me contente.

(1) L'approbation de la Sorbonne et le privilège du roi datés du 11 et 18 avril 1626 ont été délivrés avant les empêchements survenus à la publication.

(2) *Lettres de M. Cornelius Jansénius à M. Jean du Verger de Hauranne avec remarques historiques*, par F. du Vivier, (Gerberon). Cologne, 1702.

(3) *Lettre du 25 juillet 1626*, p. 169.

« Quant à l'impression, je verrai ce qui sera à propos d'en faire ici, où on apporte force formalitez à imprimer le moindre feuillet, et malaisément peut-il échapper les mains de Pacavius » (les Jésuites) (1).

La défaite du P. Garasse et la condamnation de son ouvrage par la Sorbonne réjouirent Jansénius.

« J'ai pris plaisir à lire la sentence du plagiaire, avouait-il, et de voir que ceux qui l'ont accusé n'ont pas crié en vain ; c'est une grande consolation et appuy pour eux, en cas qu'ils fussent découverts ; de quoi je crois qu'il n'y aura pas de danger (2). »

La publication de l'ouvrage de Saint-Cyran doit donc être placée entre septembre et novembre 1626 (3). Le livre était précédé par une active publicité. L'auteur inconnu de l'*Advis de charité au censeur anonyme des écrits du P. François Garasse* fait un tableau saisissant de l'agitation soulevée par cet incident et du zèle que déployèrent les adversaires du P. Garasse et de son Ordre.

« Il faudrait avoir un corps sans yeux ou un esprit sans curiosité pour n'avoir veu et leu ces fastueuses et méprisantes paroles placardées par tous les coings de cette Royale cité, qui portent le déchiffrement des prétendues erreurs comprises en la *Somme théologique*.

« Les carrefours en sont tapissez, les portes, porches et entrées des églises, escoles, académies en sont revestues, les oreilles en sont estourdies et les yeux lassez. Les mots

(1) *Lettre du 21 août 1626*, p. 173.

(2) *Lettre du 4 février 1627*, p. 180.

(3) Le privilège du roi pour le tome II et IV est du 7 octobre 1626. L'approbation des docteurs est du 19 août.

altiers de *Sommaire des fautes et faussetez*... chatouillent les esprits curieux, entretiennent les oyseux et desplaisent à ceux qui savent que la science est vaine sans le poids de la charité (1). »

Résumé de l'Épître dédicatoire de la Somme des fautes.

Dans une longue épître dédicatoire, Saint-Cyran adressait au cardinal de Richelieu les insignes louanges.

Il admirait la politique du puissant ministre et, en affirmant le droit divin des rois et l'indépendance du pouvoir civil, il apparaissait nettement comme un partisan des libertés gallicanes. Saint-Cyran compare les mérites de Richelieu à ceux de Moïse qui, de même, n'eut d'autre récompense que des murmures et des malédictions.

« Ce n'est donc pas d'aujourd'hui, Monseigneur, continue-t-il en faisant allusion aux libelles diffamatoires, *Admonitio ad regem*, *Mysteria politica* et *Quæstiones quodlibeticæ*, que la calomnie est comme le partage de ceux qui servent les grands Roys au gouvernement de leur Monarchie.

« ... Vous avez, Monseigneur, cette consolation que, dans les mesmes libelles, on n'a pas épargné Sa Majesté, et qu'il n'y a que les ordures (ô chose horrible !) qu'ils ont jetté sur sa pourpre Royale qui ont rejailly sur vostre écarlatte.

(1) *Advis de charité au censeur anonyme des esprits du P. Fr. Garasse de la Compagnie de Jésus*, 1627, in-12°. L'auteur inconnu, probablement un des confrères de P. Garasse, prenait sa défense et priait Saint-Cyran de cesser les attaques.

« ... Vous vous en devez peu soucier, attendant avec une immobile patience que le temps justifie la maturité de vos conseils. »

Les ennemis de la royauté commettent, selon Saint-Cyran, « une espèce de sacrilège » en attaquant une institution divine, car « l'assistance de Dieu est principalement promise à celui qui gouverne en sa place une partie de l'univers » (1).

L'Épître dédicatoire, nettement inspirée par les traités des théoriciens du gallicanisme politique, donne à l'ouvrage de Saint-Cyran une portée plus étendue et le situe dans l'histoire des luttes politico-religieuses de l'époque.

En flétrissant les libelles injurieux pour le pouvoir civil, Saint-Cyran secondait les plans de Richelieu, car il faisait entrer dans son sujet, à côté de la défense des vérités théologiques, la question de l'émancipation de la France des influences ultramontaines.

Par une précaution oratoire, Saint-Cyran s'efforçait à mettre hors de cause l'Ordre des Jésuites et lui prodiguait les éloges un peu outrés.

Mais, sans se départir de l'estime qu'il portait à la Société de Jésus comme à « une des plus fortes Compagnies de l'armée du Fils de Dieu », il croirait manquer à un devoir de conscience en laissant passer impunément « un livre qui n'est autre chose qu'un égoût d'erreurs et une monstrueuse confection de conceptions si égarées et si extravagantes, qu'elles passent jusques à la ruine des principales vérités de la religion ».

(1) Épître dédicatoire (non paginée).

Il finissait en suppliant le cardinal, « tenu pour un arbitre des plus importantes contestations qui arrivent dans ce royaume », de vouloir être le juge de ce différend.

Le cardinal de Richelieu fut très flatté des hommages contenus dans l'Épître, « il témoigna, rapporte Lancelot, qu'il ne manquait qu'une chose à sa satisfaction, qui était d'en découvrir l'auteur, afin de lui faire voir que s'il y avait des louanges justes, il y avait des récompenses non seulement justes, mais nécessaires ; et on lui a entendu dire plusieurs fois depuis, qu'il aurait voulu donner dix mille écus et savoir qui l'avait faite (1) ». Cependant, lorsqu'en 1638, après l'arrestation de Saint-Cyran, le manuscrit de cette épître fut trouvé parmi ses papiers, cette découverte ne modifia pas les décisions du cardinal.

Dans un avis au P. Garasse, placé à la suite de l'Épître, Saint-Cyran déduisait les raisons qui l'ont décidé à entreprendre la réfutation de la *Somme théologique*.

« L'affection que je porte aux mystères de nostre religion, disait-il au début, ...m'a fait employer naguère quelques heures à la lecture du livre que vous et vostre Compagnie avez jugé digne de sortir des ténèbres de vos cabinets. »

Mais à mesure qu'il avançait dans la lecture de la *Somme*, son indignation grandissait, car « depuis la mémoire des hommes, il n'est entré en lice aucun escrivain contre les adversaires de nostre foy qui leur ait plus misérablement trahi la cause des catholiques par sa faiblesse, ny qui ait traité plus honteusement l'autorité des Pères

(1) Lancelot, *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*, t. I, p. 74. Cologne, 1738, in-12°.

anciens par sa mauvaise foy, que vous en cette *Somme théologique*.

«... Quelle opinion pourront avoir les athéistes de la suffisance des autres Docteurs catholiques quand ils verront que celui d'entr'eux qui se vante tant... donne cependant si vilainement du nez en terre, que les modestes ont honte de le voir trébuscher si lourdement; ... Il est besoin de leur montrer par une résistance publique et par une ouverte condamnation de cet abus et de cette témérité d'écrire, que tous les Docteurs catholiques n'approuvent point cette exorbitante procédure. »

Saint-Cyran protestait ensuite d'avoir agi sans passion et alléguait l'amour et le respect de la vérité comme les seuls mobiles de son entreprise.

« C'est la connaissance de vous-mesme, mon Père, que je vous désire de tout mon cœur, disait-il en finissant, afin que l'ayant reçu de Dieu, elle vous face arrêter le cours de tant d'impertinences, et... peut estre vous prendrez plaisir de vous condamner volontairement à un éternel silence qui ne sera pas un petit fruit de ma peine. »

Autres écrits échangés au cours de cette controverse. La nouvelle orientation politique modifie le dessein de Saint-Cyran. Attitude du P. Garasse. Fin de sa carrière littéraire.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la publication du premier tome de la *Somme des fautes et faussetez* et l'apparition du tome second et quatrième, parut un livret anonyme : *Avis touchant la réfutation de la Somme théo-*

logique du P. Garasse, que Nicéron attribue au P. Garasse.

Cet opuscule est aujourd'hui introuvable (1).

Les changements survenus à cette époque dans l'orientation politique du cardinal de Richelieu et son désir manifeste de ne point compromettre les relations avec Rome influencèrent la seconde, partie de l'ouvrage de Saint-Cyran.

« J'ay tasché, disait-il dans l'Épître dédicatoire placée en tête du tome second, de vous rendre de la déférence par un discours meslé de silence, et par la suppression des plus grands secrets compris dans ces hérésies que je pouvois détruire plus fortement. »

Il ne publia qu'un abrégé du tome quatrième et déclara « sa résolution de ne perdre plus de temps à escrire contre un livre qui, à la vérité, mérite plustost une générale censure ».

« Il est raisonnable..., ajoutait-il, s'adressant au P. Garasse, que je prenne le temps de respirer moy-mesme, en attendant les défenses que vous apporterez aux crimes de falsifications et de fausses interprétations dont je prétends vous avbir convaincu. »

Mais le P. Garasse se tut. Sa carrière littéraire était dès lors finie. La campagne morale dont il fut victime le fit beaucoup souffrir.

(1) Clémencet, dans l'histoire littéraire de Port-Royal, mentionne encore deux ouvrages du P. Garasse concernant cette controverse : 1^o *Apologie pour la Somme de théologie contre les athées* et 2^o *Les abus découverts en la censure de Sorbonne*. Les PP. Sommervogel et de Backer omettent ces deux écrits dans la bibliographie des ouvrages du P. Garasse.

L'auteur de l'*Advis de charité au censeur anonyme*, dernier écrit échangé au cours de ce conflit, disait en s'adressant à l'abbé de Saint-Cyran :

« Je conseille à cette plume hardie véritablement de donner ailleurs poincte, et de ne prendre plus la gloire d'une si aisée deffaite, comme sera celle d'un homme, qui, s'il est encore parmy les hommes, est comme ne vivant plus. »

Après la censure de Sorbonne, le P. Garasse se retira à Poitiers et consacra les moments de loisir que lui laissaient les occupations de son ministère à la rédaction de ses mémoires.

En 1631, pendant une épidémie de peste, il sollicita instamment un poste dangereux dans un des hôpitaux de la ville et mourut le 4 juin 1631, victime de son héroïque dévouement.

« Cette action qui doit rendre respectable la mémoire du P. Garasse est d'ailleurs une bonne preuve qu'il ne faut pas toujours juger des mœurs d'une personne par ses ouvrages (1). »

(1) P. d'Artigny, *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, 1750, p. 205-218.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

MÉTHODE LITTÉRAIRE ET THÉOLOGIQUE DU P. GARASSE ET DE SAINT-CYRAN

I

Le style du P. Garasse. Ses aptitudes poétiques. Son érudition. Sa dialectique.

La *Somme théologique* écrite mieux que les autres ouvrages du P. Garasse dénote les qualités littéraires de son auteur.

Le P. Garasse y observe un ordre minutieux et tâche de traiter explicitement son sujet, mais une œuvre si vaste, rédigée hâtivement, devait inévitablement contenir plusieurs passages faibles.

L'étendue de son écrit était, selon le P. Garasse, une excuse suffisante à l'inégalité de la composition. « Un petit livret auroit tort s'il n'estoit mieux cultivé qu'un gros ouvrage, dit-il, car c'est à cette condition qu'il est petit, et il doit suppléer au défaut de sa petitesse par la force des pensées et par le choix des parolles, au lieu qu'un grand

ouvrage, qui se doit maintenir par sa grandeur, peut avoir impunément et comme par bienséance quelques parties nonchalantes (1). »

Doué de dispositions plutôt satiriques et humoristiques que de qualités sérieuses requises pour un apologiste, le P. Garasse abusait parfois de traits d'esprit et de comparaisons forcées.

« C'était un homme assez savant dans les belles-lettres, raconte le P. Rapin (2), il avait fort étudié les anciens, et s'était rempli l'esprit de cette curieuse littérature qui avait vogue en ce temps-là..., il avait même étudié la langue qu'il ne savait pas mal ; il écrivait aussi poliment que le portait le génie du siècle, qui était encore grossier. » Mais les écarts du style, assez rares dans la *Somme théologique*, faisaient partie du dessein du P. Garasse : « Les bonnes et agréables rencontres... resveillent l'attention des lecteurs appesantie par la longueur d'une écriture ennuyeuse, et cette humeur est non seulement compatible avec la sainteté de vie, mais encores une marque évidente de ceste allégresse intérieure que Dieu demande à ses serviteurs (3). »

Il s'excusait d'ailleurs de trivialités possibles en déclarant : « Il peut eschoir quelquefois que les Religieux, et ceux-là nommément qui ont porté le joug de Jésus-Christ dès leur bas-âge, comme moy, qui fus appelé à l'âge de 15 ans, peuvent par simplicité usurper des paroles... ho-

(1) *Somme théologique*, liv. I, p. 74.

(2) P. Rapin, *Histoire du jansénisme*, p. 188 et suiv.

(3) *Apologie*, 1624, p. 41.

nestes en apparence et d'une très maudite entente parmi les personnes desbauchées (1). »

En dépit de cette « crudité pantagruélique », le P. Garasse était capable d'une réelle élévation d'esprit. La *Somme théologique* prouve sa foi profonde et la droiture de ses intentions.

« Pour celles-cy, je puis dire en vérité, affirme-t-il, qu'elles sont très-pures et nettoyées de tout interest particulier, ou personnel. Je prie Dieu d'anéantir mes desseins et d'estouffer mes travaux dans leur naissance, s'ils ont autre but que sa gloire et la défense de nos veritez (2). »

Les morceaux poétiques insérés dans la *Somme* témoignent de sa piété naïve et plaisent par la sincérité et la fraîcheur ingénue des sentiments exprimés. On peut en juger par quelques strophes de l'*Acte d'adoration à la bonté divine* :

« Dieu, de qui les bontez inondent tout le monde
Engloutissant nos cœurs dans une mer profonde,
Vous espanchez si fort vos faveurs à pleins seaux
Qu'on dira, si bientôt vous n'arretez leur course
Que les deux bras de mer ne sont que des ruisseaux,
Ou des filets perdus de cette grande source.

*
* *

Je ne vois rien pour tout qu'un Océan de grâces,
Je m'y perds, n'y voyant, chemin, guidé, ny traces,
Je ne veux ny ramer, ny à force de bras,
Quand bien je le pourrois, me lancer au rivage,
Mais s'il est résolu que nous mourions ingrats,
Me tenant joint à vous j'y veux faire naufrage.

(1) *Apologie*, p. 103.

(2) *Somme théologique. Advertissements*, p. 37.

*
* *

Mon mal est si plaisant, ma mort si désirable,
Que me perdant en vous, j'y fais un gain notable,
Et j'ayme beaucoup mieux mourir dans vos bontez,
M'abysmant dans les flots de vostre Toute essence,
Que de vivre hors de vous dans les prosperitez
Qui ont le vray du mal, et du bien l'apparence. » (1)

Le P. Garasse était un ami et un défenseur fervent de la poésie française. M. l'abbé Brémond (2) insiste sur ses mérites comme critique littéraire : « L'heureux temps, dit-il, où des religieux, des théologiens aimaient les bonnes lettres d'un tel amour, où un Garasse défendait avec une si noble émotion, avec un discernement si rare, nos plus hautes gloires déjà menacées ! »,

Il serait injuste de refuser au P. Garasse son érudition ; il fait preuve de connaissances aussi variées qu'étendues, mais, par malheur, son ouvrage n'est qu'une suite de notions vagues et superficielles qui se succèdent sans liaison serrée. Tout est mêlé : morale, métaphysique, sciences naturelles, mythologie, avec une absence complète de sens critique.

Les citations sont, pour la plupart, tronquées, falsifiées et non cotées.

« Vous meslez les parolles de vostre bel esprit avec les parolles de l'auteur, et en faittes si dextrement un composé, qu'on ne sçauroit cognoistre s'il est à vous ou à un autre », objectait, non sans raison, Saint-Cyran (3).

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 342.

(2) Brémond, *Histoire littéraire des sentiments religieux en France*, etc., Paris, Bloud et Gay, in-8°, 1916, t. I, p. 191.

(3) *Somme des fautes*, liv. II, p. 215.

La pureté d'intentions du P. Garasse ne saurait être mise en doute, mais, au cours de la composition hâtive, il suppléait fréquemment par l'imagination aux défauts de sa mémoire. Or, un tel procédé appliqué dans le développement d'un sujet qui requiert avant tout la précision, devait nécessairement causer des inexactitudes qui, quoiqu'involontaires, n'en étaient pas moins graves. L'exposition de la doctrine de l'Eglise faite dans de pareilles dispositions, sans être foncièrement erronée, présentait néanmoins de sérieux inconvénients.

Emporté par son imagination, le P. Garasse commettait parfois des erreurs qui ne sauraient échapper à l'œil scrutateur de son adversaire.

Ainsi il lui arrivait même de citer par excès de zèle les ouvrages inexistantes. « J'avois creu jusques à cette heure, disait Saint-Cyran, que vous vous contenteriez de tant de falsifications de vrais livres et passages des auteurs, sans entreprendre de produire de nouveaux ouvrages, et qui n'ont jamais esté cognus au monde..., vous alléguez un Hexameron de Saint Hilaire, qui ne se trouve en aucune édition des œuvres de ce saint (1). »

Dans les démêlés avec ses ennemis, le P. Garasse employait plus de ruse que de raisonnement ; il esquivait toutes les explications difficiles à l'aide d'une dialectique embrouillée de sophismes spécieux et de protestations batailleuses. Il employait les arguments les plus grotesques, persuadé toujours de l'excellence de ses répliques. Le ton léger et badin adopté par le P. Garasse équiva-

(1) *Somme des fautes*, liv. II, p. 73.

lait, aux yeux de Saint-Cyran, à une atteinte directe à la dignité de la religion. Il professait un culte extrême pour la vérité et se faisait une très haute conception de la mission du théologien.

« M. de Saint-Cyran vouloit que l'on écrivit comme on prioit, raconte Lancelot, c'est-à-dire avec le même respect et la même soumission pour la Majesté divine. » Il disait « qu'il n'y avait rien de plus dangereux que de parler de Dieu par mémoire, ou par un effort humain de notre esprit (1) ».

II

Le style de Saint-Cyran. Ses convictions littéraires. Sa méthode. Ses procédés critiques.

Saint-Cyran n'accordait rien à la littérature. La valeur de la *Somme des fautes* est dans son contenu. On y voit l'immense savoir de l'auteur, la sagacité et la précision de ses jugements, mais le style est généralement peu soigné, prolix et dépourvu d'agrément.

Dans les lettres adressées de Vincennes à un ecclésiastique de ses amis, Saint-Cyran exprimait ses avis sur la manière de composer les livres pour la défense de la religion.

« La conduite si profane de la plupart de ceux qui font des livres, disait-il, me cause presque autant de douleur que la négligence de ceux que je vois approcher souvent

(1) Lancelot, *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*. Cologne, 1738, t. 2, ch. XIII, p. 129-130.

de la sainte Table avec une préparation défectueuse (1). »

« J'estime plus le moindre écrit fait par une âme qui est à Dieu, et qui l'a invoqué en le faisant... que des tomes entiers de théologie et de grands livres de dévotion (2). »

Contrairement au P. Garasse qui se vantait d'introduire dans sa *Somme* « un ordre tout nouveau » et « des pensées toutes nouvelles » (3), Saint-Cyran s'élevait contre toutes les innovations en matière de théologie. La « perpétuité » de l'enseignement ecclésiastique était pour lui une marque essentielle de l'infailibilité de la doctrine.

« Travaillez tant que vous pourrez à ces nouvelles pensées, dit-il en s'adressant au P. Garasse, vous n'en serez que moins estimé parmy ceux qui ont appris en l'Eglise de Dieu, qu'il n'y a rien qui recommande plus un docteur de la religion chrestienne que l'autorité et la sainteté des anciens, dont il doit tirer ses pensées ; ... car ils savent que l'antiquité et la succession de la doctrine est une des grandes preuves de l'Eglise. »

Saint-Cyran considérait les livres sacrés comme dépositaires de la créance traditionnelle et il professait pour les données bibliques et évangéliques un respect illimité. « Son véritable esprit était un esprit de recueillement continué en Dieu... ainsi ne parlait-il jamais que de Dieu, ou des choses qui y ont rapport ; et rien ne lui était plus intolérable que les discours inutiles. Lorsqu'il n'avait rien de bon à dire aux personnes qui l'allaient voir, il ouvrait

(1) *Lettres chrétiennes et spirituelles*, éd. 1648 ; lettre du 6 août 1642.

(2) *Ibid.*, lettre du 5 août 1642.

(3) *Somme théologique*, t. II, p. 452. »

une Bible toute apostillée de sa main, et leur en lisait quelques endroits d'édification (1). »

Il ne pouvait souffrir la moindre inexactitude faite dans l'interprétation des textes saints :

« Que personne ne présume de tourner l'Ecriture à son propre sens... et que les contrevenans soient chastiez par les peines ordinaires du droict », disait-il à propos d'une corruption de texte commise par le P. Garasse. « C'est ceste manière de traduire l'Ecriture qui offense les catholiques, quand ils voyent que les hérétiques aux translations de leurs Bibles substituent leur propre sens au lieu du vray texte ... et nous l'allèguent comme la parole de Dieu (2). »

Sa méthode. Ses procédés critiques.

Mais, malgré cette défiance excessive de l'altération dans la transmission de la parole de Dieu, Saint-Cyran admettait comme légitimes les tentatives faites pour élucider ou préciser le sens de l'Ecriture. Dans la *Somme des fautes* il se livrait souvent aux discussions grammaticales sur les citations grecques, latines ou hébraïques, commentant longuement le sens littéral de la moindre expression. Il évitait le raisonnement, se servant, de préférence, d'arguments tirés de la Bible, des Conciles ou des témoignages des Pères. Il respectait cependant les données historiques et scientifiques et combattait l'opinion du

(1) *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal des Champs*, publié par Antoine Rivet, 1723, t. I, p. 393.

(2) *Sommes des fautes*, liv. I, p. 18.

P. Garasse favorable au scepticisme. « La cité de Dieu déteste entièrement cette façon de douter, comme une folie, ayant des choses qu'elle comprend par l'entendement et par la raison, une science très-asseurée, quoy qu'elle soit petite à cause du corps corruptible qui aggrave l'âme.

«... Vous abusez honteusement des parolles de saint Augustin, en ce que vous appliquez à l'incertitude qui se trouve en la science des choses créées ce qu'il avoit dit de l'incertitude des événemens de la vie humaine ;... Je vous prie, mon Père, repassez les yeux un peu sur ce que vous avez escrit (1). »

Ce qui explique en partie la violence du P. Garasse, c'est que Saint-Cyran, en dépit de sa correction et de son austérité habituelle, chargeait parfois son adversaire d'épithètes injurieuses, outrageant le pauvre P. Garasse avec un indéniable manque de charité.

Les assertions répandues çà et là dans la *Somme théologique* n'avaient pas le danger que leur attribuait Saint-Cyran, réunissant en un corps de doctrine les extraits détachés de l'ensemble et séparés de leur commentaire.

Cette considération est une circonstance atténuante en faveur du P. Garasse.

« On ne sçauroit apprendre mes intentions mieux que de moy-mesme, disait-il. Les yeux sont beaux en leur place, mais qui les arracherait de la teste pour leur don-

(1) *Somme des fautes*, liv. I, p. 240. Le passage auquel Saint-Cyran fait allusion se trouve au livre II, p. 243 de la *Somme théologique*. C'est l'extrait d'une lettre latine adressée par le P. Garasse à Favereau, conseiller au Parlement.

ner une autre posture diffamerait la beauté de tout le corps. Il y a des propositions très-belles et très-véritables en leur lieu, lesquelles il ne faudroit que biaiser pour les rendre dangereuses (1). »

La sincérité de la foi chrétienne du P. Garasse ne saurait être niée ; il eut comme écrivain de répréhensibles défauts : mais il n'eut tort que dans la manière de dire et l'excellence de la cause qu'il servait de toute son âme suffit à racheter ses maladresses.

(1) *Somme théologique, Additions*, p. 49.

CHAPITRE II

QUESTIONS THÉOLOGIQUES GÉNÉRALES

I

Aspect général de la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse.

La *Somme théologique* fut soumise par l'abbé de Saint-Cyran à une analyse minutieuse ; peu de passages ont échappé à son examen sévère.

Selon son plan primitif, Saint-Cyran voulait porter sa critique non seulement sur les questions purement dogmatiques, mais aussi sur les diverses matières scientifiques.

Les événements l'ont détourné ensuite de ce projet : il retrancha de la *Somme des fautes et faussetez* le troisième tome, éliminant ainsi de son sujet toute digression étrangère à la théologie et à la morale.

Néanmoins, cette controverse garde un caractère encyclopédique et frappe par la variété et la multiplicité de problèmes débattus. A côté d'une infinité de questions oiseuses qui n'ont qu'un intérêt subalterne, de discussions grammaticales, de rectifications de textes tronqués ou faussement allégués, quelques grands sujets se dégagent.

Saint-Cyran formule dans l'Épître dédicatoire du pre-

mier tome les principaux griefs contre le P. Garasse et précise les points de doctrine dont l'interprétation l'a particulièrement scandalisé.

« N'ayant point une plus générale division de tous les chefs et articles de nostre foy, que celle qui se fait suivant le langage des anciens Pères en la Théologie, qui regarde la Trinité, en l'œconomie qui regarde l'Incarnation ; en l'estat d'Adam devant et après le peché ; en la grâce du premier Adam, en la grâce du second Adam, qui est le grand effet de l'Incarnation, et en certaines règles morales dépendantes de la grâce et qui forment en la loy nouvelle une obligation nouvelle dans l'âme des chrestiens, j'ose dire, Monseigneur.... que l'auteur de cette *Somme théologique* a ruiné la Foy et la Religion en tous ses chefs généraux. »

Saint-Cyran allait ensuite jusqu'aux extrémités de la critique et ajoutait :

« Il n'est pas en la puissance du plus éloquent homme du monde d'exagérer assez les desnoyemens et les exorbitances prodigieuses où cet esprit s'est laissé aller. Il a perverty les principales maximes de l'Ethique, de l'œconomie, de la politique... et a jetté les fondemens d'un grand désordre dans l'âme des particuliers, où la raison instruite par la foy doit maistriser dans les familles et communautéz, dans les Royaumes et principautez de toute la terre, par les mauvaises règles qu'il a prescrites à ceux qui y doivent présider. »

II

Les principales questions controversées.

Les objections les plus substantielles de cette controverse peuvent donc être réduites à trois groupes principaux que nous examinerons successivement :

1° Les débats concernant les dogmes fondamentaux de la religion catholique ;

2° Les questions de la liberté et de la grâce ;

3° Les discussions sur le problème de morale chrétienne.

Saint-Cyran présentait un contraste absolu avec le P. Garasse. Concentré, méditatif, peu communicatif, autant que le P. Garasse était expansif et batailleur, il rêvait de restituer dans toute sa pureté la créance primitive des anciens Pères et de compléter ce plan de renaissance morale par une réforme disciplinaire opérée au sein de l'Eglise. On lui attribuait cette déclaration hardie :

« Non, il n'y a plus d'Eglise, et cela depuis plus de cinq ou six cents ans ; auparavant l'Eglise était comme un grand fleuve qui avoit ses eaux claires ; mais maintenant ce qui nous semble l'Eglise, ce n'est plus que bourbe ; le lit de cette belle rivière est encore le même, mais ce ne sont plus les mêmes eaux (1). »

Mettant la puissance et la justice au premier rang des attributs divins, il considérait la création comme preuve de l'infinie libéralité de Dieu qui, ayant pu exister seul, non seulement tira du néant les créatures, mais encore

(1) Cité par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 315.

les combla de ses grâces. La sévérité implacable de Dieu l'impressionnait davantage que sa bonté, et, dans son système voisin du déterminisme fataliste, il admettait comme naturel le dogme de la prédestination et de la réprobation.

« Dieu ayant pitié, mesme de ceux qu'il voit devoir estre précipitez aux peines éternelles, dit-il, se sert... des maux et des peines temporelles, afin que pour le moins la crainte les détourne tant soit peu du vice (1). » Le respect de la mystérieuse majesté du dogme présidait à tous ses actes, et il ne put souffrir la manière irrévérencieuse dont le P. Garasse parlait des choses saintes. « Aussi ne prétends-je autre chose par ce mien travail, déclarait-il, que de restablir la vérité en l'honneur que vous luy avez ravy, et apporter un antidote, s'il est possible, à ce venin contagieux que vous avez espandu par toute la France (2). » Malgré les digressions et les détours assez fréquents dans la *Somme des fautes*, Saint-Cyran s'acheminait directement vers son but principal, le désir « de terrasser les impietez plus que barbares » du représentant de la Congrégation dont l'activité entravait ses projets d'avenir.

L'union intime qui existait alors entre la puissance ecclésiastique et séculière donnait à ces débats religieux l'importance d'une affaire d'Etat.

« Est-il possible, s'écriait Saint-Cyran, que cela ait esté imprimé et publié dans la ville capitale d'un royaume

(1) *Somme des fautes*, liv. II, p. 226.

(2) *Ibid.*, liv. II, p. 135.

tres-chrestien, à la veue d'une assemblée des Evesques..., à la veue de cette compagnie des docteurs..., à la veue du Parlement, qui va estendant sa piété jusques dans l'Eglise en condamnant par arrests les blasphémateurs et les impies (1). »

Il profita de la faiblesse de raisonnement de son adversaire pour affirmer avec d'autant plus d'éclat la supériorité évidente de la doctrine dont il se fit apôtre.

L'examen des débats sur les matières théologiques, dépourvues de toute réalité positive, n'entre pas dans les cadres de cette étude purement historique, nous nous bornerons donc à démontrer par la citation de quelques textes l'antithèse de la pensée des deux controversistes.

Dans son désir de faire une œuvre d'apologétique chrétienne et de rendre la science religieuse intelligible au public mondain, le P. Garasse, qui était d'ailleurs un théologien médiocre, interprétait souvent les dogmes sacrés avec négligence, soignant plutôt la forme que le fond de son écrit ; Saint-Cyran, en sa qualité de théologien intransigeant, convaincu « que la moindre oisiveté en nos paroles sera punie », cria à l'hérésie et n'hésita pas à dénoncer un certain nombre de passages de la *Somme théologique* comme opposés à l'orthodoxie catholique. Il considérait que les fautes, même « petites et de peu de conséquence », ne sauraient être tolérées « si on a égard à la sainteté du subject et à l'intégrité punctuelle qui doit estre gardée jusques au moindre iota » (2), et il rele-

(1) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 97.

(2) *Somme des fautes*, liv. I, p. 36 (préface).

vait dans la *Somme théologique* toutes les assertions où le P. Garasse traitait d'une façon profane les mystères de l'union hypostatique du Verbe, de la consubstantialité des trois personnes divines — vérités capitales de la foi catholique.

Exemples.

P. GARASSE. — « Quand la personnalité de l'homme a été comme entée ou mise à cheval sur la personnalité du verbe, elle ne s'est peu plaindre, d'autant qu'on luy a faict plus d'honneur qu'elle ne méritoit. Elle a perdu une obole pour gagner des pistoles (1). »

SAINT-CYRAN. — « Vous parlez de ce grand et sacré mystère non seulement trop bassement... mais aussi irréligieusement ; ...ces propositions ne scauroient passer que pour nestoriennes (2). »

Le P. Garasse, soucieux d'agrémenter la sévérité de son sujet, en dépit de sa déclaration : « Icy nous ne recherchons pas les conceptions prédicables ; nous examinons la vérité jusques au vif, et ne nous contentons point de métaphores (3) », abusait souvent de comparaisons mythologiques. « Voulant tirer des fables les véritéz, s'écriait Saint-Cyran, vous réduisez les hautes véritéz à la bassesse des fables (4). »

P. GARASSE. — « Porphyre (5), meschant esprit, a fait tout

(1) *Somme théologique*, liv. IV, p. 649.

(2) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 47.

(3) *Somme théologique*, liv. II, p. 684.

(4) *Somme des fautes*, liv. I, p. 256.

(5) Porphyre (233-304), célèbre philosophe platonicien, disciple

ce qu'il a peu pour abolir cette créance (de la Trinité) ; et luy donner un autre biais ; car parlant de l'image de Cerbère, qui servoit de cachet et de tymbre aux philosophes de son temps, il renvoye cette cérémonie, et luy change tellement de face, qu'elle n'est plus connoissable ; car tant s'en faut, dit-il, qu'elle ne signifioit autre chose que la puissance des diables, qui sont trois en personnes, ou trois en offices, d'autant qu'il y a des diables en l'air, en l'eau et sur la terre.

« Il ne faut pas s'esbahir de cette malice de Porphyre ; car il avoit cette malignité de nature d'estouffer, tant qu'il pouvoit, la vérité de nostre religion, par des fantaisies platoniciennes, charmeuses et languissantes, qui dérobent un esprit à soy-mesme, et le rendent insensiblement profane (1). »

SAINT-CYRAN. — «... Quelle impertinence est-ce de dire que Porphyre taschoit d'abolir la créance de la Trinité, parce qu'il expliquoit cette image de Cerbère, c'est-à-dire cette resverie des poëtes payens, des démons qui se trouvent en trois élémens ? La créance de la Trinité est-elle fondée sur un si beau fondement ?

Cette image est-elle establie pour signifier la sainte Trinité ?

« La créance de la Trinité s'abolit-elle par la destruction de cette poésie, c'est-à-dire de ce mensonge ? Faudra-t-il paradvventure que nous gardions dans nos Eglises l'image

d'Origène, d'Apollonius et de Plotin, adversaire irréconciliable des chrétiens.

(1) *Somme théologique*, liv. III, p. 468.

de Cerbère pour n'abolir point la créance de la Trinité ?

« O imaginations creuses d'un homme qui veut faire le docteur en théologie ! (1) »

Conclusion.

Le P. Garasse, esprit jovial et vif, prétendait vulgariser la théologie et, sans recourir à la tradition ni à l'autorité, essayait d'établir par la seule raison certains mystères de la foi se servant, comme nous venons de le voir, d'arguments bien saugrenus et bizarres.

Cette façon d'interpréter les dogmes parut à Saint-Cyran monstrueuse. Il y eut, peut-être, dans ses attaques dirigées contre le P. Garasse quelques raisons mesquines, mais dans son indignation provoquée par les saillies étranges si fréquentes chez l'auteur de la *Somme théologique*, il n'était mû que par l'amour désintéressé de la vérité. « Il y en aura assez qui se riront de vostre impertinence, s'écriait-il avec une réelle émotion, pour moy, j'en pleure voyant qu'on traite si basement des choses si saintes (2). » Dominant son adversaire par un rare savoir, merveilleusement documenté, Saint-Cyran n'avance rien qu'il ne puisse justifier par autorité des Pères. Il comprenait que la pensée humaine appliquée à la science de Dieu serait toujours inférieure à l'objet infini de sa contemplation.

(1) *Somme des fautes*, liv. II, p. 212.

(2) *Somme des fautes*, liv. I, p. 50.

Dès qu'il s'agissait d'une atteinte portée à la vérité doctrinale et morale, Saint-Cyran, impérieux d'ordinaire, devenait inexorable, et c'est avec une sincère conviction qu'il dénonça les opinions du P. Garasse, selon lui hétérodoxes et dangereuses.

CHAPITRE III

LA LIBERTÉ ET LA GRACE

La réfutation de la *Somme théologique* permit à Saint-Cyran d'émettre publiquement l'ensemble de ses opinions sur les problèmes de la grâce divine et de la liberté humaine. Considérée sous ce rapport, la *Somme des fautes et faussetez* est le premier acte de la propagande janséniste ou plutôt « saint-cyraniste ».

Dans les propositions disséminées à travers son ouvrage, Saint-Cyran condensa les conceptions fondamentales de la doctrine dont lui et son ami Jansénius entreprirent l'élaboration.

Jansénius, prudent et mystérieux, aurait peut-être préféré de différer encore l'inauguration de la doctrine nouvelle. Il écrivait à Saint-Cyran (1) :

« ... Quand... les deux écoles, tant des Jésuites que des Jacobins, disputeroient jusques au bout du jugement, poursuivant les traces qu'ils ont commencées, ils ne feront autre chose que s'égarer beaucoup davantage ; l'une et l'autre étant cent lieues loin de la vérité. Je n'ose dire à personne du monde ce que je pense (selon les principes de saint Augustin) d'une grande partie des opinions de ce temps, et particulièrement de celles de la grâce et

(1) *Lettre du 5 avril 1621* (éd. 1702), p. 32.

prédestination, de peur qu'on ne me fasse le tour à Rome qu'on a fait à d'autres, devant que toute chose soit mûre et à son temps. »

I

**Exposé sommaire des principales controverses
suscitées par les diverses interprétations du
dogme de la grâce.**

La conciliation du libre arbitre humain avec l'action surnaturelle de Dieu a de tout temps passionné les théologiens et plusieurs docteurs de l'Eglise essayèrent de résoudre cette question à la fois métaphysique et morale.

Selon l'enseignement de l'Eglise, la chute première d'Adam occasionna la déchéance de tout le genre humain. L'homme corrompu par le péché originel est racheté grâce aux mérites de Jésus-Christ, mais, malgré la rédemption, il est incapable d'assurer son salut par ses propres moyens.

Sa liberté est viciée ; ses penchants naturels l'entraînent vers le mal, il est agité par deux tendances opposées, le désir de bien faire et l'impuissance radicale de réaliser les bonnes intentions. Il lui faut donc un secours surnaturel et miraculeux afin qu'il puisse diriger ses actions en vue de la félicité éternelle.

Ce secours, c'est la grâce.

Mais la grâce de Dieu, don absolument gratuit, tout en aidant à l'homme d'accomplir le bien, n'est qu'une coopération à côté de laquelle il jouit de tous les privilèges de son libre arbitre et garde une entière responsabilité morale de ses actes dont il peut être puni ou récompensé.

Le système de saint Augustin.

La synthèse de l'enseignement orthodoxe sur les rapports réciproques de la grâce de Dieu et de la liberté de l'homme a été tentée par saint Augustin dans le traité *Du libre arbitre* dirigé contre les Manichéens et les divers traités sur la *Grâce* écrits contre l'hérésiarque Pélage.

Toutefois le système de saint Augustin contient plusieurs opinions différentes et même contradictoires. En combattant au début de sa carrière théologique les Manichéens qui considéraient la nature humaine essentiellement mauvaise, Saint-Augustin laissait une grande part à la liberté, mais, en attaquant les thèses pélagiennes favorables à la présomption et à l'orgueil, il tâchait d'abaisser la superbe par la démonstration de la faiblesse et de la corruption de l'homme, et semblait parfois nier non seulement la liberté de bien faire, mais même la faculté de vouloir le bien.

Saint Augustin concilie cependant la conception du libre arbitre avec l'action divine. Il affirme l'absolue souveraineté de Dieu sur la volonté humaine, mais n'annihile jamais les attributs du libre arbitre. La grâce corrige la nature, elle aide l'homme à reconquérir sa pureté primitive et lui fait recouvrer la possibilité du choix entre le bien et le mal.

L'opération de Dieu n'aliène pas le pouvoir de l'homme qui peut se sauver en se laissant docilement incliner vers le bien, ou se damner en résistant à la grâce.

Le péché n'est donc qu'une conséquence du mauvais usage de la liberté.

Saint Augustin voyait la contradiction qu'implique ce système et il résolvait la difficulté par le raisonnement suivant : « Si l'homme vient de Dieu, si le libre arbitre lui-même est un don de Dieu, si le libre arbitre est la condition du péché, comment la responsabilité du péché ne remonte-t-elle pas jusqu'à Dieu même ? — C'est que le libre arbitre est d'abord la condition du mérite ; Dieu en fait don à l'homme en vue du mérite ; que l'homme en use pour une autre fin, il encourt le juste châtiment de Dieu.

« Mais d'où vient que ce don de Dieu peut être détourné de sa fin légitime ?

« Voilà justement le scandale. Pour lever ce scandale, il faut par dessus tout adorer humblement les mystères de la Providence.

« Trois considérations peuvent aider à lui rendre justice ; on ne saurait trop s'en pénétrer : 1^o Dieu existe ; il est le fondement immuable de toute vérité, de toute sagesse, le Bien suprême ; 2^o Il est la source universelle de l'être, l'auteur de tout bien, l'universelle Providence ; 3^o parmi ces biens dont Dieu est la source, il faut nécessairement compter le libre arbitre.

« Car le libre arbitre est un bien de l'âme ; encore que l'homme en puisse abuser, comme il abuse des biens du corps ; ce bien doit être apprécié comme la condition essentielle du bien vivre. ... L'usage, bon ou mauvais, ne doit pas être imputé à l'auteur de la nature, mais à la volonté créée, qui en décide » (*De libero arbitrio*, liv. II) (1).

(1) D'Alès, *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, 1915, t. II, art. *Liberté*.

La grâce ne se substitue pas au libre arbitre, elle ne met pas d'obstacle aux mauvais penchants de la nature humaine.

Il s'ensuit de là qu'une partie de l'humanité sera élue tandis que l'autre se perdra irrémédiablement. Dieu dans sa prescience connaît le nombre et les noms mêmes des prédestinés, mais cette prescience s'accorde d'une manière incompréhensible avec la liberté accordée à l'homme.

Les discussions sur la liberté et la grâce furent particulièrement animées à l'époque de la Réforme. Le Concile de Trente opposa aux tendances déterministes des protestants un exposé de la doctrine orthodoxe en admettant la réalité du libre arbitre concurremment avec l'action régénératrice de la grâce et en anathématisant quiconque nierait la liberté humaine. Le concile de Sens, tenu à Paris en 1528 — précieux témoignage historique de la pensée de cette époque — affirme, en une série de décrets doctrinaux dirigés contre le luthéranisme, le pouvoir de résister à la grâce (1).

Mais comment concilier ce pouvoir de résistance avec l'infaillibilité de la Providence ?

Divers systèmes théologiques tâchèrent d'apporter une solution définitive à cette question compliquée.

Le molinisme.

Le Jésuite Molina fit paraître en 1588 à Lisbonne un ouvrage intitulé *Liberi arbitrii cum gratiæ donis concordia*

(1) Vacant et Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, art. *Augustinisme*, col. 2350. Paris, Letouzey et Ané, 1903.

où il affirmait la nécessité d'une libre expansion de l'activité humaine et retraçait le rôle important de l'intelligence et de la volonté dans l'œuvre du salut. Dieu prévoit l'usage que feront les hommes de leur libre arbitre, il connaît les déterminations hypothétiques de la volonté humaine qui conserve l'initiative de ses résolutions. Dieu donne à tous les grâces nécessaires au salut ; il sait de toute éternité la réponse que fera chaque volonté à chacune des grâces qu'il lui plaît de donner. La grâce devient *efficace* si l'homme cède au bien, elle est *suffisante* s'il y résiste, mais il ne dépend que de lui pour y consentir (1). La prédestination antérieure à la considération de nos mérites n'existe pas.

Le thomisme.

Les Dominicains virent dans le molinisme une manifestation de théories rationalistes contraires à l'enseignement de saint Augustin et de saint Thomas.

Ils y opposèrent la doctrine de la « prémotion physique » et amoindrirent sensiblement le pouvoir de l'homme en faisant de Dieu l'unique moteur de l'univers et la cause première de nos bonnes œuvres. La grâce efficace est, selon les thomistes, une impulsion physique surnaturelle. La grâce suffisante donne le pouvoir potentiel, mais nul acte surnaturel ne peut s'accomplir sans la grâce efficace (2).

L'autorité pontificale imposa en 1607 silence aux tho-

(1) Vacant et Mangenot, Art. *Augustinisme*, col. 2553.

(2) *Ibid.*, col. 2552.

mistes et molinistes sans apporter à ce conflit aucune décision dogmatique.

Le jansénisme.

L'Université de Louvain, qui au début de la Réforme protestante fut un des centres de l'opposition violente aux systèmes de Luther et de Calvin, subit ensuite l'influence des idées mêmes qu'elle venait de combattre, Baïus, Janson et Jansénius y exposèrent successivement un ensemble d'opinions sur la grâce qui offrent plusieurs affinités avec le calvinisme. *L'Augustinus*, ouvrage posthume de Jansénius, parut en 1640, mais depuis longtemps déjà, les disciples et les amis de l'évêque d'Ypres travaillaient à propager ses théories et à préparer la voie au triomphe de la pensée augustinienne. Partant d'une interprétation outrée de la doctrine de saint Augustin, Jansénius n'accordait à l'homme que la liberté de pécher et niait toute possibilité d'une action méritoire sans le bénéfice de la grâce absolument gratuite et irrésistible.

La volonté de l'homme déchu est soumise sans résistance tantôt à la grâce, tantôt à la concupiscence. « L'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grâce ou par la cupidité ; il ne résiste donc jamais ni à l'une ni à l'autre (1). »

« ... Tout ce que l'homme fait, c'est de suivre les mouvements de Dieu qui les forme au milieu de son cœur, qui

(1) Bergier, *Dictionnaire théologique*, art. *Jansénisme*.

fait agir après sans peine les pieds et les mains, pour produire au dehors des effets merveilleux de grâce et de charité (1). »

Son activité spontanée s'exerce dans le domaine des préoccupations tendant au fini ; elle l'éloigne de Dieu, source du vrai bonheur et, par conséquent, ne peut aboutir qu'au péché.

L'action de la grâce est indispensable pour que l'homme puisse accomplir des actes vertueux.

La place que Jansénius laisse dans son système au libre arbitre est insignifiante.

La manifestation seule de la volonté quelle qu'elle soit est, selon lui, une preuve de liberté. Le texte de la troisième proposition extraite d'*Augustinus*, et condamnée ensuite comme hérétique, contient l'exposé de ce principe. « Il n'est pas nécessaire, dit Jansénius, que l'homme ait la liberté opposée à la nécessité de vouloir, il suffit qu'il ait la liberté opposée à la contrainte. »

Saint Augustin concevait l'idée d'une « cité céleste » où Dieu appelle les élus qu'il prédestine nominativement ; Jansénius accepte cette opinion dans toute sa rigueur.

Toute l'économie actuelle des rapports de l'homme avec Dieu a pour base, selon les jansénistes, le dogme du péché originel. La faute d'Adam a détruit l'innocence première de la nature humaine qui, en dépit de cette déchéance, conserve quelques vestiges de sa primitive noblesse.

L'homme représente donc un mélange déconcertant de grandeur et de bassesse, et cette alliance étrange du senti-

(1) Saint-Cyran, *Lettres chrétiennes et spirituelles*, t. I, p. 524, éd. 1648.

ment de la dignité humaine avec la négation du libre arbitre est une des conceptions caractéristiques du jansénisme.

La controverse avec le P. Garasse fournit à l'abbé de Saint-Cyran, qui se fit le porte-parole des théories de son ami, l'occasion de manifester nettement ses convictions et de décréditer la Compagnie de Jésus en rendant suspecte la doctrine moliniste professée depuis 1613 dans tous les établissements de la société.

La *Somme théologique* placée sous l'égide de saint Augustin et de saint Thomas dont le P. Garasse prétendait être un disciple docile, excita l'indignation de Saint-Cyran. Il attaqua comme entachées de sémipélagianisme les principales propositions énoncées par le P. Garasse sur les matières de la grâce et de la liberté.

II

La doctrine sur la grâce formulée dans la *Somme théologique*. Ses analogies avec le molinisme.

Un jugement d'ensemble sur la doctrine contenue dans la *Somme théologique* est difficile à formuler, si multiples sont les aspects de l'ouvrage, mais, en coordonnant les divers axiomes du P. Garasse, on peut reconstituer son opinion générale.

Il accorde dans son vaste traité une place relativement restreinte aux problèmes de la grâce. « Qui voudra voir cette question espluchée plus au long, et à fonds de cuve, déclare-t-il, qu'il lise le docteur Molina » (1), et « lais-

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 404.

sant comme chose un peu trop espineuse la division des sciences de Dieu en science intuitive, abstractive, moyenne » (1), il adopte cependant les conceptions essentielles du système moliniste. Par la science de simple intelligence et par une vue intuitive qu'il a de toutes choses dans un perpétuel présent, Dieu voit ce qui est possible et qui ne s'accomplira pas de même qu'il voit ce qui existe ou existera réellement.

Il sait aussi ce que chaque créature fera librement, « il prévoit bien tout ce qui est en nostre puissance, mais il ne le détermine pas ; car il ne veut pas le péché, et ne contraint personne à embrasser la vertu par force » (2).

« ... Nous pouvons dire qu'il prédétermine le bien... par une prédéfinition absolue, supposant la prévision de nostre détermination » (3), mais il ne prédétermine pas le mal, car « ce qui biaise ou s'esgare de ses intentions ne tombe point... sous sa prédifinition.

« Au bastiment de quelque Eglise il eschoit qu'un eschafaud se crève, que dix ou douze personnes demeurent sur la place ensevelies dans les ruynes ; on ne dira jamais que cela suit en vertu du dessein du maistre architecte, ce n'est point luy qui a déterminé cette cheute, quand bien mesme il l'auroit prévue n'estant point obligé d'y remédier. »

« Ainsi encores que Dieu ait prévu la cheute de nos premiers parens, et qu'il ait veu qu'en suite de cette cheute nos corps en prendroient une lourde secousse...

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 273.

(2) *Ibid.*, liv. II, p. 382 et suiv.

(3) *Ibid.*

néanmoins on ne dira jamais que Dieu ait prédéfini la mortalité de nos corps, ny les incommoditez de nostre vie (1). »

Dieu dans sa bonté veut le salut de l'humanité entière, mais il ne le veut que d'une volonté antécédente, il nous gouverne « comme personnes libres, non pas en esclaves, il nous laisse les occasions de mériter et de nous perdre, afin que nous ayons nostre part en nos mérites, et que nous ne puissions accuser que nous-mêmes pour nostre perte » (2).

C'est donc la volonté humaine justement appelée par le poète *regina voluntas* qui commande et qui, par une libre adhésion à la coopération divine, donne son efficacité à la grâce. « Dieu... désire que tout le monde se sauve, Sathan désire que tout le monde se perde, s'il n'entrevient autre chose que ces deux volontez, ou plustost velléitez de Dieu et de Sathan, rien ne se fera ; ny les hommes ne se sauveront pas pour la seule volonté de Dieu, ny ne se damneront pas par la seule volonté du diable. C'est l'homme qui de sa franche volonté contribue à son malheur, ou à sa gloire, ayant receu la grâce, y renonce si bon luy semble, se range du costé de Sathan, ou se tient du costé de Dieu, la volonté d'autrui en cet affaire n'est qu'une circonstance peu ou point considérable (3). »

Sans entrer dans les subtilités métaphysiques de la grâce suffisante et efficace, le P. Garasse exposait les con-

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 383.

(2) *Ibid.*, liv. II, p. 382.

(3) *Ibid.*, liv. II, p. 258.

séquences de cette liberté illimitée ; la prédestination et la réprobation antérieures au libre consentement de l'homme n'existent pas ; Dieu sait comment agira la créature dans telle ou telle circonstance, mais il n'exerce aucune pression « et ne peut y porter autre chose du sien que la patience » (1).

C'est dans le châtement du péché qu'éclate la justice de Dieu, il « nous conduit au bien par la main, par son exemple, par ses commandements, par ses conseils ; et enfin voyant qu'il n'y aura plus autre remède pour empêcher le mal, il mettra le feu à la maison par le dernier embrasement » (2).

Dieu donne à tous les secours de la grâce, il « travaille avec toutes les créatures en toutes leurs actions qui sont naturelles, surnaturelles ou morales... comme un pédagogue s'accommode avec un enfant pour luy enseigner à cognoistre les lettres (3) ».

Mais, tout en reconnaissant la nécessité de la grâce dans l'ordre d'actions méritoires à un point de vue surnaturel et chrétien, le P. Garasse énonçait plusieurs propositions favorables à la raison naturelle et admettait la possibilité d'un acte de foi naturel ou d'un acte moralement bon, même sans intervention divine.

Saint-Cyran, partisan et défenseur zélé de la pure doctrine de saint Augustin, n'hésita pas à engager la dispute.

L'infériorité de son obscur adversaire était pour lui une garantie de succès.

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 391.

(2) *Ibid.*, liv. II, p. 425.

(3) *Ibid.*, liv. III, p. 391.

« Ce n'est pas le temps d'enfoncer ces matières (de la grâce)... ny la personne à qui je parle ne se montre pas par ses escrits capable de recevoir sur ce sujet une plus particulière instruction (1) », déclare-t-il avec hauteur, mais il se départait souvent de ces résolutions et donnait aux problèmes de la liberté et de la Grâce un développement considérable.

III

Division [des questions sur] la grâce débattues dans la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse.

Nous tâcherons de prouver par les textes les plus significatifs en quoi ses opinions essentielles sont conformes aux théories générales du jansénisme. L'intelligence de l'exposition nous oblige à réduire les multiples points controversés épars à travers la *Somme des fautes et faussetez* à trois groupes principaux traitant du triple état de l'humanité :

1° Etat de la nature innocente ; 2° état de la nature déchue ; 3° état de la nature rachetée par la grâce. La confrontation des passages tirés des écrits du P. Garasse et de Saint-Cyran nous permettra de suivre le progrès de leur pensée.

(1) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 14.

**Exemples : 1^o Questions concernant l'état
de la nature innocente.**

P. GARASSE. — « Nous eussions en cet estat d'innocence... esté munis par l'impassibilité contre toutes les injures et invasions des élémens, nous eussions eu toutes les commoditez imaginables, excepté celle de l'immortalité, car enfin, estant composez des mesmes élémens que nous sommes composez maintenant, il eust fallu voir la fin de l'ouvrage : nous fussions morts sans douleur, mais en fin nous fussions morts (1). »

SAINT-CYRAN. — « Cette proposition contient une hérésie, aussi formelle et manifeste, que jamais hérétique en ait prononcé en l'Eglise de Dieu.

« Elle est condamnée en divers endroits dans les œuvres de saint Augustin et des autres pères, dans les Conciles et dans l'Ecriture sainte.

« Voicy ce que Dieu en dit en termes exprès de la Genèse : *De l'arbre de science de bien et de mal, tu n'en mangeras point. Car dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.* »

Et au livre de la sapience :

Dieu n'a point fait la mort, et ne s'ejouit pas en la perdition des vivans (2).

Et plus bas : *Dieu a créé l'homme inexterminable, ou comme traduit la Bible Française, immortel, et l'a fait à*

(1) *Somme théologique*, liv. III, p. 700.

(2) Ces passages sont en italique dans le texte original.

l'image de sa semblance ; mais par l'envie du diable, la mort est entrée en toute la terre.

«... Le Concile de Carthage, receu par toute l'Eglise catholique, a condamné vostre proposition, sous peine d'anathème, plus de douze cents-ans devant que vous fusiez né ;... *Il a pleu, dit-il, à tous les Evesques qui ont assisté à ce synode, que quiconque dit, que le premier homme a esté fait mortel, de sorte qu'il mourroit quant au corps, c'est-à-dire qu'il sortiroit de son corps, soit qu'il pechast, ou ne pechast point, non par le mérite du péché, mais par la nécessité de la nature, soit anathème.*

« N'est-ce pas cette mesme proposition condamnée que vous avancez de mot à mot ?

« Car qu'est-ce, *necessitate naturæ*, comme disait Pélagius, sinon pas ce que nous estions *composez de mesmes élémens que nous sommes maintenant*, comme vous interprétez plus clairement l'hérésie de Pélagius ?

« Puisque vous tenez donc le chef et le principe de toutes les hérésies pélagiennes, ce n'est plus de merveille que vous en ayez embrassé quasi toutes les autres principales propositions (1). »

D'après l'enseignement janséniste, l'état de la « pure nature » est absolument incompatible avec la justice et la bonté de la Providence.

Dieu n'a pu créer l'homme que pour la jouissance du souverain bien et de la félicité suprême dans le royaume éternel. Cette destinée surnaturelle est une partie essentielle de la nature humaine. La grâce « de santé » accor-

(1) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 2, 4, 5.

dée à l'homme innocent différerait de la grâce réparatrice, « médicinale » donnée à l'homme déchu. Avant la chute, l'homme avait la liberté du choix. détruite par le péché, mais, même dans cet état relativement parfait d'innocence primitive, il ne pouvait rien sans le secours divin.

P. GARASSE. — « ... Le combat ne fust pas entre Dieu et le diable, mais entre nos parens et diable », et « en cet affaire Dieu n'estoit que le spectateur qui les regardoit faire ». Et plus bas :

« Dieu ne luicta jamais contre le diable, mais laissant l'homme en la main de sa liberté et de son conseil, permit qu'il fust tenté et surmonté par le diable :

« Il est vray qu'il eust désiré, sans violenter la liberté de l'homme, qu'il eust surmonté le diable ; mais il ne se jetta jamais dans la meslée pour résister en personne au diable et donner assistance à l'homme, ains se tenant sur la barrière, regardoit les combattans (1). »

SAINT-CYRAN. — « Voilà un langage aussi parfaitement pélagien, que jamais Pélagius en ait prononcé, qui a esté réfuté par saint Augustin en plusieurs endroits, comme injurieux à la grâce du Fils de Dieu ; *Quand nous combattons, dit-il, en ce combat, nous avons Dieu pour spectateur ; quand nous sommes en peine en ce combat, nous appelons Dieu à nostre secours. Car s'il ne nous aide, nous ne pourrons, je ne dis pas vaincre, mais non pas mesme combattre...* Et afin que vous ne pensiez point qu'Adam n'ait pas eu besoin de cette assistance... oyez ce qu'il en dit ailleurs : *Car celuy qui l'avoit fait le gouvernoit. Il a voulu abandonner celuy par lequel il avoit esté fait.*

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 256-267.

« Dieu l'a permis, comme disant : Qu'il m'abandonne, et qu'il se trouve soy-mesme, et qu'il esprouve par sa misère qu'il ne peut rien faire sans moy. »

« ... Pour vous oster tout sujet de réplique et vous estouffer la parolle dans la bouche par l'autorité de toute l'Eglise catholique, voicy le canon 19 du Concile d'Orange, pris de l'Epistre 106 de saint Augustin, qui vous empêchera de regimber, si vous n'aimez mieux estre frappé de l'anathème des pélagiens.

« Encore, dit-il, que la nature humaine perseverast en cette intégrité en laquelle elle a esté créée, elle ne se conserverait en aucune façon elle-mesme, sans l'aide de son Créateur. »

« ... Outre les manières d'assister pratiquées entre les hommes, Dieu nous assiste et nous aide encore d'une particulière et intérieure façon... à sçavoir par une grâce que toute l'Eschole appelle actuelle, à cause qu'elle consiste en une motion actuelle et continuelle, qui nous va fortifiant l'esprit ;... aussitost qu'elle vient à cesser d'estre en nous par la subtraction que Dieu en fait, lorsqu'il luy plaist, ou que les pechez de l'homme le méritent, cette ardeur de courage s'allentit en l'homme, et il retourne incontinent à sa foiblesse accoustumée (1). »

Selon l'une des grandes thèses augustinienes, l'humilité est la leçon fondamentale du mystère de l'Incarnation. Saint-Cyran attaquait donc avec véhémence toutes les assertions où le P. Garasse semblait favoriser l'orgueil humain en exaltant le pouvoir de la raison.

(1) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 16, 17, 18.

2° Questions concernant l'état de la nature déchue.

P. GARASSE. — «... Combien y a-t-il eu de Moines et d'Anachorettes dans les deserts, souz saint Antoine, saint Paul, etc. ; ...combien de religieux dans les Ordres de saint François, saint Dominique, etc..., qui ne sont jamais tombez en péché, qui est la vraye infirmité de l'esprit (1). »

SAINT-CYRAN. — « Vous profitez de plus en plus de l'eschole de Pélagius ;... l'Eglise entendant la foiblesse humaine mieux que vous, prie tous les jours en la Messe *pro innumerabilibus peccatis, offensianibus, et negligentis* (2). »

Saint-Cyran revenait ailleurs encore à ce sujet : « Dites-nous, s'exclamait-il, si l'ignorance de la foiblesse peut subsister et compatir avec le vray bonheur ? Si la cognoissance chaleureuse de soy-mesme n'est pas une partie du vray bonheur ?

«... Si ce vray bonheur peut subsister avec un vice aussi detestable comme est l'orgueil, et avec une ignorance si damnable, comme est celle par laquelle on s'ignore soy-mesme ?

« Le dessein de nous rendre bien heureux est-il contraire à celuy de nous humilier ?

« ... Or il est vray que le but de la religion (depuis la cheute d'Adam) n'est pas simplement de rendre l'homme

(1) *Somme théologique*, liv. III, p. 760.

(2) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 22, 23.

heureux, mais aussi de le délivrer de sa damnation, et de le guérir de sa maladie. » (1)

Le P. Garasse semblait attribuer à l'homme une puissance illimitée pour le bien en disant : «... Le Créateur a mis et semé dans l'ordre de la nature des Estoiles, et des raisons populaires, comme des astres du matin, avec l'assistance desquels, et sans nous destourner de nos affaires, et avoir recours aux lumières surnaturelles nous pouvons cheminer et trouver, comme parle David, le chemin de la ville qui doit estre nostre demeure. Ce que n'ont pas fait les anciens philosophes, et sont pour cest effect grandement criminels, d'autant, dit Saint Augustin sur ce passage, qu'ils pouvoient cheminer à la faveur du crépuscule, comme font les voyageurs diligens, qui gagnent la fraischeur du matin et se passent bien du soleil, ayant la douce clarté de l'aurore. » (2).

SAINT-CYRAN. — « Je ne m'amuseroy point à alleguer des passages, ny à prouver une chose qui ne sçauroit estre contestée que par un pélagien.

« Saint Augustin sur ce passage du Pseaume... enseigne expressément le contraire... Voici ses paroles :

«... Pourquoi est-ce que leur ame a defaillly en eux ? pour quelle utilité ? Car Dieu n'est pas cruel, mais il se rend plus recommandable ; ce qui nous est utile, afin que nous venans à defaillir, il soit prié par nous ; et que luy venant à nous secourir, il soit aimé par nous... Ce sont... les paroles de saint Augustin, bien esloignées de vostre intention, d'autant qu'il attribue mesme à la grâce de Dieu,

(1) *Somme des fautes*, liv. II, p. 425 et suiv.

(2) *Somme théologique*, liv. I, p. 8.

de faire qu'on trouve le chemin de la ville ; tant s'en faut qu'il attribue à la nature foible et blessée par le péché, la puissance de cheminer, comme vous dites, par ce chemin en cette vie.

Il dit doncques, parlant des philosophes qui avaient cognu la divinité par les créatures :

« Ce qu'ils ont trouvé par curiosité, ils l'ont perdu par orgueil. Car disans qu'ils estoient sages, c'est-à-dire, s'attribuans à eux-mesmes le don de Dieu, ils sont devenus fols (1). »

Mais à côté de ce sentiment intense de la misère humaine, Saint-Cyran avait une haute idée de la valeur de la conscience individuelle et il réfutait vigoureusement toutes les assertions où le P. Garasse abaissait l'homme outre mesure. « Il y a fort peu ou point de différence entre la perfection des anges et de l'âme raisonnable, déclarait-il en alléguant un texte de saint Augustin » (2), et ailleurs il exprimait son opinion plus formellement encore disant : « Si vous eussiez eu la moindre parcelle du jugement que donne la charité chrestienne, vous vous fussiez bien gardé de mettre cette pierre d'achoppement au devant des foibles, en un temps où l'Eglise est attaquée sur ce point par les hérétiques, qui employent toutes leurs forces à fin d'effacer par leurs pernicieuses disputes cette excellence, qui a esté donnée à l'homme par dessus toutes les autres créatures, et qui le fait estre encores après le péché l'image de Dieu.

«... Tous les Pères anciens... sont pleins d'éloge de cette

(1) *Somme des fautes*, liv. I, p. 191-198.

(2) *Ibid.*, liv. IV, p. 60 et suiv.

dignité d'image, qui est particulière à l'homme par dessus les bestes et les créatures inanimées (1). »

3^e Questions concernant l'état de la nature rachetée par la grâce.

Le système janséniste attribuait à la grâce conférée gratuitement à la nature déchue une entière efficacité. Sous l'empire absolu de l'action divine, l'homme avance irrésistiblement dans la voie de la perfection, poussé par une impulsion inéluctable qui n'exclut pas cependant le concours de sa liberté.

P. GARASSE. — « Dieu... fait ce qu'il peut (sans intéresser la liberté de l'homme) à ce que nous n'offensions point sa bonté (2). »

SAINT-CYRAN. — « C'est une proposition... injurieuse à la toute-puissance et à la bonté de Dieu. Car quelle plus grande injure lui sçauroit-on faire que de dire qu'elle est tellement bornée et faible qu'elle ne sçauroit empêcher un seul péché, outre ceux qu'elle empesche en effet ? ... Quelle est plus grande impiété que de dire... que la grâce qui empesche les péchez, et qui nous rend véritablement libres, soit contraire à la liberté ? »

« ... Comme s'il n'estoit pas en la puissance de celuy qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel et dans la terre, de vous mener à la sainteté de saint François ou d'autres, sans offenser la liberté de l'homme.

« ... *Il fait des volontés humaines ce qu'il veut, quand il*

(1) *Somme des fautes*, liv. I, p. 84.

(2) *Somme théologique*, liv. II, p. 433.

veut ; ... car s'il eust aussi voulu enseigner ceux à qui la parole de la Croix semble estre une folie, de venir à Jésus-Christ, sans doute ils y viendroient (1).

« Dieu appelle ceux qu'il daigne appeller, et fait religieux qui bon luy semble (2). »

Après avoir parlé de la distribution gratuite de la grâce et de son opération nécessitante, Saint-Cyran expose ses opinions sur la *prédestination*.

« ... La grâce et l'esprit de Dieu, dit-il, souffle où il luy plaist ; ... » elle « ne laisse en arrière aucune sorte d'esprits parmy les enfans de miséricorde, et... pareillement elle laisse en arrière toute sorte d'esprits parmy les enfans de gehenne, afin que celuy qui se glorifie, se glorifie au Seigneur. »

Le *mérite personnel* ne sert de rien dans l'œuvre du salut : « ... Que tous ceux qui liront ces choses, comprennent combien un esprit aigu, et une longue diserte est peu de chose, si les pas des hommes ne sont dressez par le Seigneur.

« Ce qui par la *secrète équité de la miséricorde divine* a esté donné à plusieurs, qui estoient plus grossiers et plus foibles, au lieu que plusieurs tres penetrans et très éloquens, destituez du secours de Dieu, couroient avec vitesse et obstination d'esprit, afin de s'égarer davantage du chemin de la vérité (3).

(1) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 69-70. Le dernier alinéa est emprunté par Saint-Cyran à saint Augustin, de *præd.*, c. 8.

(2) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 36.

(3) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 39-40. Les deux derniers passages (en italique dans le texte) sont pris par Saint-Cyran dans les œu-

« ... La doctrine catholique nous apprend que nulles qualitez naturelles de l'esprit de l'homme ne peuvent estre marques infaillibles de la prédestination ; ... elle apprend encore avec pareille assurance, que ny la foy, ny l'espérance, ny la charité de cette vie, pour grande et pour ardente qu'elle soit... ne sçauroient en façon du monde estre une marque infaillible de la prédestination, puisque toutes ces vertus se peuvent perdre, et se perdent souvent par la liberté de l'homme (1). »

Saint-Cyran admet cependant *les bonnes œuvres* qui servent à la justification et précèdent la rémission des péchés. Il réfute l'assertion émise par le P. Garasse dans un sens contraire.

P. GARASSE. — « Il n'est pas en la puissance des hommes ny des anges de contracter avec luy (Dieu) par une vraie obligation, non plus qu'il n'est en la puissance des fourmis d'obliger et d'attacher les hommes par contract.

« Et quand un homme de sainte vie, après avoir gardé les commandemens de Dieu, penserait agir avec luy par la rigueur de justice, comme fait un marchand avec un autre, il ne trouveroit pas ses comptes. Car Dieu luy pourroit dire en la rigueur, quoy qu'il ne le fera jamais par les règles de sa bonté : vous avez gardé mes commandemens, vous avez bien fait, vous y estiez obligé ; vous n'avez rien fait que vous ne deussiez faire. Dittes hardiment que vous estes serviteur inutile, il ne me plaist pas de vous donner la gloire que vous pensez avoir méritée.

vres de saint Augustin. Il y puise, du reste, tous les arguments qu'il croit être les plus convaincants.

(1) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 42.

« Je veux que l'exercice de la vertu, laquelle vous avez pratiquée, vous serve de récompense : Et si je vous donne la gloire, sçachez que ce n'est par aucune obligation, mais purement et simplement par tiltre de libéralité, non pas de vroye récompense. Et si quelquefois j'ay qualifié la gloire, du nom de couronne, de solde, de salaire, sçachez que ce n'estoit pas pour m'obliger à vous à la rigueur, mais seulement pour vous donner courage à travailler en ma vigne (1). »

SAINT-CYRAN. — « Je ne veux pas en vous réfutant imiter la vanité que vous témoignez avoir à faire de gros volumes, où il y a quantité de bourre, et beaucoup plus d'yvraye que de froment. Je me contente de vous dire que cela répugne :

« 1^o A la qualité que les justes ont d'estre enfans de Dieu ; 2^o à l'ordonnance et à la promesse divine, par laquelle il a ordonné et promis la vie éternelle aux bonnes œuvres des justes, comme salaire, comme couronne et comme prix, qui supposent qu'il y a du mérite, du combat et du travail en nos bonnes œuvres ;

« 3^o A cette grande dignité que nous acquérons par le baptême, et que nous conservons par notre bonne vie, d'estre incorporez en Jésus-Christ, et de contracter une si étroite union avec luy, que nous sommes ses membres, unis en luy, comme en nostre chef.

« Ce qui fait que nos bonnes œuvres sont les œuvres de Jésus-Christ, et agréables au Père comme faites en nous par Jésus-Christ mesme (2). »

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 283.

(2) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 79.

Le problème du mérite de *bonnes œuvres des payens* et, par conséquent, du *salut des infidèles*, une des questions fréquemment débattues dans les controverses de la grâce, occupe une grande place dans la dispute engagée entre Saint-Cyran et le P. Garasse.

P. GARASSE. — «... Les théologiens... ne nient pas que cette faveur (le salut) n'ait peu estre faite à quelques anciens philosophes de la Gentilité... Les Pères de l'Eglise ont estimé... que cette grâce a esté faite à celui qu'ils ont le plus aimé. Saint Augustin estime, ou pour le moins désire avec passion, que Dieu ait fait cette grâce à deux des anciens payens, sçavoir à Epictete et à Virgile (1). »

SAINT-CYRAN. — « Saint Augustin... parle par occasion du salut des payens, mais de telle façon que le plus es-tourdy esprit du monde auroit de la peine de tomber en cette imagination que vous avez eue... On voudroit bien que tous les damnez du temps de Jésus-Christ, et particulièrement ces excellens hommes, eussent esté délivrez, si on ne sçavoit, que le sens humain juge autrement que la justice du Créateur.

«... Car de désirer la délivrance de tous les damnez..., c'est une compassion charnelle ;

«... Pleust à Dieu que comme l'Eglise a imposé silence à l'auteur de cette resverie (Origène) que ceux aussi qui ont charge de vous, missent des bornes aux forlignements de vostre plume (2). »

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 299-300.

(2) *Somme des fautes*, liv. I, p. 171, 178, 179, 180.

A propos d'une autre assertion du P. Garasse, Saint-Cyran refuse radicalement toute valeur aux œuvres des infidèles et met l'accomplissement de préceptes moraux hors de leur pouvoir.

P. GARASSE. — « ... Il faut bien que la doctrine évangélique soit faisable, puisque ses plus difficiles maximes ont esté accomplies, voyre par des hommes qui estoient hors de l'Eglise, assistez de la seule bonté de leur nature et de la grâce généralle, que Dieu ne refuse à personne (1). »

SAINT-CYRAN. — « Combien feriez-vous mieux de vous esloigner de cette hérésie, qui rehausse tant les forces de la nature, et de parler en cette matière avec saint Augustin, dont la doctrine en la matière de la grâce a esté approuvée par six papes...

«... Si vous ignorez son sentiment, vous le pourrez apprendre dans le premier livre de l'œuvre imparfait contre Julian... : *C'est la cupidité mondaine qui engendre la force des payens ; mais c'est l'amour de Dieu qui engendre la force des chrétiens.*

«... Si vous eussiez bien leu et entendu les livres de ce grand docteur de la grâce,... vous eussiez sceu qu'il n'y a nulle grâce commune aux chrestiens et aux payens qui leur face faire de vrayment bonnes actions, quoy que Dieu empesche souvent les payens d'en faire de mauvaises (2).

«... Tout ce qu'on fait sans la foy, soit par action, ou par parolles, ou par pensées, est un péché ;... la foy est

(1) *Somme théologique*, liv. III, p. 742.

(2) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 12, 14.

indubitablement nécessaire pour une œuvre qui soit propre à la justification (1). »

Conclusion.

Ainsi que nous le pouvons constater par la juxtaposition des textes les plus significatifs, les opinions essentielles du molinisme et du jansénisme s'affirment dans les assertions des deux adversaires. Le P. Garasse accorde à l'homme la liberté du choix entre le bien et le mal et semble exagérer la puissance du libre arbitre exercé au détriment de la grâce et de la prescience divines. Il attribue aussi à tous les hommes le bénéfice d'une « grâce générale » qui n'assure pas le salut, mais suffit pour bien agir, et la définition qu'il en donne rappelle celle de la « grâce suffisante » dont Molina fait précéder l'afflux de la grâce efficace indispensable pour sauver.

Afin d'extirper le molinisme épars dans la *Somme théologique*, Saint-Cyran usa du même stratagème que son ami Jansénius ; il identifia les tendances molinistes avec l'hérésie pélagienne, reprochant au P. Garasse de faire trop de concessions à la nature humaine.

Le P. Garasse rend l'homme responsable de sa détermination et fait dépendre sa destinée des mouvements de sa volonté ; Saint-Cyran affirme l'élection nominale d'un nombre restreint d'élus, l'élection indépendante du mérite personnel. La véritable liberté consiste, selon lui, dans la servitude à l'égard de Dieu. Plus nous sommes asservis

(1) *Somme des fautes*, liv. II, p. 32, 33.

à la grâce, plus nous sommes libres, car, comme il le dit formellement dans une de ses lettres de direction spirituelle, « la grâce allie des choses qui semblent contraires en apparence, la pauvreté avec les richesses, la folie avec la sagesse, la nécessité avec la liberté et le conseil avec le commandement » (1).

(1) *Lettres chrétiennes et spirituelles* (éd. 1648), t. I, p. 121.

CHAPITRE IV

QUESTIONS MORALES

Conflit du rigorisme janséniste et du probabilisme adopté dans la casuistique des Jésuites. Énumération des ouvrages de quelques casuistes antérieurs à la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse.

« La corruption et dépravation de l'Ethique chrestienne » figurait parmi les plus graves accusations formulées par Saint-Cyran contre le P. Garasse, et plusieurs passages de la *Somme des fautes et faussetez* témoignent du conflit latent entre les théories morales des Jésuites et des Jansénistes.

Dès le xvi^e siècle, la théologie morale dégagée de l'ensemble de l'enseignement ecclésiastique devint l'objet d'études spéciales.

La religion revendique à juste titre le droit de régler les obligations de la vie sociale dans la mesure utile au bien commun. De nombreux docteurs entreprirent d'appliquer les conclusions théologiques à des cas concrets, de systématiser la science de la conduite morale et d'en dresser les préceptes. L'idée de la probabilité considérée comme motif suffisant d'actions humaines fut la base de la casuistique de l'époque et le germe de contestations soule-

vées entre les partisans de la morale austère et les promoteurs des solutions accommodantes.

Avant d'arrêter définitivement la manière d'agir dans les circonstances particulièrement délicates, l'homme éprouve nécessairement la crainte et le doute ; il serait, dans la plupart des cas, condamné à l'inertie, s'il ne voulait agir qu'en ayant la certitude de bien faire.

Les théoriciens de la casuistique ont donc été amenés à résoudre habilement ce problème embarrassant et ils apportèrent dans l'examen de ces questions subtiles toute la finesse de leur esprit. Ils supposèrent que Dieu, connaissant la faiblesse de l'homme, n'exige pas la perfection absolue de ses actes, mais admet comme suffisamment bonne toute action exécutée en bonne foi, fondée sur un motif « probable » et appuyée par une raison sérieuse.

La prudence doit être la vertu principale des directeurs de conscience qui, tout en dirigeant leurs pénitents selon les principes de la religion, doivent les guérir des scrupules et leur rendre la dévotion douce, attrayante et facile. Cette méthode qui à l'origine n'avait rien de blâmable a été ensuite détournée de son sens primitif par les interprétations outrées dont elle fut objet.

Les théologiens désireux de préciser la force du motif requis à l'acte prudent, arrivèrent à soutenir les opinions les moins probables, alléguées parfois à la faveur d'une autorité douteuse.

Il est évident que les raisonnements basés sur des principes si relatifs donnaient lieu à des aberrations dangereuses, abandonnant l'homme à la complète liberté d'agir.

Les Jésuites furent en grand nombre parmi les théologiens qui tentèrent la codification du probabilisme. Bien que les subtilités casuistiques aient été communes à plusieurs docteurs et enseignées antérieurement à l'institution même de la Société de Jésus, l'opinion publique désigna fréquemment ses membres comme les seuls auteurs du mal causé par le relâchement de la discipline morale. Au moment de la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse, les ouvrages des PP. Escobar, Bauny et Vasquez, flétris si durement par Pascal, n'avaient pas encore paru, mais la Compagnie de Jésus comptait déjà plusieurs écrivains dont les théories nuisaient à la réputation de l'Ordre.

Parmi les principaux casuistes contemporains, il faut citer Martin de Funez (1560-1611) auteur de *Speculum morale et praticanum* (1598), Filiutius (1566-1621), premier casuiste du Saint Office, auteur du *Moralium quæstionum de christianis officiis et casibus conscientie* (1622), Thomas Sanchez (1550-1610), dont le traité *de matrimonio* fut déféré aux tribunaux ecclésiastiques, Emmanuel Sa (1530-1596), dont l'ouvrage *Aphorismi confessoriorum ex doctorum sententiis collecti* (1595), dénoncé comme scandaleux par Bañes, fut mis à l'index en 1603.

Le Traicté de la preud'homme, discrétion et autres qualitez requises au confesseur (1614), *Le consolateur des âmes scrupuleuses...* (1617), *La pratique succincte et raccourcie des plus difficiles cas de conscience...* (1623) du P. Valère, Reginaldus (1545-1623) jouirent aussi d'une considérable popularité (1).

(1) Ces notes bibliographiques sont prises dans l'histoire abrégée de la théologie par l'abbé Pierrot, à la suite de son *Dictionnaire de*

Les auteurs cités, soucieux surtout de concilier l'accomplissement des préceptes moraux avec les exigences du monde, furent violemment attaqués par l'école janséniste éprise d'un rigorisme excessif.

Mais les adversaires des Jésuites ne surent pas éviter l'excès contraire ; ils opposèrent à l'indulgence exagérée le puritanisme outré et, en multipliant les restrictions, allèrent jusqu'à rendre la perfection inaccessible à la moyenne de l'humanité. L'homme tend naturellement au mal, il n'est retenu que par la crainte de la loi, barrière nécessaire contre ses mauvais penchants.

« Les hommes charnels, et adonnez à l'amour des choses terrestres... ne sont capables d'estre ramenez à leur devoir, ou d'estre empechez d'outrepasser toutes les lois de la modestie civile que par la crainte des châtimens qui les menassent (1). »

II

Preuves du conflit visibles dans la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse. Exemples.

La *Somme théologique* du P. Garasse renfermant des passages contraires à la charité chrétienne et à l'idéal abrupt de la morale janséniste encourut le blâme de Saint-Cyran qui entreprit d'en dévoiler les erreurs. Il

théologie morale et dans les Tables de la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus publiées par P. Bliard à la suite de la Bibliothèque des P. P. Sommervogel et de Backer, t. X.

(1) *Somme des fautes*, liv. II, p. 225.

accusa le P. Garasse de renverser les lois civiles en prêchant les maximes pernicieuses à la sécurité publique.

P. GARASSE (1). — « ... Que Dieu ayt fait et mis en estre toutes choses pour sa gloire, c'est une vérité qui ne se nie point par un homme raisonnable. Car nous voyons qu'un homme, pour peu d'autorité qu'il puisse avoir, l'employe toute à soy-mesme, dans soy-mesme, pour soy-mesme. Un père de famille en sa maison, un magistrat en la République, un prince en ses Estats, tout ce qu'ils font n'est que pour l'establissement de leur estre, de leur charge, de leur Estat. »

SAINT-CYRAN. — « Ces propositions sont aussi fausses et aussi erronées que la fausseté mesme, inventées dans l'Eschole où préside non l'esprit de la charité, qui ne cherche pas ses intérêts, mais celuy de l'orgueil et de la vanité qui n'a d'autre but et plaisir que de dominer.

«... En l'action il ne faut pas aimer l'honneur en cette vie, ou l'autorité, pource que toutes choses sont vaines sous le soleil ; mais il faut aimer l'œuvre mesme, qui se fait par l'honneur et par l'autorité qu'on possède, si on le fait bien et utilement, c'est-à-dire en telle sorte qu'il serve à ce salut des sujets qui est selon Dieu.

«... En la maison du juste, vivant par soy, et estant encore comme pèlerin esloigné de cette cité, ceux mesmes qui commandent, servent à ceux auxquels ils semblent commander. Car ils ne commandent que par convoitise de dominer, mais par un devoir de leur bien-faire (2). »

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 358.

(2) *Somme des fautes*, liv. IV, p. 57-58. Les deux derniers alinéas sont pris par Saint-Cyran dans saint Augustin, *Cité de Dieu*, ch. XIX.

P. GARASSE. — «... Bien qu'on puisse dire qu'elle (la loi de Moïse) a tacitement commandé la perfection de l'Evangile, qui git au pardon des injures, néanmoins je n'en trouve pas un commandement exprez et formel (1). »

SAINT-CYRAN. — « Vous deviez estre plus circonspect en ce point si important, qui concerne les mœurs et la passion qui domine le plus les esprits de la cour... Je suis marri qu'en un temps où les prélats du royaume, assemblez en la ville capitale, se mettent en peine de faire de très humbles remonstrances au Roy, a fin qu'il luy plaise d'arrester le cours de cette vengeance maligne qui pousse les gentils-hommes aux duels, vous avez osé publier une telle proposition (2). »

Dans l'indignation que manifeste Saint-Cyran à propos de cette assertion du P. Garasse, il y a peut-être le désir d'être agréable à Richelieu. La fureur des duels, de plus en plus alarmante, était arrivée à son comble sous Louis XIII et faisait prendre à l'autorité royale de sévères mesures.

La déclaration du 18 janvier 1613 enjoignait aux gentils-hommes qui auraient à se plaindre d'une offense de se pourvoir dans le mois devant le tribunal des maréchaux, sous peine de subir la juridiction des tribunaux. Cette législation s'augmenta des déclarations rendues en 1617, 1621, 1623, 1624 et 1625.

L'édit publié par Louis XIII le 5 février 1626, sous

(1) *Somme théologique*, liv. III, p. 710-714.

(2) *Somme des fautes*, liv. I, p. 55, 56, 57.

l'inspiration de Richelieu, effaçait définitivement des lois le combat judiciaire (1).

Les coupables s'exposaient à la dégradation et à la confiscation des biens. Les récidivistes encouraient la peine de mort.

Le cardinal ne recula même pas devant quelques châtimens exemplaires. Praslin, qui osa le premier enfreindre la nouvelle loi, fut exilé et dépouillé de ses charges ; François de Montmorency, comte de Bouteville, duelliste incorrigible, paya de la vie son audace et son insoumission.

P. GARASSE. — « Quand un gentil-homme donne un soufflet à un villageois, c'est un péché de cholère qui n'entre pas en considération : de villageois à villageois, c'est une offense ridicule, dont on ne fait pas estat, mais si un villageois ou un homme de neant avoit la hardiesse de donner un soufflet à un gentil-homme, l'offense ne se peut reparer que par la mort du criminel (2). »

SAINT-CYRAN. — «... Vous avez bien peu appris le langage du fils de Dieu ;... je confesse n'avoir point de paroles pour exagerer assez le grand excez que vous avez commis contre la vérité de l'Evangile... (3) »

P. GARASSE. — «... Je presuppose une vérité tirée des OEconomiques d'Aristote, que jamais la faute du valet ne fut justement imputée au maistre. Il n'est pas d'un serviteur comme d'un fils de famille, ou d'un disciple ;... d'autant qu'il y a je ne sçay quelle obligation mutuelle entre

(1) En mars 1626, le Parlement rendait un décret analogue. V. *Mercur françois*, année 1626, t. XI.

(2) *Somme théologique*, liv. II, p. 294.

(3) *Somme des fautes*, liv. VI, p. 75.

père et fils, precepteur et disciple, pour le fait de l'éducation. Mais entre valet et maistre, il n'y en peut avoir autre que de justice, tant servy, tant payé ; au partir de là, nulle relation mutuelle (1). »

SAINT-CYRAN. — « Le maistre doit trois choses à son valet, selon la doctrine d'Aristote au premier livre des *OEconomiques* : la nourriture, le travail et le chastiment. Que s'il manque à ce devoir, qui doute que les fautes que le valet fera à cause de ce manquement du maistre ne rejaillissent sur le maistre mesme, et qu'il n'en demeure coupable?... Il enseigne... que le maistre doit estre cause de la vertu du serviteur, et qu'il le doit admonester plus que ses propres enfans.

«... Le devoir ne consiste pas seulement à payer le salaire à ses valets, mais à les dresser à la vie éternelle... (2).

«... Je voudrois bien sçavoir de vous ce que vous feriez et diriez à un maistre, qui ayant esté emeu par les discours et raisons de saint Augustin et d'Aristote, se sentiroit troublé et bourrelé en sa conscience de ce que sçachant la dissolution de ses valets, le tort qu'ils font aux gens de bien, l'impiété de leurs blasphèmes, l'ignorance espaisse qu'ils ont des choses de Dieu, et de celles qui concernent le salut de leurs âmes, le mépris de la messe aux jours de festes et dimanches, la transgression fréquente des autres commandements de l'Eglise, et plusieurs semblables excez dont cette sorte de gens n'est que trop coupable, ne les a jamais repris de parolle, ny les a punis et chastiez en

(1) *Somme théologique*, liv. II, p. 375.

(2) *Somme des fautes*, liv. II, p. 278. Ce dernier alinéa est pris dans la *Cité de Dieu*, liv. XIX.

aucune façon, mais connivant à tout par une lasche indulgence, a neantmoins esté soigneux de leur payer exactement leur salaire ?

« Que diriez-vous, dis-je, à un tel maistre, s'il venoit se confesser à vous... et qu'il n'eust autre chose à vous dire que ce que je viens de rapporter ? Si vous voulez suivre les principes de cette morale que vous nous avez fait entendre cy-devant, vous devez requerir de luy qu'il vous fournisse d'autre matière pour l'absoudre.

« Vous luy devez dire : « vous vous trompez bon-homme, c'est un petit scrupule qui vous gehenne la conscience, allez à la bonne heure ; car c'est une maxime de théologie, *que jamais la faute du valet ne fut justement imputée au maistre ; tant servy, tant payé...* »

« Si vous luy parlez de la sorte, il vous tiendra pour un ignorant et incapable de vous acquitter du devoir d'un confesseur.

« Et si vous soustenez cette doctrine opiniastrement sans en vouloir demordre, tous les prelatz qui ont de l'interest que leur troupeau ne soit repeu d'herbes venimeuses, et toute l'eschole qui doit veiller contre les nouveautez pestilentieuses de la doctrine, vous tiendront sans doute pour heretique, voyant que vous tenez et enseignez en cet endroict une doctrine repugnante à saint Augustin, à l'ordre de la nature, à la raison, au sens commun des chrestiens, à la pratique universelle de tant de gens de bien, à la charité chrestienne, à la loy éternelle, à la parole du S. Esprit, qui vous condamne formellement, et prononce par la bouche de l'Apostre que vous estes pire qu'un infidelle ». (1)

(1) *Somme des fautes*, liv. II, p. 284-285.

CONCLUSION

Le P. Garasse ne peut pas être mis au rang des casuistes dont les propositions hardies scandalisèrent les puritains jansénistes, mais, désireux sans doute d'assurer à son Ordre la sympathie et la protection des Grands, il semble flatter leurs passions : l'égoïsme, l'esprit de domination, la dureté envers les faibles. Saint-Cyran, épris d'une morale épurée et sévère, lança les imprécations violentes contre les opinions émises par le P. Garasse.

Il se proposait de faire triompher dans la vie chrétienne un idéal de vertus surhumaines, il méprisait les contraintes qu'imposent les égards aux contingences du monde, aux compromis de la vie sociale, et les fondements de sa doctrine morale se dessinent déjà dans la *Somme des fautes*.

Comme nous l'avons pu constater au cours de cette étude, un contraste absolu sépare les deux adversaires. Leurs caractères diffèrent essentiellement.

Le P. Garasse, d'un tempérament combattif, jovial, gaulois, est l'antithèse de Saint-Cyran, grave, ferme et pondéré. Même contraste dans leurs opinions.

Evidemment, la personnalité un peu obscure du P. Garasse est moins caractéristique que celle de l'abbé de

Saint-Cyran, fondateur du mouvement janséniste, mais on trouve cependant dans la *Somme théologique* les traits dominants de l'enseignement accrédité dans les établissements de la Compagnie de Jésus.

La controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse survient au moment particulièrement animé de luttes entre le clergé régulier et séculier.

Partant de prétextes relativement futiles qui suffisaient alors pour faire éclater le conflit, elle prend les proportions d'un fait ayant un réel intérêt historique.

C'est, en effet, de l'année 1626 que datent les premières rencontres hostiles entre les principes théologiques et moraux des deux partis qui, dès lors, ne cessent plus de discuter.

Rappelons brièvement les conceptions les plus significatives des deux adversaires ; celles où les deux points de vue opposés qu'ils représentent chacun se manifestent le mieux.

Le P. Garasse ne se résigne pas à voir un Dieu farouche et impassible. Il insiste sur l'idée de la miséricorde et de la bonté divines ; or, cet « optimisme chrétien » est en contradiction radicale avec le pessimisme janséniste.

A la théorie relativement mitigée du péché originel, Saint-Cyran oppose les principes augustinien basés sur le dogme de la prédestination, à la morale accommodante et facile, — un rigorisme excessif.

L'atmosphère ambiante de la lutte devait nécessairement influencer les deux combattants et amener l'exagération.

Le P. Garasse reproche à son censeur d'agir dans un

esprit d'hypocrisie, mais les accusations d'hérésie, fréquentes dans la *Somme des fautes*, n'étaient pas non plus appuyées par des preuves solides, indispensables à de si sérieuses imputations et Saint-Cyran aggravait souvent la portée de certaines expressions en les isolant à dessein ou en en retranchant quelques termes.

Le P. Garasse armé de répliques naïves, engagé dans la voie épineuse d'inextricables difficultés de la discussion théologique, devait succomber sous les rigoureuses déductions de Saint-Cyran.

Le souvenir de cette controverse occupe quelque place dans l'histoire littéraire.

Au xvii^e siècle, les écrivains jansénistes conservent pieusement le récit de ce conflit terminé par la victoire du parti saint-cyraniste.

Lancelot (1) et Nicole (2) racontent l'incident avec un parti-pris évident ; Pascal (3), Arnauld (4) se plaisent à incarner dans la personne du P. Garasse tous les défauts de ses confrères.

Les historiens du xvii^e siècle, E. Dupin, Bayle, Nicéron (5) s'abstiennent de tout commentaire et relatent fidèlement le récit de leurs précurseurs.

(1) Lancelot, *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*. Cologne, 1738.

(2) Nicole, *Lettres sur l'hérésie imaginaire* (III^e lettre). Paris, 1667.

(3) Pascal, *XI^e Provinciale*.

(4) Arnauld, *Œuvres complètes*. Paris, 1775-1781, t. XXIX, préf. hist., p. XII ; t. XXX, p. 133-135.

(5) E. Dupin, *Hist. eccl. du XVII^e siècle*. Paris, 1714, t. II, p. 69 et suiv. ; Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. Paris, 1734, t. III, article Garasse ; Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, etc.* Paris, 1727-1745, t. XXXI.

L'immortel historien du jansénisme, Sainte-Beuve (1), passe presque sous silence la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse et ne semble point attacher d'importance à ce fait, pourtant initial, des luttes entre Jésuites et Jansénistes et qui, comme tel, mérite d'être tiré de l'oubli.

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 326 et suiv. Paris, 1870.

Vu et admis à soutenance
le 23 décembre 1916,

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

A. CROISSET,

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

	Pages
Le milieu politico-religieux	3-31

Conflit des tendances ultramontaines et gallicanes. La mort de Henri IV amène la rénovation du gallicanisme. Les revendications gallicanes aux Etats généraux de 1614. Un théoricien du gallicanisme politique : Pierre Pithou. Les principales thèses de son traité *Les libertez de l'Eglise gallicane*. — Droits du Pape et droits du roi. — La situation des Jésuites en France. La rivalité de la Compagnie de Jésus et de l'Université. La méfiance du Parlement envers la Compagnie de Jésus. — Le Parlement et l'Université censurent tous les livres séditieux. Exposé chronologique des principales censures (1610-1625). L'attitude conciliatrice du cardinal de Richelieu. Sa politique extérieure. — L'apparition des pamphlets *Admonitio et Mysteria* ressuscite le conflit entre gallicans et ultramontains. Troubles soulevés par la décision de l'assemblée du clergé. Un nouveau pamphlet : *Quæstiones quodlibeticæ*. Qui en était auteur ? Les désaveux du P. Garasse. L'incident de la censure du livre du P. Santarelli. Richelieu médiateur. Etat d'esprit public au moment de l'apparition de la *Somme théologique* du P. Garasse.

CHAPITRE II

Garasse et Saint-Cyran 32-60

Vie du P. Garasse. Son éducation, P. Garasse prédicateur. Ses dispositions littéraires. Son caractère. Examen sommaire de ses ouvrages antérieurs à la *Somme théologique*. Ses satires latines. *Le banquet des sages*. *Le rabelais réformé*. *La recherche des recherches*. *La doctrine curieuse*. Son sujet. Raisons qui ont suggéré au P. Garasse la composition de la *Somme théologique*. Ses précautions. — Plan de la *Somme*, son contenu et ses idées principales. Encouragements du P. Provincial. Critiques bienveillantes de Malherbe, Racan et Balzac. L'affaire des *Quæstiones quodlibeticæ* influence fâcheusement l'opinion publique. Le récit de l'incident fait par le P. Garasse. — Plainte du recteur à la Faculté de théologie. Abbé de Saint-Cyran entreprend la réfutation de la *Somme théologique*. La vie de Saint-Cyran. Son éducation. Sa liaison avec Jansénius. Son idéal et ses plans d'action. Analyse sommaire de ses ouvrages antérieurs à la *Somme des fautes*. *Question royale*. Apologie pour l'Evêque de la Rocheposay. Les convictions gallicanes de Saint-Cyran.

CHAPITRE III

Histoire de la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse. 61-82

L'antipathie de Saint-Cyran pour les Jésuites. Plan de la *Somme des fautes*. La Sorbonne condamne la *Somme théologique*. — Incident de la publication de la *Somme des fautes*. Le récit qu'en fait Nicole est-il exact ? L'attitude des Jésuites. Subterfuge du P. Garasse. Sa pseudo-réfutation. Réplique de Saint-Cyran. Le véritable motif de ses attaques contre le P. Garasse. Saint-Cyran vise les Jésuites. — Quelle est la date exacte de la publication de la *Somme des fautes* ? Contenu de la *Somme des fautes*. Résumé de l'Épître dédicatoire. Autres écrits échangés au cours de cette controverse. — La nouvelle orientation politique modifie le dessein de Saint-Cyran. Attitude de P. Garasse. Fin de sa carrière littéraire.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Méthode littéraire et théologique du P. Garasse et de Saint-Cyran 83-92

Le style du P. Garasse. Ses aptitudes poétiques. Son érudition. Sa dialectique. Le style de Saint-Cyran. — Ses convictions littéraires. — Son respect de la tradition ecclésiastique. Sa méthode. Ses procédés critiques.

CHAPITRE II

Questions théologiques générales 93-101

Aspect général de la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse. Les principales questions controversées : *a*) les questions dogmatiques générales ; *b*) les questions de la liberté et de la grâce ; *c*) les questions morales. — Contraste entre les conceptions théologiques des deux adversaires. L'indignation de Saint-Cyran. Les défauts de la méthode du P. Garasse. Exemples. Conclusion.

CHAPITRE III

La Liberté et la Grâce. 102-129

La controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse considérée comme la première manifestation du jansénisme. Exposé sommaire des principales controverses suscitées par les diverses interprétations du dogme de la grâce. Le système de saint Augustin. Ses contradictions. Saint Augustin concilie la prescience divine avec le libre arbitre. — La Réforme avive les discussions. — Le molinisme. Le thomisme. Le jansénisme. — Caractère de la volonté selon Jansénius. — La définition de la liberté. Le dualisme de la nature humaine. La doctrine sur la grâce formulée dans la *Somme théologique*. — Ses analogies avec le molinisme : *a*) l'homme se détermine librement ; *b*) accord

de la prescience divine avec la liberté ; c) la grâce est donnée à tous. — Le conflit de la pensée janséniste et moliniste démontré par la confrontation des textes tirés de la *Somme théologique* et de la *Somme des fautes*. — Division des questions sur la grâce débattues dans la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse. — Questions concernant : 1° Etat de la nature innocente ; 2° Etat de la nature déchue ; 3° Etat de la nature rachetée par la grâce. — Exemples. — Conclusion.

CHAPITRE IV

Questions morales. 130-142

Le conflit du rigorisme janséniste et du probabilisme adopté dans la casuistique des Jésuites. Énumération des ouvrages de quelques casuistes antérieurs à la controverse entre Saint-Cyran et le P. Garasse. — Preuves du conflit visibles dans la controverse. — Exemples. Assertions du P. Garasse et répliques de Saint-Cyran concernant : a) la responsabilité morale des supérieurs ; b) la vengeance ; c) la charité ; d) les devoirs des maîtres envers les serviteurs. — Conclusions générales du travail : a) caractère différent, très opposé des deux adversaires ; b) influence sur eux de l'atmosphère ambiante ; c) d'où l'exagération ; d) intérêt historique de leur controverse à cause des deux points de vue qu'ils représentent chacun ; e) sur la théologie de Dieu ; f) sur la théologie de la grâce ; g) sur la théologie de la morale ; h) souvenir historique de cette controverse aux *xvii^e*, *xviii^e* et *xix^e* siècles.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Adam, 94, 103, 109, 117, 119.
Alès (le P. d'), 105.
Antoine (saint), 119.
Apollonius, 99.
Armand (le P.), 11, 24, 49.
Arnauld (Antoine), 10, 57, 59, 141.
Aristote, 69, 136, 137.
Argentré (d'), 18, 19, 24, 26, 29, 64.
Aubert, 13.
Augustin (saint), 33, 56, 63, 91, 102, 104, 105, 107, 109, 113, 115, 118, 120, 121, 127, 134, 137, 138.
Avrigny (le P. d'), 20.
Artigny (abbé d'), 17, 37, 82.
Baïus, 55, 108.
Balzac, 49, 50.
Bañes, 132.
Basile (saint), 56, 63.
Bauny (le P.), 132.
Bayle, 21, 141.
Barberini (cardinal), 17.
Becan, 14.
Bellarmín (cardinal), 14, 23.
Bellay (évêque du), 9.
Bergier, 108.
Bignon, 60.
Bliard (le P.), 133.
Bonnefon, 42.
Bouillerot, 63.

Bouteville, 136.
Brémond (abbé H.), 86.
Brossald (le P.), 24.
Caïn, 39.
Calvin, 108.
Cardan, 39.
Casaubon, 36.
Charles IX, 9, 10.
Charron, 39, 40, 41, 46, 72.
Châtel, 10.
Clémencet, 56, 58, 81.
Clément, 14.
Corneille Agrippa, 39.
Coton (le P.), 11, 23, 35, 49, 52, 54, 68.
Cramail, 59.
Crétineau-Joly, 29.
David, 33, 120.
Démocrite, 39.
Diogène, 39, 46.
Domenech (abbé), 64.
Dominique (saint), 119.
Douarche, 13.
Dupin (Ellies), 5, 6, 58, 141.
Dupuy, 6, 60.
Duval, 25, 64, 72.
Epicure, 39.
Epictète, 126.
Escobar, 132.
Favereau, 52, 91.
Feret (abbé), 13.
Filesac, 26.

- Filiutius, 132.
 Filleau (le P.), 24.
 Fouqueray (abbé), 9, 11.
 François (saint), 119, 122.
 François II, 9.
 Funez (de), 132.
 Gerberon, 57, 75.
 Grégoire (saint), 56.
 Guizot (Guillaume), 40.
 Henri IV, 4, 8, 10, 14, 35, 58.
 Henri II, 9.
 Henriette de France, 15, 57.
 Hilaire (saint), 87.
 Isambert, 25.
 Jansénius, 55, 57, 61, 62, 75,
 102, 108, 109, 128.
 Janson, 108.
 Joannès (le P.), 17.
 Joly, 21.
 Jourdain, 13.
 Judas, 39.
 Keller (le P.), 17.
 Lachèvre, 39.
 Laferrière (abbé), 55, 58.
 Laffamas, 52.
 Lancelot, 62, 79, 88, 141.
 Lessius, 55.
 Lexcluse, 71.
 Lipse, 55.
 La Rochefoucauld (cardinal de),
 19, 64, 72.
 La Rocheposay (évêque de), 56,
 58, 59.
 Louis XIII, 12, 23, 27, 53, 135.
 Luther, 108.
 Machiavel, 20.
 Malherbe, 48, 49, 50, 51.
 Mariana (le P.), 14, 23, 35.
 Marillac, 26, 27.
 Maximilien de Bavière, 17.
 Mersenne (le P.), 38.
 Miron, 5.
 Moïse, 77, 135.
 Molina, 106, 110, 128.
 Montaigne, 39, 40, 41.
 Montereul, 49.
 Moulin (du), 36.
 Moustier (du), 22.
 Nemrod, 39.
 Nicéron, 141.
 Nicole, 66, 67, 141.
 Nisard, 20, 22, 35.
 Ogier, 42.
 Origène, 99, 126.
 Ossebray (d'), 21.
 Pascal, 63, 132, 141.
 Pasquier, 10, 30, 36, 37, 71.
 Paul (saint), 119.
 Pélage, 104, 116, 117, 119.
 Perrens, 39.
 Perron (cardinal du), 5.
 Pie IV, 10.
 Pierre (saint), 119.
 Pinthereau (le P.), 57.
 Pithou, 6, 7, 8.
 Platon, 48.
 Plotin, 99.
 Pomponace, 39.
 Porphyre, 98, 99.
 Prat (le P.), 33, 49, 68.
 Prat (G. du), 9.
 Prestre (le), 4.
 Rabelais, 36, 39.
 Racan, 49.
 Rapin (le P.), 34, 39, 64, 84.
 Remy, 37.
 Richelieu (cardinal de), 15, 16,
 20, 22, 26, 27, 30, 44, 52, 53,
 56, 58, 77, 78, 79, 81, 135, 136.
 Richer, 5, 14, 60.
 Roguenant, 65.
 Sa, 132.
 Sanchez, 132.
 Santarelli, 21, 23, 24, 26, 27.

- | | |
|--|-------------------------------|
| Sainte-Beuve, 60, 95, 142. | Tarin, 22, 54. |
| Sardanapale, 39. | Testefort, 26, 27. |
| Scribani, 17. | Thomas (saint), 44, 107, 110. |
| Servin, 12, 21, 30, 36, 53. | Thou (de), 60. |
| Spada (le nonce), 9, 26. | Vacant, 106, 107. |
| Sommervogel (le P.), 32, 35, 42,
81, 133. | Vanini, 39. |
| Strowski, 39. | Vasquez, 132. |
| Suarez, 14, 23. | Viau, 39, 41. |
| Suffren (le P.), 29, 53, 68. | Vigor, 60. |
| | Virgile, 126. |
-

Imp. J. Thevenot, Saint-Dizier (Haute-Marne)

Imp. J. Thevenot, Saint-Dizier (Haute-Marne).
